BARRICATA

FANZINE DE CONTRE-CULTURE  ANTIFASCISTE ET LIBERTAIRE



QUI RIRA LE DERNIER ?

NUMÉRO 18 - MARS 2009 - 2,5 €

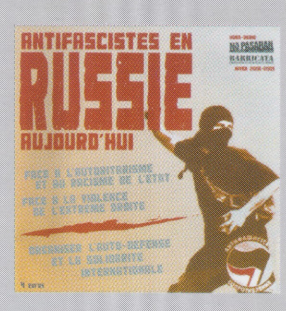
Edito

Bienvenue en France, le pays des droits de l'homme. Bienvenue dans cette merveilleuse contrée où un individu sur cent a connu les humiliations de la garde à vue en 2008. Bienvenue dans cet État qui s'est toujours érigé en modèle de culture. Bienvenue dans cette glorieuse nation qui, au nom de sa mission dite civilisatrice, s'est au cours des siècles rendue coupable ou complice active de l'esclavage, de la colonisation et du génocide.
Pas facile de croire au progrès de l'histoire ces temps-ci. Les fondamentalismes de tout poil ne cessent de gagner du terrain et les égoïsmes les plus cyniques s'étalent avec arrogance. Dans le même temps, les solidarités de classe laissent place aux replis communautaires, les résistances s'étiolent et abandonnent des victimes de plus en plus désespérées. Les flics arrêtent les insoumis à tour de bras et à coups de tonfas. Ils raflent nos sœurs et nos frères sans papiers au coin des rues. Le monde tel qu'il va aujourd'hui est plus dégueulasse qu'hier et le sera sans aucun doute davantage encore demain si nous ne faisons rien.
C'est l'heure du choix. Ou bien homme ou bien porc.

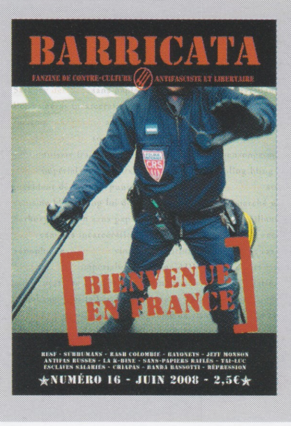


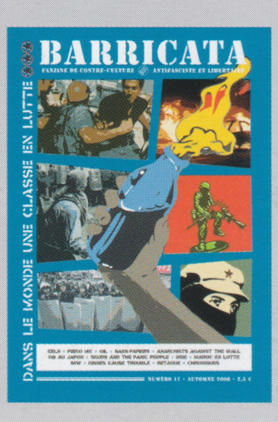
Sommaire

Des sous et des abonnés ou on tue le chien !
Vous l'avez certainement remarqué, mais le journal paraît désormais avec régularité. On vient de sortir notre troisième numéro en neuf mois. Ce qu'on constate aussi, c'est qu'on a plus de difficultés à remplir à temps les caisses. Alors envoyez des sous, abonnez vos potes ou votre grand-mère, organisez des concerts de soutien ou des souscriptions car on a besoin de se reposer et de partir aux Antilles (pour participer à la grève générale, bien entendu…).



Les numéros 12 à 17 et la brochure sont encore disponibles pour 4 € port compris.





Qui sommes-nous ?
Le fanzine *Barricata* existe depuis 1999. De 2004 à 2007, il a participé aux activités du collectif du même nom. Il rassemble une poignée de militants libertaires et d'activistes musicaux issus des mouvances RASH (Red & Anarchist Skin Heads, section Paris-banlieue) et anarchopunk. Viscéralement opposés à l'enfermement d'État, au système capitaliste, à toutes les formes de fascisme, investis dans les combats de notre temps, convaincus qu'un autre futur est possible, nous ouvrons nos colonnes aux dissidents culturels, politiques et anarcho-syndicalistes.

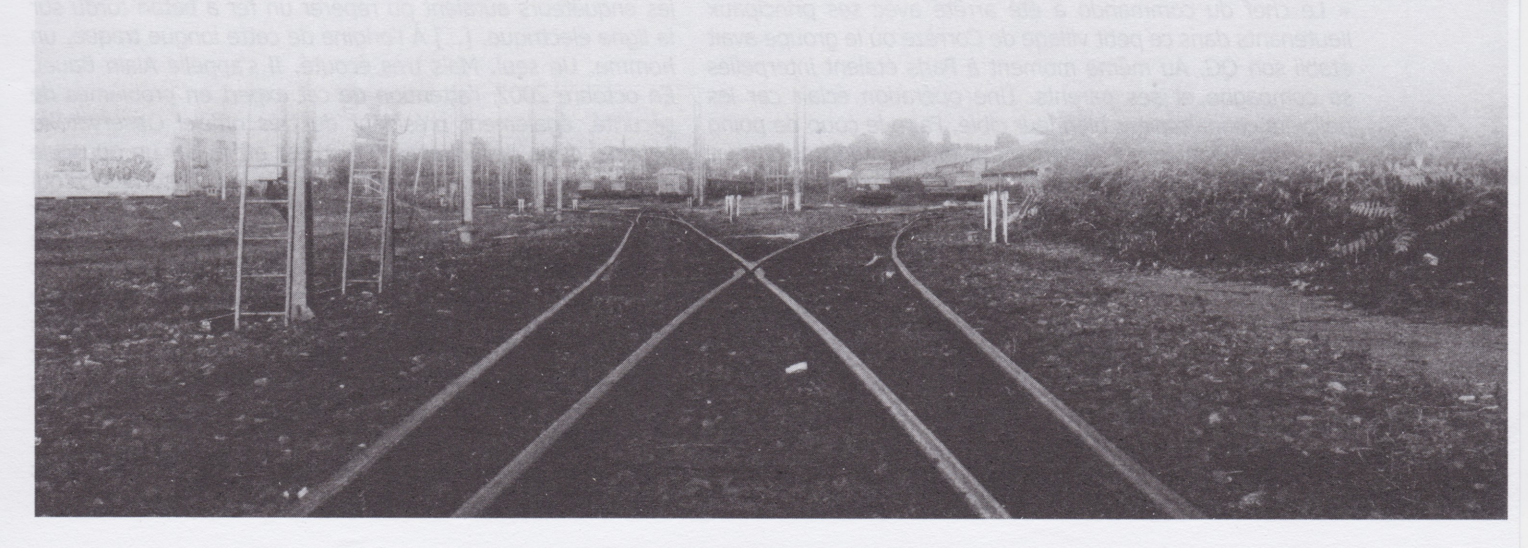
Comité de rédaction : Yann, Pâtre, Géraldine, Fred.
Avec la collaboration de : DD, Skalpel, Gabrielle, RLF-MLV, FX, Gilles CSPCL, Thierry Turtle, SB, Jérémie, Éric Hazan, Nil, King Martov, Lulu, Charlotte, collectif antifa rennais, Rap « Red and Black », TUK Scalp Lille, Gros Bx, Alex SU, Scalp Limoges, JC Maloka, Kesta, NTE-CNT, Manue, Hanlor, Raymonde, Olivier, Jean-Marc, MQJS, Jörg RASH Darmstadt,
Dessinateurs : JB, Thierry Guitard, Gil, Romuald, Chester, Tôma, Melvin.
Photographes : Yann, Martin, PK.

Contact : *Barricata*, 21, ter rue Voltaire, 75011 Paris
E-mail : rashparis@hotmail.com
Site Web : www.barricata.org
ISSN : 1954-4049
Abonnement : 10 euros (ou plus) pour trois numéros pc, en cash, chèques à l'ordre de Barricata ou Paypal à notre adresse mail

L'ÉTAT SÉCURITAIRE DÉRAILLE

Photo: PK

À l'heure où nous bouclons ce numéro, près de deux mois et demi après les arrestations du 11 novembre, Julien Coupat est toujours en détention préventive à la Santé. Le dossier reste pourtant parfaitement vide : aucune preuve, aucun aveu. La farce politico-médiatique de la chasse à « l'anarcho-autonome » se révèle au grand jour. En cherchant à nous « terroriser », l'État et ses complices journaflics se sont cassé les dents. Délit de lire, délit d'action, délit d'opinion, on se croirait revenu sous l'Ancien Régime, au temps de la lettre de cachet, quand le souverain pouvait faire interner ou exiler ceux qui le gênaient. Dans les pages qui suivent, nous revenons sur la genèse de l'affaire dite de Tarnac. Un premier papier expose sobrement le traitement médiatique des journées qui ont suivi le 11 novembre. Nous avons ensuite repris le témoignage éloquent de Gabrielle Hallez, l'une des inculpées. Enfin, Mathieu Rigouste, qui vient de publier *L'Ennemi intérieur*, éclaire scientifiquement les événements. Ceux de Tarnac n'étaient pas les premiers à tomber sous le coup de l'accusation de terrorisme. Le mardi 10 février, « Isa », détenue depuis plus d'un an pour suspicion d'incendie d'une voiture de flics, a été enfin libérée, contre l'avis du Parquet. D'autres restent en prison comme Juan, incarcéré à Bois-d'Arcy depuis juin 2008, et Damien, incarcéré depuis août 2008 à la prison de Villepinte. Liberté pour les détenus ! Rage et détermination ! Feu aux prisons !



LES MOTS SONT IMPORTANTS



Laurence Ferrari, TF1, journal télévisé de 20 heures. Mardi 11 novembre 2008 : *« Cela faisait déjà plusieurs mois que cette mouvance d'ultra-gauche – que l'on appelle aussi les anarchistes – était surveillée par la police et trois jours après les sabotages à la SNCF, c'est donc la phase "arrestations" qui a été lancée. Cent cinquante policiers ont fait irruption ce matin dans le petit village de Tarnac, en Corrèze. »*

France 2, JT de 13 heures. Mardi 11 novembre 2008 : *« Le commando avait fait de ce petit village de Corrèze son QG. C'est ici que les principaux membres ont été arrêtés ce matin. Ils vivaient dans une petite épicerie tapie dans l'ombre. »*

France 2, JT de 20 heures. Mardi 11 novembre 2008 : *« Le chef du commando a été arrêté avec ses principaux lieutenants dans ce petit village de Corrèze où le groupe avait établi son QG. Au même moment à Paris étaient interpellés sa compagne et ses parents. Une opération éclair car les policiers connaissaient bien leur cible. Faire le coup de poing pendant les conférences internationales comme ici au dernier sommet du G8 ne leur suffisait plus. Le groupe a décidé de rentrer en clandestinité et de s'installer en Corrèze. Plus de téléphone, plus d'Internet, mais des actions comme celles commises sur les voies ferrées. »*

France 3, 19/20. Mardi 11 novembre 2008 : *« Ils sont âgés de 23 à 35 ans et leur chef tient un discours radical marqué à l'ultra-gauche. En jetant téléphones portables et ordinateurs, ils sont entrés en clandestinité. »*

***Libération*, François Sergent, 12 novembre 2008 :** *«L'ultra-gauche, si cette nébuleuse est bien derrière les sabotages, déraille. [...] Que les auteurs des sabotages n'aient pas anticipé l'exploitation de leurs actions par Nicolas Sarkozy montre tout autant leur myopie politique.»*

***Le Point*, 13 novembre 2008 :** *La longue traque des saboteurs du rail* (titre). *« Les saboteurs des TGV étaient des membres de l'ultra-gauche. Cette mouvance inquiétait les autorités depuis des années. Récit d'une enquête minutieuse. »* (Chapô).

***Le Point*, 20 novembre 2008 :** *Le petit livre beige des saboteurs de la SNCF* (titre).

***Le Nouvel Observateur*, 20 novembre 2008, Isabelle Monnin et Olivier Toscer :** *« À quoi ça tient un flagrant délit ? À une légère torsion du cou : s'ils avaient levé la tête, les enquêteurs auraient pu repérer un fer à béton tordu sur la ligne électrique. [...] À l'origine de cette longue traque, un homme. Un seul. Mais très écouté. Il s'appelle Alain Bauer. En octobre 2007, l'attention de cet expert en problèmes de sécurité, également président du très officiel Observatoire national de la délinquance (OND) est attiré par un opuscule qui vient de sortir aux éditions La Fabrique :* L'Insurrection qui vient *est signé d'un mystérieux comité invisible. [...] Conseiller très écouté de Nicolas Sarkozy, il achète une quarantaine d'exemplaires du livre et commence à les diffuser auprès des acteurs de la lutte antiterroriste, accompagnés d'une note sur la dangerosité d'une telle littérature. [...] Au cours de leur garde à vue de 96 heures, les suspects ont en effet scrupuleusement gardé le silence. Comme savent le faire les vrais terroristes... mais aussi les voyous. »*

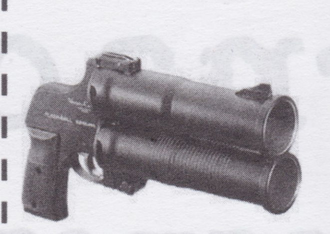
***Marianne*, 15 novembre 2008.** *SNCF : Les saboteurs avaient tout écrit* (titre).

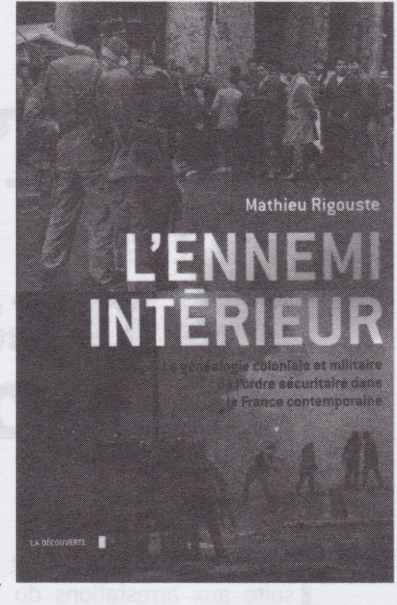
***Paris Match*, 20 novembre 2008, Mariana Grépinet, François Labrouillère, Grégory Peytavin.** *Tarnac. Les babas de la ferme n'étaient pas si cool* (titre). *« Pendant toutes ces années, les textes néosituationnistes du groupe Tiqqun, dissous en 2001, deviennent "cultes" chez les jeunes altermondialistes des "black blocs" qui s'opposent violemment aux forces de l'ordre lors des différents sommets du G8. [...] Les dernières lignes de l'ouvrage* (L'Insurrection qui vient, Ndlr) *– dont un exemplaire a été retrouvé au domicile d'un membre du groupe – sont le rêve de la révolution triomphante. »*

***Valeurs actuelles*, 20 novembre 2008, Jean-Michel Verne :** *Leur enquête a permis de neutraliser le noyau le plus extrême de la mouvance anarcho-autonome en France. [...] La présence de cinq femmes, dont deux sont directement liées aux dégradations, dans ce qu'on pourrait baptiser le "service d'action de l'altermondialisme" n'est pas la moindre des surprises de cette affaire. [...] La radicalisation et l'identification de ceux qui se placent en héritiers des sinistres commandos d'Action directe [...]. Neuf ans plus tard, le "gentil" Coupat a décidé de franchir le Rubicon du terrorisme [...]. Entre-temps, les amants du terrorisme sont rentrés en France, semble-t-il peu conscients de l'excellent fonctionnement d'Interpol. »*

***Siné-Hebdo*, 19 novembre 2008, Michel Onfray :** *« Anarchistes, les saboteurs de TGV à la petite semaine ? Curieux qualificatif pour des rigolos qui servent surtout le dogme sécuritaire. [...] La poignée de crétins, qui semble-t-il, jouissait d'immobiliser les TGV en sabotant les caténaires donne aux tenants de cette logique une excellente occasion d'avancer leurs pions. [...] La bande de rigolos qui croit contribuer à l'avènement du Grand Soir en stoppant cent soixante TGV pense avec autant de profondeur que Michèle Alliot-Marie. [...] Que ces demeurés se réclament de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme s'ils le souhaitent. »*

**Extraits rassemblés par P.
Certifiés conformes aux originaux.**





***L'Ennemi intérieur. La généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine.* Mathieu Rigouste. La Découverte. 346 pages, 22 €.**

Pour rédiger ce travail sur le retour des principes clés de la contre-subversion dans l'ordre sécuritaire, l'auteur a dépouillé les archives de l'Institut des hautes études de Défense nationale (IHEDN) durant trois ans. Au long des quelque 350 pages, il expose la genèse de l'ordre sécuritaire (1968-1981) : discours de la peur, restrictions des libertés publiques au nom de « la sécurité, première des libertés » (Peyrefitte, 11 juin 1980), apparition des « experts ». Puis il s'attelle à la période contemporaine, celle de « l'ennemi intérieur global (1995-2008) », celle de « l'exception permanente » (Vigipirate). Son étude revêt alors un caractère effrayant et l'on assiste, effarés, à la litanie de nos défaites et reculs successifs : nouvelles méthodes de contrôle des quartiers populaires empruntées aux techniques militaires de contrôle des foules (drones, hélicoptères, *snipers*, appels à la délation, bouclage) ; constitution de 2001 à 2007 d'une énorme machine de contrôle (fichier Stic, peines planchers, Edvige, etc.) à travers lois et décrets. Le règne froid et minutieux du tout-sécuritaire. Un travail lumineux et terrifiant à la fois. **P.**

Mauvaises intentions, volumes I et II. Mai 2008 et janvier 2009. « L'outil antiterroriste et la mouvance anarcho-autonome ».

« Anarcho-autonome », « mouvance anarcho-autonome francilienne », « ultra-gauche mouvance anarcho-autonome », cela fait près de deux ans que la presse bourgeoise relaie sans s'interroger les informations et le lexique que lui soufflent ses « sources » policières et judiciaires. Le bal a commencé le 8 juin 2007 avec un article du *Figaro* dont le titre annonçait : « L'extrême gauche radicale tentée par la violence. » *Le Monde* a poursuivi le 1er février 2008 : « Les RG s'inquiètent d'une résurgence de la mouvance autonome », puis *Le Point, L'Express, Le Parisien*, etc. Comme l'explique Claude Guillon sur son blog : « *L'hybride anarcho-autonome présente l'avantage de combiner le vieil épouvantail de l'anarchiste poseur de bombes avec une "autonomie" qui tient davantage de l'adjectif que de la filiation réelle avec les mouvements autonomes italiens et français des années 1970.* » Pour éviter de dire trop d'âneries, il suffit de télécharger et de lire les deux brochures *Mauvaises intentions* : http://infokiosques.net/mauvaises_intentions Rassemblant les courriers des militants emprisonnés, dressant une chronologie minutieuse des arrestations et procédures et présentant les luttes et révoltes en cours, ces deux recueils de textes publics proposent une approche singulièrement différente de celle véhiculée dans les colonnes de la presse couchée. **P.**

Tarnac ou les fantasmes du pouvoir



par Gabrielle Hallez.

J'ai été mise en examen et mise sous contrôle judiciaire suite aux arrestations du 11 novembre 2008. Sur les neuf personnes inculpées, Julien [Coupat] reste encore incarcéré. L'appel pour sa libération aura lieu dans les jours à venir. À nouveau l'attente. Le lent dégonflement de l'affaire continue, et une nouvelle étape a été franchie, vendredi 16 janvier, avec la sortie d'Yildune [Lévy]. Il en faudra d'autres. Cette triste affaire aura au moins rappelé l'obsession du pouvoir : écraser tout ce qui s'organise et vit hors de ses normes. Je ne voudrais pas qu'on puisse prendre cette histoire comme un événement isolé. Ce qui nous est arrivé est arrivé à d'autres, et peut arriver encore. 6 h 40 : braquée dans mon lit. Cagoulés, des hommes de la Sous-Direction de la lutte antiterroriste (SDAT) cherchent désespérément des armes en hurlant. Menottée sur une chaise, j'attends la fin des perquisitions, ballet absurde, pendant des heures, d'objets ordinaires mis sous scellés. Sachez-le, si cela vous arrive, ils embarquent tout le matériel informatique, vos brosses à dents pour les traces ADN, vos draps pour savoir avec qui vous dormez. Après plus de huit heures de perquisition, ils me chargent dans une voiture. Direction : Paris-Levallois-Perret. Les journalistes cernent le village. Personne ne pourra manquer d'admirer le spectacle de la police en action, et les moyens imposants du ministère de l'Intérieur quand il s'agit de sécuriser le territoire. Quand cinq flics arrêtent un type, ça peut sembler arbitraire, quand ils sont 150 et avec des cagoules, ça a l'air sérieux, c'est l'état d'urgence. La présence des journalistes fait partie de la même logique. Ce qui s'est passé là, comme les arrestations à Villiers-le-Bel, ce n'est pas un dérapage, c'est une méthode. Levallois-Perret, locaux de la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI) et de la SDAT. Des préfabriqués sur trois étages, superposition de cellules spéciales, caméras panoptiques braquées en permanence sur toi. Quatre-vingt-seize heures de garde à vue. Mais le temps n'est vite plus un repère. Ni heure ni lumière du jour. Je ne sais pas combien de personnes ont été arrêtées. Je sais seulement, après notre arrivée, les motifs de mon arrestation. Les interrogatoires s'enchaînent. Une fois huit heures sans pause, va-et-vient de nouveaux officiers qui se relaient. Mauvaises blagues, pressions, menaces : « *Ta mère est la dixième personne mise en garde à vue dans le cadre de l'opération Taïga, on va la mettre en détention* », « *Tu ne reverras plus ta fille* ». Leur bassesse n'est pas une surprise. Ils me questionnaient sur tout : « *Comment vivez-vous ?* », « *Comment êtes-vous organisés pour manger ?* », « *Est-ce que tu écris ?* », « *Qu'est-ce que tu lis ?* » Ils voulaient des aveux pour donner corps à leur fantasme de cellule terroriste imaginaire. Un des officiers de la police judiciaire (PJ) m'a annoncé, lors de la perquisition : « *Nous sommes ennemis.* » Ennemis peut-être, mais nous ne sommes pas leur reflet. Il n'y a jamais eu de cellule invisible, et nous n'avons que faire de « chefs » et de « bras droits ». La police croit toujours que ce qu'elle traque est organisé à son image, comme en d'autres temps, où elle brandissait le spectre du syndicat du crime. Un gendarme me lit un communiqué allemand, diffusé le 10 novembre en Allemagne, qui revendique les sabotages dans le cadre d'une action antinucléaire. Sabotages dont ils veulent nous accuser. Le communiqué apparaîtra dans le rapport de la SDAT transmis à la presse dès la première semaine, puis sera quasiment oublié. Au bout de trois jours, un avocat peut venir assister le prévenu retenu sous le coup d'une procédure antiterroriste.



Menottée sur une chaise, j'attends la fin des perquisitions, ballet absurde, pendant des heures, d'objets ordinaires mis sous scellés. Sachez-le, si cela vous arrive, ils embarquent tout le matériel informatique, vos brosses à dents pour les traces ADN, vos draps pour savoir avec qui vous dormez.

Trois jours pendant lesquels tu n'es au courant de rien d'autre que de ce que la police veut bien te dire, c'est-à-dire rien ou des mensonges. Alors oui, ce fut vraiment un soulagement quand on m'a annoncé que je pouvais voir mon avocate. Enfin des nouvelles de ma fille et de l'ampleur médiatique de l'affaire. Nouvelles aussi du village et du comité de soutien créé dans les premiers jours qui ont suivi l'arrestation. Puis ce fut le dépôt (lieu de détention avant de comparaître devant le juge). Là s'entassent des centaines d'hommes et de femmes dans la crasse et l'attente. Une pensée pour Kafka dans le dédale de la souricière, infinité de couloirs gris et humides dont les portes s'ouvrent sur les rutilantes salles d'audience. Je suis amenée jusqu'aux galeries toutes neuves de la section antiterroriste pour comparaître devant le juge d'instruction. Puis la prison. Fleury-Mérogis – la plus grande d'Europe. Tous les charognards gardent cette prison, pigeons, corneilles, mouettes et de nombreux rats. Nous y sommes arrivées, Manon (Gilbert), Yildune et moi en tant que détenues particulièrement surveillées (DPS), ce qui implique des mesures de surveillance plus soutenues, comme d'être chaque nuit réveillées toutes les deux heures, lumières allumées et sommées de faire signe. Fouilles intensives et répétées. Ce statut, seules les prisonnières politiques basques l'ont à Fleury, et Isa l'avait eu aussi, en détention depuis bientôt un an sous le coup d'une procédure antiterroriste [cette personne, libérée mardi 10 février, était soupçonnée d'avoir posé un explosif sous une dépanneuse de la Préfecture de police de Paris, en mai 2007]. Les fouilles au corps, le mitard, les petites humiliations, le froid et la nourriture dégueulasse : le quotidien de la prison est fait pour écraser. Par un concours de circonstances favorables, Manon et moi sommes sorties assez rapidement. Circonstances favorables, c'est-à-dire : nous sommes blanches, issues de la classe moyenne, ayant eu l'opportunité de faire des études ; grâce aussi à la multiplication des comités de soutien. Et puis, il y avait l'actualité, marquée par des événements révélateurs du climat politique actuel qui ne sont pas passés inaperçus (par exemple cette descente policière musclée dans un collège). Je dis « rapidement », par rapport aux détentions préventives qui durent, pour la plupart, des mois et des années. Qui durent, notamment, pour ceux pour qui ne jouent jamais ces « circonstances favorables ». La plupart immigrés, voués au mépris de la police et des magistrats. Mais ce qui est encore séparé au-dehors arrive à se reconnaître entre les murs de la prison. Des solidarités se nouent dans l'évidence d'une hostilité commune. La radicalisation de la situation amène de plus en plus de gens à subir la répression et la détention. Des rafles dans les banlieues aux peines de plus en plus nombreuses pour des grévistes ou des manifestants lors de mouvements sociaux. Finalement, la prison est peut-être en passe de devenir un des rares lieux où s'opère la jonction tant redoutée par M. Sarkozy : *« S'il y avait une connexion entre les étudiants et les banlieues, tout serait possible. Y compris une explosion généralisée et une fin de quinquennat épouvantable »*, avait-il dit en 2006.

Gabrielle Hallez, mise en examen dans l'affaire de Tarnac.

(Ce texte a préalablement paru en pages « opinions » du Monde le 20 janvier 2009. Nous avons contacté Gabrielle, via sa mère, pour obtenir l'autorisation de le reproduire. Ndlr.)

Les fouilles au corps, le mitard, les petites humiliations, le froid et la nourriture dégueulasse : le quotidien de la prison est fait pour écraser.

Les terroristes, c est l'Etat et les patrons

En ces temps de crise économique, le bouc émissaire « anarchiste », « gauchiste » ou « autonome » a bon dos. On agite le chiffon noir aux yeux de la population pour lui faire oublier les vraies questions : pour lui faire oublier que la SNCF est en passe d'être privatisée et que les transports ferroviaires vont être livrés à la sauvagerie du marché. Que bientôt comme en Angleterre, les accidents de train risquent de se multiplier. Que les conditions de travail des cheminots se dégradent à vitesse TGV. Que tous les rapports depuis des années pointent le manque d'entretien du réseau, conséquence du manque de personnel et des privatisations.

Car, en réalité, le but de ces arrestations surmédiatisées pour lesquelles on fabrique des accusations de façon grossière (on accuse avant même que le jugement n'ait eu lieu et on orchestre un battage médiatique aux allures de procès de Moscou), c'est bien de détourner l'attention de la crise financière qui frappe durement les travailleurs pendant que les banques se débarrassent de leurs actifs pourris. L'État a toujours besoin d'un nouvel ennemi intérieur pour faire oublier qu'il organise l'accroissement de la précarité et des inégalités. Après les immigrés, les musulmans ou les jeunes de banlieue, une campagne ignoble est menée depuis l'élection de Sarkozy contre les militants anticapitalistes et notamment dits « anarcho-autonomes » auxquels sont appliquées maintenant les mesures antiterroristes depuis la circulaire du 13 juin 2008 du ministère de la « Justice » demandant aux procureurs de transférer tous les faits qui pourraient impliquer ou se rapprocher des modes d'action « anarcho-autonomes » au parquet antiterroriste.

Une circulaire qui stipule également que « c'est aussi à l'occasion de manifestations de soutien à des prisonniers ou d'étrangers en situation irrégulière que ses membres s'expriment, parfois avec violence ». Une manière de faire écho aux propos de l'UMP vis-à-vis de RESF, accusée d'être responsable de l'incendie du CRA de Vincennes en juin dernier…

Nous ne saurions ignorer que toute cette affaire n'est en réalité que le premier coup de la nouvelle Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI) créée fin juin en fusionnant la Direction de surveillance du territoire (DST) - les services secrets pour l'intérieur - et les Renseignement généraux (RG), la police politique : une telle réorganisation porte en elle-même l'amalgame « contestation sociale = terrorisme ».

En réalité, avec Edvige, les Tasers, vigipirate, les prélèvements ADN, la rétention de sûreté, le fichier base-élèves, les militants condamnés pour délit d'outrage, le GIGN envoyé contre des grévistes, bref avec le tout-policier et le tout-sécuritaire, c'est bien l'État qui nous terrorise au quotidien.

La CNT dénonce cette politique sécuritaire qui consiste à fabriquer des épouvantails afin d'effrayer la population et de la détourner des luttes sociales. La CNT exige le retrait de la circulaire du 13 juin ainsi que de tous les fichiers et de tous les dispositifs qui visent à réprimer et criminaliser ceux qui luttent pour un monde solidaire et sans hiérarchie.

L'anticapitalisme n'est pas un délit !
Le militantisme n'est pas un crime !

15 novembre 2008

" LE CAPITALISME GLOBALISÉ NE S'EFFONDRERA PAS TOUT SEUL. "



Mathieu Rigouste, chercheur en sciences sociales, décortique l'antiterrorisme.

Il y a quelques années, on a fait jouer à plusieurs reprises « L'ennemi à l'intérieur », un groupe de rap musette aux textes engagés. Mathieu, le chanteur, vient de publier sa thèse de sociologie aux éditions La Découverte, sous le titre *L'Ennemi intérieur. La généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine*. Lors de son dernier passage à Paris, nous lui avons demandé d'analyser l'actualité sécuritaire des dernières semaines.

Peux-tu nous expliquer ce qu'est la « doctrine de la guerre révolutionnaire », que tu développes dans ton livre ?

Une doctrine militaire est un répertoire de discours et de pratiques permettant à l'armée d'imposer en son sein ainsi que dans la société, une représentation systématique de « ce qui menace l'État et sa population » et de codifier les « bonnes manières » de surveiller, encadrer ou écraser ces menaces. La doctrine de la guerre révolutionnaire a été conçue durant les guerres coloniales d'Indochine, du Maroc et d'Algérie par l'armée française puis enseignée aux armées des États-Unis, des néocolonies africaines ou d'Amérique du Sud en quête d'une technologie susceptible de détruire ou de paralyser les mouvements révolutionnaires qui s'y développaient. Dans le contexte de la guerre froide, la France est considérée comme le rempart européen de l'Otan face au « monde communiste », on cherche à savoir comment l'ennemi soviétique arrivera à empêcher le « monde libre » de se servir de l'arme nucléaire pour riposter à une attaque « rouge », c'est-à-dire à cerner les populations susceptibles de servir de cinquième colonne, de se constituer en ennemi intérieur pour déstabiliser le pouvoir en place. Sur ce principe, l'ensemble des formes d'insoumission anticolonialiste furent considérées comme les manipulations d'une pieuvre communiste terrorisant les populations colonisées de manière à les enrôler pour fragiliser l'Empire. La doctrine de la guerre révolutionnaire devient une doctrine

> Purger l'ennemi intérieur est un principe anthropologique, cela permet aux dominants de dissuader les uns de se révolter, s'ils ne veulent pas finir comme bouc émissaire et de masquer les rapports de domination aux autres.

d'État de 1953 à 1960, officielle et légitime, enseignée à l'ensemble de la classe politique et à la majorité des appelés du contingent forcés à combattre en Algérie. Elle considère que la terreur d'État est une réponse légitime face à la « subversion révolutionnaire » et va employer le terrain colonial comme un vaste laboratoire pour connecter et systématiser l'emploi d'un certain nombre de pratiques de coercition du corps et de l'esprit : action et guerre psychologique, fichage, torture industrielle, déplacements et internements de populations, quadrillage militaro-policier du territoire, assassinats ciblés ou massifs, disparitions forcées, emploi de forces spéciales pour de vraies-fausses exactions... La doctrine de la guerre révolutionnaire appelle notamment à militariser le pouvoir, l'État et la société pour venir à bout de toutes les formes de subversion et purifier la société, elle constitue une sorte de révolution technologique dans l'histoire du contrôle des êtres humains : la mise à disposition de la classe dominante d'une matrice idéologique et d'une boîte à outils appelant à désigner l'ennemi intérieur, voire à le fabriquer pour mieux rétablir l'ordre, l'émergence d'une machine rationalisée de gestion de la peur dans la population, pour l'amener à sous-traiter le contrôle, à participer à sa propre domination.

En quoi ce concept nous concerne-t-il encore aujourd'hui ?

Amener la population à collaborer avec l'État pour maintenir l'ordre est l'un des piliers du modèle de domination médiatico-sécuritaire, il s'agit de rentabiliser et de rationaliser le contrôle social. Un autre de ces piliers consiste à organiser la production du désordre pour générer des marchés économiques, politiques et symboliques dans le cadre du « retour à l'ordre ». Mon livre montre que la doctrine de la guerre révolutionnaire ou « contre-subversion » n'a pas disparu lorsqu'elle a été interdite en 1960 mais qu'au contraire, elle avait profondément influencé les classes dirigeantes qui ont mis en place les premiers dispositifs sécuritaires dans l'après 1968 pour « écraser la subversion gauchiste ». J'y explique comment à travers la lutte antimigratoire, l'antiterrorisme, la lutte contre les incivilités et les violences urbaines ou la criminalisation des mouvements sociaux, une grille de lecture s'est imposée, largement inspirée par celle de la contre-subversion.



Dans l'affaire de Tarnac, Alain Bauer avait acheté et fait circuler de nombreux exemplaires de *L'Insurrection qui vient* pour convaincre le ministère de l'Intérieur qu'il avait enfin trouvé une tête, une organisation à terrasser afin de donner corps à la « mouvance anarcho-autonome », ce spectre médiatico-policier né de la peur à l'intérieur de l'État de voir se réaliser une alliance effective entre les révoltés des quartiers populaires et le mouvement révolutionnaire libertaire.

Tu peux nous en dire un peu plus sur cette notion d « ennemi intérieur » ?

Partout où il existe des formes d'autorité centralisée, on observe la désignation d'un personnage récurrent, venant d'ailleurs et qui importerait au cœur du groupe « sain » les germes du désordre. Purger l'ennemi intérieur est un principe anthropologique, cela permet aux dominants de dissuader les uns de se révolter, s'ils ne veulent pas finir comme bouc émissaire et de masquer les rapports de domination aux autres. La purge publique semble par ailleurs souder autour du chef protecteur autoproclamé les parties de la population effrayées. Des sociologues comme Alfred Schütz ou Georg Simmel ont observé l'existence de ce principe dans des groupes sociaux très différents, des anthropologues comme René Girard ont étudié la récurrence de la fonction de bouc émissaire dans les sociétés monothéistes et le juriste nazi Carl Schmitt en a fait le centre de sa conception de l'État moderne. Il concevait la toute jeune V[e] République française, née en 1958 d'un coup d'État militaire censé sauver l'Empire face à la menace combinée des communistes et des colonisés insurgés, comme un modèle de souveraineté, le prototype d'un État contre-subversif œuvrant pour la purification de la société.

Comment expliques-tu le recours à cette notion, aujourd'hui, au sommet de l'État ?

Ceci est lié à la transformation de la grille de lecture contre-subversive en « pièce et règle du jeu politique » dans le modèle sécuritaire. L'antiterrorisme est une machine qui tend à désigner toute forme d'insoumission comme un ferment « révolutionnaire », c'est-à-dire comme le germe du chaos à venir, mais c'est aussi un laboratoire où l'on crée de nouveaux marchés politiques et économiques : désigner l'ennemi intérieur, le fabriquer pour mieux le saisir et l'écraser publiquement est devenu une mécanique, un savoir-faire à la disposition des fractions de la classe dominante.

L'édition du *Monde* du 5 février constate que 1 % de la population a été gardée à vue en 2008, le chiffre est faramineux. Qu'est-ce que tu en penses ?

En fait, ils parlent de 600 000 gardés à vue je crois. On peut imaginer qu'une large partie d'entre eux a subi en fait de nombreuses GAV et qu'il ne s'agit donc pas de 1 % de la population. De toute manière, la forme du pouvoir dépend du territoire, du corps sur lequel il s'applique, de la classe socio-économique de ceux qu'il encadre. Si le modèle sécuritaire désigne un bouc émissaire, c'est pour contrôler les classes populaires, pas l'ensemble de la population. La « population » est une catégorie mythologique qui permet à l'État de se considérer en garant et comptable du cheptel

humain (« statistique », étymologiquement, signifie comptabilité d'État). Elle laisse entendre qu'il existerait une communauté d'existence entre les oppresseurs et les opprimés, quelque chose qui les unirait par-delà les rapports de domination qui les opposent et, en général, il s'agit de « la nation ». Il va sans dire que, même si des « mâles blancs riches » peuvent y être confrontés, disons quasiment « par erreur », c'est bien l'encadrement, la surveillance et la répression des pauvres en général et des descendants des colonisés en particulier qui alimentent cette statistique.

Au cours de l'affaire de Tarnac, on a entendu parler d'Alain Bauer. Il a obtenu une chaire de criminologie au Cnam. Que sais-tu de ce sinistre personnage ?

Le parcours d'Alain Bauer symbolise assez bien le déploiement de l'ordre médiatico-sécuritaire et des coalitions économiques et politiques qui s'en font les apôtres. Se présentant comme un « expert de la sécurité et de l'insécurité » de gauche, il a notamment fourni l'appareil idéologique dont le PS s'est servi en 1997 lorsqu'au colloque de Villepinte, il officialisait sa conversion sécuritaire. C'est une personne qui dispose de relations importantes dans les grands médias et les grands partis, de gauche comme de droite, qui a créé une entreprise (AB Associates) vendant des audits et conseils en sécurité ainsi que du matériel de sécurisation. Il a été durant plusieurs années à la tête du Grand Orient de France, l'une des plus puissantes loges maçonniques, ne cesse de publier des livres et d'intervenir à la télévision et à la radio, aux heures de grande écoute, pour dénoncer le laxisme des institutions face aux périls des « nouvelles menaces » et rappeler la nécessité de convoquer des experts comme lui. Après avoir navigué à l'Institut des hautes études de la sécurité intérieure, il a été nommé directeur de l'Observatoire national de la délinquance. Il supervise actuellement la fusion des instituts d'étude de la sécurité intérieure et de la défense. Dans l'affaire de Tarnac, il avait acheté et fait circuler de nombreux exemplaires de *L'Insurrection qui vient* pour convaincre le ministère de l'Intérieur qu'il avait enfin trouvé une tête, une organisation à terrasser afin de donner corps à la « mouvance anarcho-autonome », ce spectre médiatico-policier né de la peur à l'intérieur de l'État de voir se réaliser une alliance effective entre les révoltés des quartiers populaires et le mouvement révolutionnaire libertaire. Sa nomination à la chaire de criminologie du Cnam va lui fournir une forme de légitimation scientifique que jusque-là seuls les grands médias lui attribuaient, ça ne devrait pas changer grand-chose mais c'est le signe que l'industrialisation des machines médiatico-sécuritaires est loin de s'essouffler.

> Elle considère que la terreur d'État est une réponse légitime face à la « subversion révolutionnaire » et va employer le terrain colonial comme un vaste laboratoire pour connecter et systématiser l'emploi d'un certain nombre de pratiques de coercition du corps et de l'esprit

Comment vois-tu le futur ?

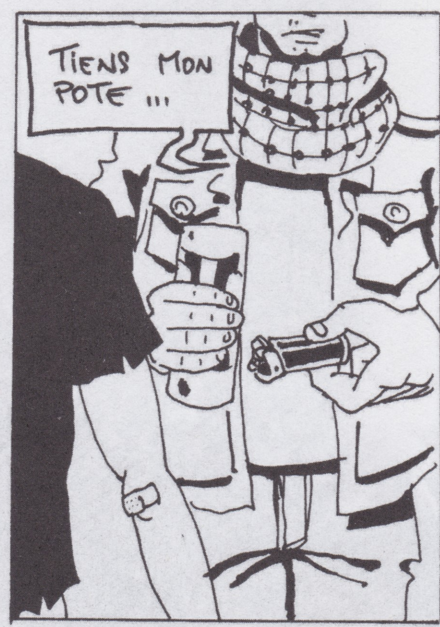
Je ne suis pas devin et le futur n'est qu'une représentation, mais en façonnant nos pratiques et nos engagements, cet imaginaire s'autoréalise parfois : le règne du carnage capitaliste ne peut perdurer que si les opprimés pensent que le « meilleur des mondes » est une sorte de monstre indestructible. Et c'est ce qu'il cherche en nous montrant en permanence ses « appareils de pouvoir » : nous effrayer, nous faire perdre espoir. La pulsion sécuritaire relève à la fois de l'exhibitionnisme et de la paranoïa des classes possédantes. Dans tous les cas, catastrophe écologique ou pas, le capitalisme globalisé ne s'effondrera pas tout seul. Comprenons bien que c'est une machine de machines et que nous sommes toutes et tous, en puissance, de joyeux mécaniciens. Convainquons-nous que toute commence ici et maintenant, que la domination du maître sur l'esclave et leur interdépendance ne cesse qu'à la seconde où l'esclave décide ne plus rien négocier avec son maître et que les rapports autoritaires, hiérarchiques et bureaucratiques sont les courroies de transmission du pouvoir au sein de nos combats pour l'émancipation. Nos « ennemis intérieurs » ne sont pas les « mous », les « infiltrés », les « ambigus », les « différents », que sais-je, mais notre disposition à reproduire au cœur de nos révoltes des schémas sociaux calqués sur les rapports de pouvoir économiques et politiques, racialisés et sexués. Arrêtons de négocier, ne laissons personne être notre représentant ni émerger aucun leader car toute tête qui dépassera servira de bouc émissaire. N'acceptons aucune trace d'autorité au sein de nos formes d'organisation, quels que soient nos partis pris à ce niveau-là. Tu me contrediras si je me trompe, mais l'exact contraire de « sécuritaire », je crois bien que c'est « libertaire ».

Interview : Pâtre
Photo: PK

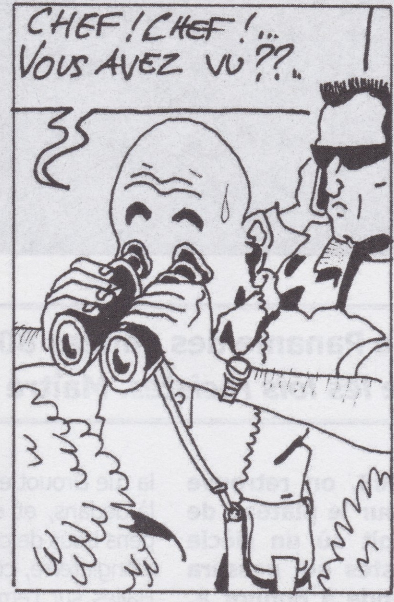
















…CE MÉTROPOLITAINE — MARDI 1er JUILLET FONDATEUR : HUBERT BEUVE…

Deux incendiaires anarcho-autonomes identifiés

Les deux marginaux étaient en possession d'un "*matériel sophistiqué susceptible d'enflammer toute sorte de choses*", selon les sources policières.

L'un se nomme Gégé, l'autre Bob, tous-deux connus des services de police pour leur supposée appartenance éventuelle à la mouvence anarcho-autonome francilienne. Le dossier a été immédiatement transmis aux services anti-terroristes qui n'en n'ont rien à battre mais qui font comme

France Télécom renonce au rachat de TeliaSonera

Un mariage géant dans les télécommunications européennes entre France Télécom et le scandinave TeliaSonera s'annonçait. Il n'aura pas lieu. Lundi 30 juin, le groupe français a annoncé qu'il renonçait à son projet de *« rapprochement amical »*. *« Le dialogue ouvert avec le conseil d'administration de TeliaSonera n'a pu aboutir à un accord sur les paramètres financiers »*, indique l'opérateur français dans un communiqué.

Il avait présenté le 5 juin un projet valorisant TeliaSonera à 32 milliards d'euros. Ce dernier avait immédiatement rejeté la proposition, la jugeant insuffisante. TeliaSonera constate lundi que France Télécom n'a pas amélioré de manière significative les modalités de son offre.

Né du rapprochement des deu…





Il a grandi dans le Paname des années 80, on lui doit le single *11 : 30 contre les lois racistes*. Maître Madj se raconte.

Un soir de la fin de décembre 2008, on retrouve Madj pas loin de chez lui, là-haut, sur le plateau de Romainville, à deux pas de l'endroit où un siècle plus tôt vivait la poignée d'illégalistes qui passera à la postérité sous le nom de « bande à Bonnot ». L'ancien manager d'Assassin et militant communiste internationaliste revient sur son parcours, ses années 80 et 90. Il nous parle de musique consciente, des liens rap et rock, des quartiers populaires, et s'attarde sur la question palestinienne.

Peux-tu brièvement te présenter ?
Je suis un enfant des années soixante. J'étais adolescent à la fin des années soixante-dix et pour exister dans la rue, en banlieue, à cette époque-là, en tant que môme, soit tu traînais avec ceux du quartier, qui pour beaucoup sont partis dans la petite délinquance (1978-1980, c'est le moment où l'héroïne arrive dans les quartiers populaires), soit tu adoptais une musique et un look et tu entrais dans un mouvement. C'est un peu caricatural mais c'était pas loin de ça. J'ai été très tôt séduit par l'école du rock'n'roll à l'anglaise et le mouvement teddy boy. Notre look était influencé par l'Angleterre, on allait chercher nos fringues là-bas. Notre musique, c'était le rockabilly US 50's et les groupes anglais de revival, j'avais 16/17 ans. Je traînais aussi avec des gars d'ici *(Les Lilas/Romainville, ndlr)* qui étaient également dans le rock'n'roll. À Paris, tu retrouvais des mecs de toutes les banlieues, aux Puces, au Golf Drouot le dimanche après-midi. À 15 heures, t'avais 200 à 300 rockers à l'angle de la rue Drouot et du boulevard des Italiens. Je suis entré à fond là-dedans, et en me baladant dans Paris, j'ai rencontré des gens issus de ce mouvement et d'autres mouvances provenant d'Angleterre, cela a créé des liens. J'ai rencontré l'équipe des Halles sur l'embrouille qu'il y a eu à la sortie du concert de Sham 69 au Palace, en 1980. Il se trouve que rue Montmartre, c'était un quartier traditionnellement juif mais c'était aussi là que se retrouvaient toutes les équipes des « tireurs » de Paris. J'étais là par hasard avec certains d'entre eux... Personne ne connaissait les skinheads et tout le monde a cru qu'il s'agissait de nazis. Cela a pas mal chauffé, et certains ont pu s'en sortir parce qu'ils n'étaient pas « blanc-blanc ». On s'est rencontrés comme ça, et de fil en aiguille, je me suis retrouvé à traîner aux Halles. Entre 1980 et 1984, j'ai dû y aller presque tous les jours. En 1982, j'étais déjà plus ted, j'étais passé à autre chose.

Comment tu as fait, toi, jeune rebeu, pour marcher avec les ted chez lesquels on retrouvait la frange la plus raciste des mouvements musicaux ?
Je n'ai jamais trop marché avec ce genre de mecs. Même si certaines équipes avaient déjà des positions bien définies de ce côté-là, ce qui le plus souvent rassemblait les gens, c'était la musique et le look, l'appartenance à un mouvement ; c'est ça qui fait que dans la rue, tu te retrouves. On a assisté au même phénomène dans le milieu skin, ce qui explique pourquoi les choses ont été aussi obscures. Les camps se sont définis tardivement, il y a eu toute une période où avant d'être politisé, t'étais d'abord skin. Le pire, c'est qu'à

cause du drapeau sudiste, dont je me foutais pas mal, les Black Panthers nous couraient après ! À l'origine, tout ça, c'est surtout des histoires de mecs qui aiment le rock'n'roll et qui se battent dans la rue. Ensuite, oui, pour certains, les convictions d'extrême droite se sont affirmées.

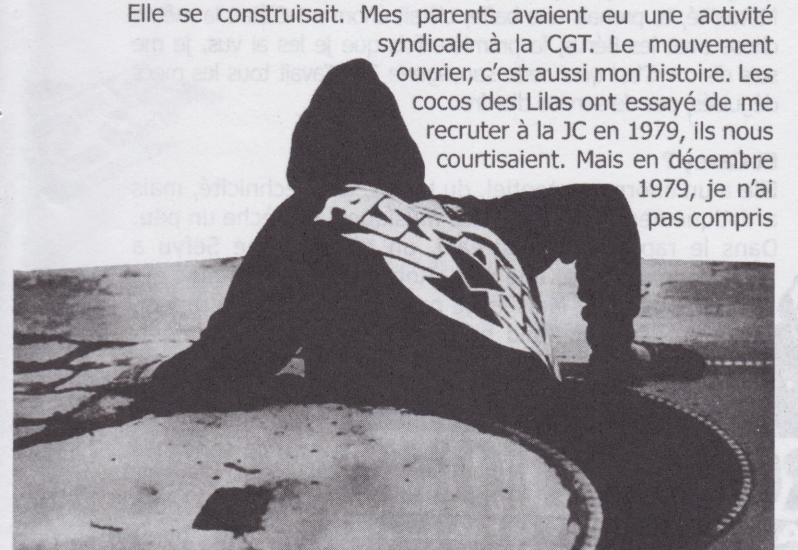
Tu vieillis et tu évolues vers quel milieu ?
De 1982 à 1985/1986, je suis dans la scène punk, street-punk. J'apprends que les racines de ce mouvement viennent de l'Angleterre des 60's. Je découvre les mods, auxquels je ne m'intéressais pas avant, parce qu'historiquement, les teds détestent les mods. Avec la culture skinhead, je découvre aussi une autre vision du reggae. J'explore des univers musicaux, le punk sixties américain, les Stooges, les Dolls, les racines du punk rock tout en écoutant beaucoup de street-punk, Cockney, Sham, Angelic, Peter & The Test Tubes Babies, Infa Riot... de l'anarchopunk comme les albums de Crass. Vers 1985-1986, je rentre dans le hip-hop par son côté le plus rock. D'abord les deuxième et troisième albums de Run-DMC et le premier Beastie Boys. À cette époque, dans le rap, il y a beaucoup de guitares avec des grosses boîtes à rythmes comme la TR 808 de chez Roland. Je savais déjà que c'était une culture de rue très puissante. La deuxième vague hip-hop m'a davantage parlé que la première, qui a concerné dès 82/83 des mômes de quatre à cinq ans de moins que moi. Si tu réécoutes le rap de 1985-1986, c'est beaucoup plus lourd. Le mot « rock » était très présent. Tu as un morceau d'LL Cool J qui s'appelle *Rock The Bells*, un autre de Run DMC qui s'appelle *Rock Box*.

> A cette époque, dans le rap, il y a beaucoup de guitares avec des grosses boîtes à rythmes comme la TR 808 de chez Roland.

Mais quand tu sors dans Paris, tu vas où ?
Où il y a des concerts, au Palace, à l'Eldorado, à l'Olympia, au Cirque d'hiver mais aussi au Gibus... Il se passe beaucoup de choses dans les squats, même si j'y vais moins. On assiste à la meilleure époque de ce qu'on a appelé ensuite l'alternatif. J'ai vu les Bérus pour la première fois au Parc de La Villette en chantier, au Dragon, lors d'un concert sauvage le 21 juin 1985. Et puis un peu plus tard, il y a le hip-hop avec le Globo...

Ton quotidien, c'était quoi ? Les études, le taf ?
Étudiant. Mais j'ai un parcours un peu compliqué, j'ai arrêté l'école en première, je suis parti à l'armée en 1981. En 1984, j'ai repris ma première dans une école privée, j'ai passé le bac en 1986 et j'ai entamé des études de sociologie à La Sorbonne. En même temps, un peu de taf : vendeur aux Puces, animateur de quartier à Pantin... Un mois après ma première rentrée universitaire, c'était la grève générale dans les universités.

Tu avais déjà une conscience politique ?
Elle se construisait. Mes parents avaient eu une activité syndicale à la CGT. Le mouvement ouvrier, c'est aussi mon histoire. Les cocos des Lilas ont essayé de me recruter à la JC en 1979, ils nous courtisaient. Mais en décembre 1979, je n'ai pas compris l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS, et les militants du Parti communiste ont été incapables de m'expliquer cette entrave au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Vers 1982, j'ai revu un ancien surveillant de mon collège, il était étudiant en histoire-géo et militant trotskyste, au PCI. Il me vendait régulièrement *Informations ouvrières*, m'a expliqué la faillite et la trahison de la III[e] Internationale, la vie de Trotsky, la nécessité historique de la création de la IV[e] Internationale, il m'a invité à lire le programme de transition. J'ai adhéré au PCI après le mouvement de 1986, après avoir participé au comité de grève de ma fac, aux AG, aux manifs. J'y ai milité durant quatre à cinq ans. J'étais pas très loin le soir où Malik Oussekine a été assassiné. Mais j'avais repéré que le rapport de force n'était plus en notre faveur, que les dés étaient pipés, donc ce soir-là, on s'est cassés. Je me suis toujours dit que si ce mec était mort, c'était certainement parce qu'il était métèque et que finalement, les choses se jouent à pas grand-chose. Si j'étais resté, j'aurais peut-être été à sa place. À l'époque, il y a aussi eu un grand mouvement à la SNCF. C'était une période intense, une école politique. J'étais militant à l'Unef-ID, dans une tendance minoritaire, « Défense de l'Unef ». J'ai participé au congrès de Nanterre en 1988. Il y avait trois tendances, la « majo », une tendance minoritaire tenue par la LCR, et la nôtre. Il y avait des tractations incroyables, entre des militants de la tendance de la Ligue comme David Assouline, le futur responsable du PS, et d'autres de la « majo » comme Alain Bauer, le consultant en sécurité de l'actuel ministère de l'Intérieur. Il avait déjà plus de 30 ans et il était encore dans un syndicat étudiant ! J'ai pu découvrir ce qu'était un vrai bureaucrate en les voyant agir. J'étais aussi militant du Comité national de défense des travailleurs immigrés (CNDTI), un réseau largement animé par le PCI. On était les seuls à faire des piquets de grève devant les centres de rétention, au Mesnil-Amelot notamment. Lors du congrès du syndicat étudiant, je suis monté à la tribune pour aborder la question des droits des travailleurs immigrés et faire voter une motion, et j'ai assisté à des manœuvres ahurissantes de tous ces beaux parleurs qui disaient défendre les droits démocratiques. Parallèlement à tout ça, j'étais toujours dans la musique, je sortais beaucoup. J'ai animé avec un pote qui s'appelait Mil l'émission Fusion dissidente sur Radio-Beur (qui s'appelle Beur-FM maintenant) pendant quatre ans. C'était une émission représentative de l'ensemble des cultures urbaines de l'époque. On a invité des groupes de rock (La Souris, les Bérus, Parabellum...) en même temps que tous les acteurs qui émergeaient de la scène hip-hop (NTM, Assassin, le mouvement Authentik, Dee Nasty, les graffeurs, les danseurs) et de la scène reggae. On laissait aussi une place au monde associatif. Une période intense...



C'est aussi l'époque qui suit la Marche pour l'égalité et la récupération des luttes immigrées par le Parti socialiste, à travers SOS Racisme notamment. Quand rencontres-tu ceux qui constitueront plus tard le MIB ?
J'en croise certains dès 1987-1988, de même que les militants de l'agence IM'média *(Mogniss Abdallah, l'auteur de* J'y suis J'y reste*, ndlr)*. Puis s'est constitué le Comité national contre la double-peine en 1990. J'apprends à les connaître véritablement vers 1992-1993, alors qu'ils sont encore rue de Nanteuil, avant qu'ils ne déménagent au 21, *ter* rue Voltaire. Je trouvais la démarche intéressante. J'avais déjà quitté le PCI, mais je continue, aujourd'hui encore, à penser que le marxisme est la meilleure grille de lecture du système capitaliste.

Tu te définis encore comme communiste ?
Au vrai sens du terme, bien sûr.

Un communiste, au vrai sens du terme, c'est un militant organisé…

C'est vrai, c'est vrai. C'est une contradiction.

Elle était facile, je sais… Quand entres-tu en contact avec Assassin ?

Pour faire vite, je les ai rencontrés lors d'une émission en 1989. En 1991, ils m'ont contacté parce qu'ils avaient un besoin pressant de management. Cela a été le début d'une aventure de presque quinze ans. En 1992, on a créé Assassin Productions pour sortir le premier album *Le Futur que nous réserve-t-il ?* Au-delà du côté organisationnel, je pense que j'ai amené tout le support idéologique, qui fait qu'on s'est distingué des autres groupes de rap de l'époque en ayant des liens de proximité avec les réseaux et les luttes. J'ai beaucoup participé à l'image du groupe, au marketing, à la manière dont on vendait nos disques.

Tu peux nous donner un exemple ?

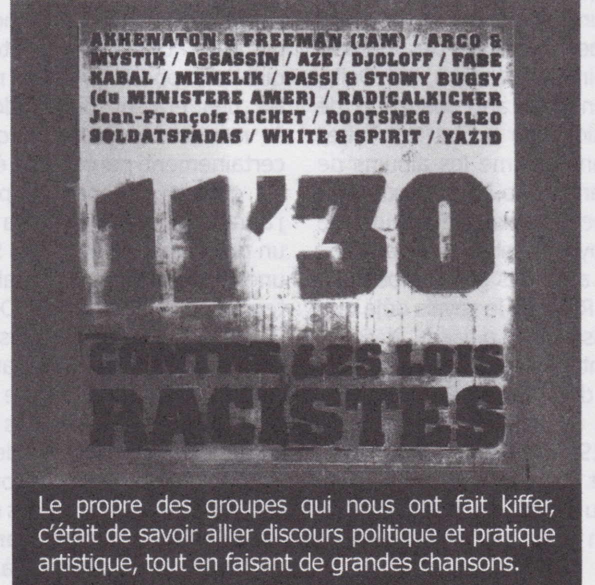
Un exemple tout simple. Lors de la sortie du premier album, on a budgétisé la promo. Au lieu de se payer des pages de pub dans les magazines, on a préféré monter une équipe et aller coller 26 000 affiches en un mois. Cela a marqué les esprits, c'était nerveux. On pouvait encore faire des collages sauvages dans Paris. C'était au moment des législatives de 1993 et on s'est retrouvés quelques fois en garde à vue. On collait trois affiches : « Le pouvoir ne sera pas dans les urnes mais dans la rue », « Le futur, que nous réserve-t-il ? » et « La censure est présente pourtant l'information circule. » On tournait à 16 ou 17 mecs et quand les flics nous arrêtaient, ils nous demandaient à quel groupuscule on appartenait. Les affiches étaient seulement signées avec un « A ». On a plein d'anecdotes, comme un collage au Luth à Gennevilliers où on a dû se sauver parce qu'on était tombés sur une horde de fachos, 30 ou 40 mecs lookés qui sortaient d'on ne sait où. On a essuyé aussi quelques embrouilles dans certaines cités. Enfin, une sacrée aventure…

Assassin Productions, c'était indépendant ?

Oui, sauf qu'on était aidé, à l'époque, par un producteur de spectacles qui s'appelait Jacques Renault, il est décédé maintenant. Il était propriétaire de La Cigale et il nous a filé un coup de main et on a beaucoup appris à son contact. Il a managé Zebda, les Rita Mitsouko, les Négresses vertes puis Manu Chao. C'était un *businessman*, mais il avait aussi l'envie de partir dans des aventures pimentées. Il sentait quelque chose chez nous.

Quels étaient vos liens avec Jean-François Richet, qui a sorti *État des lieux* en 1994 ?

Il nous contacte en 1993. Il nous envoie une lettre avec une VHS contenant un prémontage de son film, en demandant qu'Assassin compose sa bande-son. On a trouvé ça bien, et le groupe a participé à la musique énévolement, parce qu'il y avait une fibre dans la manière dont c'était filmé et puis, il y avait une fraîcheur politique qui nous parlait. On a continué à se voir ensuite, mais les liens n'ont jamais été très forts.



Le propre des groupes qui nous ont fait kiffer, c'était de savoir allier discours politique et pratique artistique, tout en faisant de grandes chansons.

Mais qui a eu l'idée de sortir *11 : 30 contre les lois racistes,* au profit du MIB ?

C'est lui qui m'a appelé début 1997, on était en pleine période de lutte contre les lois Debré. Il a eu l'idée et j'ai apporté toute la logistique avec la contribution de Marie Audigier qui bossait chez Why Not/Crépuscule à l'époque. J'ai insisté pour que ce soit un disque dont les bénéfices aillent à ceux qui luttent. On a donc organisé à une rencontre avec le MIB. On a enregistré le disque quinze jours avant le concert « Justice en banlieue » en soutien au MIB, à La Cigale, en mars 1997. C'est donc un projet collectif entre Why Not/Crépuscule – Cercle rouge – et Assassin Productions. On a contacté tous les groupes, et ça s'est très bien vendu. C'est un disque historique et fondateur.

Assassin Productions, ça dure jusqu'à quand ?

On a été à fond jusqu'en 1998-1999, puis, en interne, ça n'allait plus, nous n'avions plus les mêmes urgences ni les mêmes objectifs. On liquide tout en 2005. Aujourd'hui, avec Rockin'Squat, on ne se parle plus, on ne se voit plus, sans qu'il y ait eu de heurts, c'est ainsi. Mais je croise toujours Solo et Dawan… Cette aventure a été énorme, j'ai de grands souvenirs de studios, de tournées, c'était très formateur et très excitant à plein d'égards. Je pense qu'on a marqué notre temps. On a poussé des gens à s'investir, à entrer dans des réseaux, à devenir des acteurs sociaux et artistiques. Assassin avait un propos social et une démarche esthétique, un souci de performance artistique. Le propre des groupes qui nous ont fait kiffer, c'était de savoir allier discours politique et pratique artistique, tout en faisant de grandes chansons. Tu peux prendre *White Riot* des Clash, *Public Enemy Number One* de Public Enemy, tout ce qui nous donne des vibrations, c'est avant tout des grandes chansons. Le problème du rap français, c'est qu'on privilégie presque trop le fond par rapport à la forme. Artistiquement, à mon goût, ça ne suit pas. Les textes sont parfois beaux, mais ça rappe mal. Même La Rumeur, qui a été, à cet égard, un des groupes les plus intéressants de ces dernières années, ne me met pas une tarte artistiquement. Alors que je t'assure que quand tu voyais Public Enemy en 1987 à la Mutualité, tu prenais une baffe, c'était énorme ! C'était la même chose avec les Bérus, la première fois que je les ai vus, je me suis dis : *« C'est quoi cette sauvagerie ? »* Y'avait tous les mecs déguisés, pas de service d'ordre…

Et Casey ?

Elle a un énorme potentiel, du talent, une technicité, mais artistiquement, au niveau des musiques, ça pèche un peu. Dans le rap plus *mainstream*, un type comme Sefyu a une vraie attitude, une voix. Rohff aussi est un mec qui rappe bien. Mais là, je parle de la façon de rapper, pas du fond ni des textes. Mais finalement, je n'écoute pas de rap français et ce que j'écoute vraiment dans le rap, ce sont mes disques d'avant, mais j'écoute aussi du blues

ASSASSIN PRODUCTIONS
MISSION DE RÉSISTANCE CULTURELLE

des années 1920/30, du *early rock'n'roll* des années 40, de la Soul 60's et plein d'autres choses encore...

Recommencer à manager, ça t'intéresserait ?
Qui sait ? Mais pour l'instant, je ne vois rien de très excitant. Et puis, je ne peux plus partir dans une histoire avec la même innocence qu'il y a vingt ans. Outre les impératifs personnels, il y a toutes les étapes que tu grilles plus vite parce que tu as une connaissance et une pratique.

Avec la bande des 4 et Kalash, tu as fait un excellent morceau sur la Palestine : *Guerriers sans armes.* Tu penses quoi de ce qui se passe à Gaza en ce moment ? Et la confusion entre antisémitisme et antisionisme, dans les quartiers, à cause de mecs comme Dieudonné qui invitent Faurisson sur scène au Zénith, ça t'inquiète ?
Guerriers sans armes a été la dernière prod d'Assassin Productions et c'était finalement une belle manière de tirer sa révérence. Ce qui me rend fier, c'est que finalement quelques années après, hormis l'alchimie entre la musique et le texte, le sens politique de ce morceau est toujours d'actualité et que les événements d'aujourd'hui nous donnent malheureusement raison... À mon sens, la seule issue à cette situation c'est l'établissement d'un État unique, laïque et démocratique. Une Palestine où toutes les composantes religieuses, chrétiens, musulmans, juifs, auraient la garantie de pouvoir vivre à égalité des droits. Je ne concède aucune légitimité d'existence à l'État d'Israël qui n'est pas une démocratie mais un État religieux et colonial, qui bafoue les droits les plus élémentaires du peuple de Palestine. Les derniers développements et la situation actuelle à Gaza ne sont que la poursuite de ce processus d'oppression coloniale que les Palestiniens subissent depuis soixante ans. La confusion entre antisémitisme et antisionisme est certainement la chose qui profite le plus aux partisans de tous les obscurantismes car ça permet surtout de discréditer ceux qui s'opposent honnêtement à cette barbarie. Il ne suffit pas de reprendre les pires discours anti-juifs sur le fameux « complot » ou d'expliquer que le judaïsme « contrôlerait le monde », et de remplacer « juif » et « judaïsme » par « sioniste » et « sionisme » comme on peut l'entendre parfois aujourd'hui... Pour certains, c'est par ignorance ou bêtise, pour d'autres, c'est de manière bien plus consciente et vicieuse. Ça ne sert en aucune façon la lutte du peuple palestinien. Dieudonné et ses conneries, je n'en ai rien à foutre mais ce qui m'inquiète là-dedans malgré tout, c'est que d'une part c'est la banalisation d'un discours qui nous renvoie à certaines heures sombres de l'histoire du XXe siècle et que finalement, ça alimente un des mythes fondateurs d'Israël selon lequel le sionisme serait héritier moral des souffrances du peuple juif et notamment des victimes de l'holocauste. Comme j'aime le répéter à qui veut bien l'entendre : pour moi les héritiers des révoltés du ghetto de Varsovie, ça n'a jamais été les soldats israéliens mais les enfants de l'Intifada !

Tu penses quoi de l'évolution de certains mouvements des quartiers ? Repli communautaire, place laissée à la religiosité...
À partir du moment où il n'y a pas une ligne politique définie, des objectifs, une base de réflexion et d'adhésion communes autour d'un projet de société, il est difficile de concentrer les gens. L'identitaire prend le pli sur le politique. On est dans une situation de crise. La volonté organisationnelle des milieux prolétariens et sous-prolétariens issus des quartiers populaires de la fin des années 70 s'est évaporée. Il faut se souvenir qu'il y avait une tradition ouvrière encore très présente dans les quartiers. Il y avait un ancrage du mouvement ouvrier dans le champ lexical comme dans la volonté de s'organiser. Un mec de banlieue qui a aujourd'hui 25-30 ans et qui n'a pas un peu lu ou étudié, a grandi dans la pire des décompositions, avec l'absence totale d'organisations. Quand j'étais ado, ici, c'était la banlieue rouge. Aujourd'hui, qui tient le terrain ? Quelques religieux ? Ceux qui pratiquent le repli identitaire ? Le MIB qui à un moment a été investi d'un rôle historique, a peut-être raté quelque chose, il aurait fallu être plus structuré, se fédérer. Je suis assez désabusé, c'est le vide, le néant. Mais les mouvements de fond peuvent aussi se construire sur des choses qu'on ne palpe pas, dans l'action, dans la lutte. Tant qu'on ne s'interrogera pas sur la société qu'on veut, on sera toujours dans le bordel, fatalement.

Interview: Pâtre et Yann
Photos: Yann



Les nouveaux antisémites



L'antisémitisme fait partie intégrante du corpus idéologique de l'extrême droite. Historiquement, il fait figure de mythe fondateur pour cette famille politique. Néanmoins, l'objet de notre article n'est pas de revenir sur l'antisémitisme brandi jadis par l'Action française et repris en l'état ou en partie par des mouvements nationalistes traditionnels, mais de nous pencher sur l'irruption d'un antisémitisme revisité par la rencontre de différents schémas de pensées issus de l'antisionisme radical ou de l'islamisme. Pour ces structures, l'antisémitisme apparaît comme un socle structurant l'identité du groupe. Surfant sur la crise économique, le repli communautaire, l'abandon des quartiers populaires et le déclin des solidarités de classe, ces groupes entendent rencontrer un écho parmi les populations paupérisées en désignant le « Juif » comme le responsable de la situation. La guerre contre le sionisme est présentée comme l'enjeu majeur de la lutte en faveur de l'émancipation. Ici, l'emploi du terme « sionisme » se révèle un cache-sexe sémantique régurgité à l'envi désignant les Juifs en général. Sous couvert d'un pseudo-discours antisystème, les nouveaux antisémites se présentent comme des « rebelles » et entendent occuper le terrain dans les quartiers comme sur la Toile. Panorama.

Égalité et Réconciliation.

Difficile d'évoquer E&R sans prendre en considération le curriculum vitae de son fondateur : Alain Soral. Né en 1958, cet essayiste, sociologue autoproclamé, provocateur des plateaux télés, ancien membre du Parti communiste, a été remarqué dès 1993 pour ses prises de position rouge-brun[1]. Malgré son sexisme et son homophobie affichés, sa posture antisystème a un temps fait illusion. Il est l'un des premiers soutiens de Dieudonné après le sketch du rabbin, et forme politiquement le comique. Ils participent ensemble à la liste EuroPalestine en 2004. Les responsables de la liste seront d'ailleurs contraints de prendre leurs distances avec eux. En cause, les propos antisémites tenus par Soral, pour lesquels il sera condamné[2]. Il participe au voyage de Dieudonné au Liban. Il décrira l'union des différentes forces libanaises face à Israël : Maronites, PSNS[3] et Hezbollah[4]. Cette découverte l'a inspiré au point de vouloir fédérer rouges-bruns, extrême droite et communautaristes contre le système, le mondialisme ou le « sionisme » ! Soral s'est habilement rapproché de Marine Le Pen. Il est devenu en 2005 une éminence grise du FN. Son parcours s'inscrit dans le climat de luttes intestines qui règne au sein du parti à la veille de la succession programmée de Jean-Marie : Marine coupe les têtes des principales tendances. Le FN cesse d'être un conglomérat de tendances opposées réunies le temps d'élections pour se scinder en deux, selon J-Y Camus, avec *« une [tendance], qui reste fidèle au nationalisme de l'État-nation et peut évoluer vers une conception multiethnique de celui-ci (c'est l'orientation de Marine Le Pen); et l'autre, qui se réclame d'un nationalisme européen, fondé sur l'Europe des régions et des ethnies, totalement anti-intégrationniste et islamophobe*[5] ». E&R est fondé par Soral en juin 2007, il s'adjoint les services de deux anciens du Liban : Georges et Chatillon, et de deux ex-gudards, Penninque et Mahé. L'association se veut à la fois une pépinière au service du FN et un mouvement développant une doctrine nouvelle et autonome qui réorienterait le discours vieillot de l'extrême droite vers l'électorat actuel. Le mouvement drague à gauche : Soral a confirmé qu'E&R est *« un peu*[6] » l'héritier du Cercle Proudhon[7] et ouvre résolument ses portes à tous les communautarismes prônant *« un nationalisme français, assimilationniste mais non métisseur »*.

Les deux universités du mouvement ont compté parmi leurs invités des figures aussi diverses que Le Pen, Dieudonné, Christian Bouchet (animateur du site vox-NR), Serge Ayoub[8] (« Batskin »), Jacques Cheminade, représentant Lyndon Larouche, politicien rouge-brun nord-américain, Franck Timmermans, dirigeant du Parti populiste fondé par d'anciens militants du FN mais aussi *« un chrétien libanais partisan du général Aoun,* [...] *de jeunes beurs radicalisés,* [...] *quelques islamistes dont un salafiste* [...] *partisan du FN au nom du séparatisme communautaire*[9] ». Le discours « anti » se construit en creux : la posture victimaire nécessite un adversaire unique. Le mouvement professe ainsi que les politiques français sont contrôlés par les USA et derrière eux, par Israël[10]. Le socle théorique qu'il propose offre à l'évidence une forme de nouvelle voie qui agrège en un corpus confus certains éléments idéologiques issus de l'extrême droite traditionnelle et privilégie cependant des pratiques neuves, notamment en termes

d'alliances. Plus profondément, ce sont les bases du nationalisme tel qu'il a été pensé et porté en France depuis plus d'un siècle qu'il réinterroge. Il recherche l'« *union sacrée de la gauche du travail et de la droite des valeurs* » et lui oppose le manque de moralité des libertaires, alliés au capitalisme mondialisé. Il valorise la nation, seule capable de « *protéger le peuple de la violence du libéralisme mondialisé et de la tentative hégémonique de ce mondialisme comme mouvement politique*[11] ». Soral considère les Français « d'origine étrangère » au même titre que les Français « de souche », comme des victimes du pouvoir financier qui les a importés comme main-d'œuvre à bas prix pour casser les acquis sociaux des Français. La notion de république, systématiquement accolée à celle de nation, lui permet aussi d'élargir la notion de peuple français traditionnel à l'ensemble des détenteurs d'une carte d'identité en y incorporant les enfants de l'immigration. C'est principalement en ceci qu'il rompt avec l'un des piliers idéologiques de l'extrême droite : le droit du sang. Conscient du potentiel électoral offert par les Français issus de l'immigration, il souhaite les assimiler à la République, tout en refusant le métissage (« *la destruction de toutes les différences*[12] »). Son projet est une « république des communautés ». Les victimes de ses ennemis sont ses alliés, or « *il y a des lobbies qui poussent* [...] *à la ratonnade. Le bouc émissaire a changé, aujourd'hui, c'est le Maghrébin*[13] ». Il s'oppose d'ailleurs à la stratégie d'une partie de l'extrême droite qui tend à agiter la menace islamiste. Afin de cimenter cette alliance, il cherche à définir un ennemi commun protéiforme et impalpable, à la fois trotskyste mondialisé, « sioniste », impérialiste, atlantiste, etc. Ce champ lexical, ainsi que la référence permanente au sionisme laisse penser que cet ennemi n'est pour E&R pas si flou que Soral le laisse entendre... Mais peut-être se souvient-il de sa condamnation en 2007, et son courage politique, plastronné sur tous les plateaux de télé, a ses limites. *(Le 24 janvier, Soral avait convié ses troupes à défiler pour la Palestine au côté de ses amis du centre Zahra. La vigilance des antifascistes et des organisateurs a permis de leur barrer la route. Fin janvier, il a annoncé son départ du Front national, faute d'avoir obtenu la tête de liste FN aux élections européennes en Île-de-France. Début de la traversée du désert. Puisse-t-elle lui être fatale. Ndlr.)*

Dieudonné : chute libre dans l'antisémitisme !

Depuis l'histoire du fameux sketch, Dieudonné enchaine les dérapages frôlant l'antisémitisme et les rapprochements avec l'extrême droite. De déclarations en fréquentations douteuses, « l'humoriste » a progressivement franchi la ligne jaune. En 2004, il participe à la campagne EuroPalestine avant d'être exclu par le collectif qui lui reproche sa promiscuité avec Alain Soral et Ginette Skandrani. Dès lors, rien ne pourra arrêter sa fuite en avant et l'escalade vers l'antisémitisme. Après avoir parrainé le site les Ogres, Dieudonné s'affiche aux côtés de Jean-Marie Le Pen à la fête des BBR de 2006. Il poursuit sur sa lancée en participant à un voyage au Liban avec Soral et sa clique. Il n'hésite pas, en grand mécène, à mettre son théâtre de la Main-d'or à disposition de Kemi Seba ou d'Égalité et Réconciliation. Malgré de multiples sketches contre les religions, il organise le baptême et le parrainage de sa fille par Jean-Marie Le Pen à l'église traditionaliste de Saint-Éloi. Le 26 décembre 2008, à l'occasion d'une représentation au Zénith, il sombre définitivement. Devant 5000 personnes, il invite le négationniste Robert Faurisson à monter sur scène. Au cours d'une mise en scène macabre, un technicien habillé en déporté juif portant une étoile de David sur la poitrine remet à Faurisson « *le prix de l'infréquentabilité et de l'insolence* ». Désormais, Dieudonné aura du mal à faire pire...

« La banlieue s'exprime » : farces et attrapes sémantiques.

« *Je préfère parler avec un raciste intelligent qu'avec un antiraciste idiot. Et Le Pen n'est ni raciste, ni idiot*[14]. » Qui peut bien avoir prononcé de telles inepties ? Un cadre du Front national dans la bataille interne qui fait rage ? Pas du tout ! Ces propos tenus en 2006 dans l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute* sont ceux de Moualek Ahmed, actuel président de l'association La banlieue s'exprime (LBS). Âgé de 37 ans, Moualek Ahmed a été en 2007 candidat d'un parti obscur dont le président, Jean-Marc Governatori, est un ardent défenseur des petits porteurs et patron de nombreuses PME. Vitrine d'une soi-disant parole de banlieue, LBS n'a d'existence réelle que son site Internet – dont les « articles » publiés à fréquence régulière, prennent tout pour sujet sauf la banlieue. L'association a d'ailleurs une conception toute particulière de celle-ci, la réduisant à une question « d'appartenance ethnique », au lieu d'interroger sa problématique sociale. LBS fait partie des dizaines de satellites de la nébuleuse Dieudonné. Son parrainage par l'« humoriste » est officialisé dans une vidéo publiée sur le site les Ogres, dont Moualek est également responsable. C'est encore le président de LBS, qui accompagne Dieudonné, Soral, Meyssan et Chatillon au Liban. Le monde est petit : le théâtre de la Main-d'or, appartenant à Dieudonné, est le point de rencontres de plusieurs groupes dont l'obsession est officiellement le « sionisme » ; il vient d'ailleurs d'être adopté comme point de ralliement officiel d'E&R. Les « articles » paranoïaques publiés sur le site LBS frôlent le dérapage permanent. Moualek Ahmed en a même profité pour débattre avec Kemi Seba, qui entretient une approche différente du modèle d'intégration (cf. lexique). Cependant, loin de la question palestinienne, le salut, pour lui, viendra le jour où le Crif cessera d'être[15]. Ce discours, qui jongle aisément entre antisionisme et antisémitisme n'est certes pas nouveau à l'extrême droite, mais tout comme le changement de discours du FN en 2007, qui offre une subvention financière en pleine crise à Dieudo, LBS s'adresse à une frange particulière de la population, sur une question essentiellement identitaire. LBS prône le mélange des contraires, entretient de vifs paradoxes, amalgamant communautarisme et principes républicains (notamment en organisant des campagnes d'inscriptions sur les listes électorales chapotées par des « référents » des quartiers[16]) et tente de tirer profit d'une crise identitaire résurgente afin d'y apporter sa solution : qu'importe la construction politique et cohérente d'une vraie structure, LBS tente de nous faire croire que le monde est séparé en deux : d'un côté, les Noirs et Arabes qui sont tous musulmans, et de l'autre côté le Crif et consorts.



Le Mouvement des damnés de l'impérialisme.

Petit retour en arrière. Mai 2006, une trentaine de militants de la Tribu Ka débarquent rue des rosiers, quartier juif parisien, et déclarent ouvertement la guerre aux groupuscules d'extrême droite sioniste. Déferlement médiatique, la machine s'emballe, la Tribu Ka a réussi son coup et parvient à faire parler d'elle. Jusqu'ici, la Tribu Ka cantonnait son activité à la tenue de réunions informelles interdites aux « leucodermes » (Blancs), aux Juifs et aux Arabes, et ne rassemblait pas grand monde hormis une trentaine de mecs probablement recrutés pour leurs gabarits plutôt que pour leurs capacités intellectuelles. Objet politico-mystique non identifié, la Tribu Ka, par l'intermédiaire de son leader autoproclamé, le Fara (guide) Kemi Seba, se réclame du kémitisme et de l'afrocentrisme. Cocktail idéologique hasardeux. Ils revendiquent l'héritage spirituel de Malcolm X, des Black Panthers et de Marcus Garvey revus et corrigés à la sauce suprématiste noire. La Tribu Ka connaît une disparition précoce, rapidement inquiétée par la justice qui ordonne sa dissolution pour incitation à la violence et à la haine raciale. La Génération Kemi-Seba prend le relais et amorce sa mutation. GKS se définit principalement comme une organisation « antisioniste », c'est pourquoi une petite frange de l'extrême droite française (notamment le Renouveau français[17]) lui fait des œillades. Composée principalement de militants noirs, elle annonce son intention de présenter une liste aux élections municipales de Sarcelles. Objectif avorté, la GKS ne parvient pas à dépasser le stade groupusculaire. En avril 2008, le groupe est condamné pour reconstitution de ligue dissoute. Les déboires judiciaires n'entravent pas l'acharnement de Kemi Seba qui voit ici l'occasion de tirer avantage de ce nouveau revers, de repenser totalement l'organisation et son discours public. Il impulse conséquemment le MDI avec la volonté de structurer le mouvement et de le doter d'une orientation « rationalisée ». Stellio Capo Chichi – alias Kemi Seba – n'en est d'ailleurs pas à son premier virage théorique. Après un passage par la Nation de l'Islam puis un dérapage dans le kémitisme (il déclare alors que l'Islam est une secte lors d'un meeting à Rosny-sous-Bois en 2005), sa trajectoire opportuniste le pousse finalement à se convertir en juillet 2008. Le MDI est une organisation revendiquant l'ethnodifférentialisme, ouverte à tous ceux qui cherchent à se regrouper pour lutter contre le « sionisme », quelles que soient leurs origines. Le mouvement se structure autour d'un bureau composé d'une demi-douzaine de membres ayant chacun en charge un secteur d'intervention. Parmi ces derniers, nous retrouvons Boris le Lay, au poste de chargé des relations extérieures, girouette animatrice du blog « le réveil des indigènes » qui est passé sans transition de la défense des intérêts d'Israël en qualité de président de Breizh Israël à la haine du sionisme[18]. Afin de se parer d'une envergure nationale de façade, le mouvement désigne une petite dizaine de responsables d'antennes régionales et locales. L'implantation dans les quartiers semble être la priorité du mouvement. En septembre 2008, Banlieues anti-système (BAS) fusionne avec le MDI. Soumayya Sekhmet Fal est nommée à la tête du secteur banlieue et responsable des Jeunesses Kemi-Seba dont l'objectif est de recruter et d'intégrer les jeunes des quartiers. Seyf Awa, quant à elle, rejoint la direction de la branche panarabe qu'elle coanime avec Siddiq Seth, « spécialiste » de la question palestinienne. Pour compléter le tableau, le MDI a également mis en orbite une branche panafricaine chargée d'animer le mouvement sur les problématiques identitaires noires. Au regard de la structuration du mouvement, l'objectif de conquérir les quartiers est indéniable. Pour l'instant, quelques cellules faméliques revendiquent leur existence dans un nombre très limité de communes. Cependant la capacité de mobilisation du MDI a été multipliée par cinq en deux ans. La stratégie employée est simple : agiter la théorie du complot, déverser sur la Toile des vidéos expliquant que le « sionisme » est à l'origine de tous les maux : crise financière, écrasement du peuple palestinien, humiliation des Arabes, néocolonialisme au Maghreb débouchant sur la déstabilisation de l'économie, le chômage des jeunes et l'émigration ; que les Juifs ont été les initiateurs de l'esclavage des Noirs... En parallèle, le MDI organise des meetings dans les quartiers, des prises de parole sauvages à Châtelet et des rassemblements lors de ses multiples comparutions judiciaires. Indéniablement, le discours du MDI s'est radicalisé alors que Siddiq Seth explique que *« c'est parce que nous avons le même ennemi que nous allons nous unir et marcher ensemble quitte à faire couler notre sang jusqu'à la mort et éradiquer le sionisme dans nos pays respectifs*[19] ». Soumayya Sekhmet Fal estime que la « *Jeunesse Kemi-Seba, n'ayons pas peur des mots, c'est la jeunesse* [...] *qui veut prendre les armes pour abattre*

Lexique

Kémitisme : le kémitisme est une résurgence de la religion de l'Égypte ancienne. Il faut distinguer deux types de kémistime, le premier, néopaïen, et le deuxième, panafricain, dont se réclamait la Tribu Ka, affirme que la pensée kémite est à la source des plus grandes religions monothéistes d'aujourd'hui.

Afrocentrisme : l'afrocentrisme est une mythologie raciste et réactionnaire. Cette notion suggère que rien d'important ne s'est produit dans l'histoire des peuples noirs depuis le temps des pharaons, rendant ainsi futile l'histoire des Noirs américains. L'afrocentrisme insiste sur l'Égypte, ce qui est, pour le dire crûment, complètement absurde. (Clarence E. Walker).

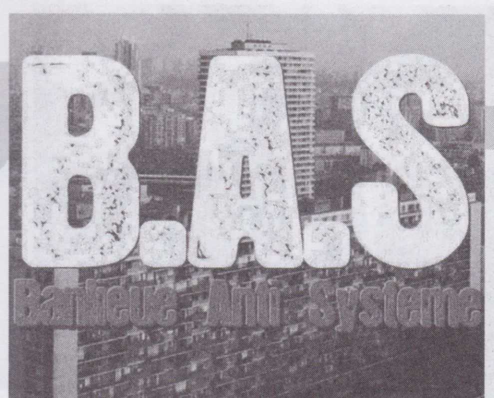
Suprématisme : doctrine fondée sur la supériorité de personnes suivant leur couleur de peau. Prône une séparation entre les « races ». Les plus connus parmi ceux qui se revendiquent suprématistes sont le KKK aux USA ou la Génération Kemi-Seba, à ses débuts.

Assimilationnisme : cette approche a pour but de gommer tout particularisme culturel et religieux, et de faire en sorte que les minorités adoptent la culture du pays, y compris en l'imposant. Une sorte de contrat social et civique passé, qui supplanterait les origines, appartenances et laisserait de côté la question « identitaire ».

Ethnodifférentialisme : antithèse de l'universalisme abstrait, cette théorie prône la reconnaissance d'un héritage culturel propre à chaque « peuple » qui se doit d'être reconnu et préservé. À la différence du suprématisme, aucune hiérarchie dans les ethnies n'est développée, mais « l'identité » est tellement forte que les brassages culturels et religieux sont rejetés.

radicalement le système, qui veut prendre les armes pour éradiquer une bonne fois pour toutes le sionisme[20]». Le tribun Seba, quant à lui, ne s'embarrasse pas de circonvolutions oratoires en affirmant : « *Le sionisme est le sida de l'humanité*[21]. »

En terme d'alliances politiques et religieuses, le MDI ignore les contradictions pourvu que le préalable à toute entente réside dans la haine profonde et commune du « sionisme ». En mai 2008, le mouvement co-organise un rassemblement à Paris avec la Droite Socialiste contre la politique militaire française en Afrique. En août, Kemi Seba se déplace au centre Zahra. Au cours de son entretien avec Seyyed Yahia Gouasmi, président du centre et de la fédération des chiites de France, structure proche des Iraniens, le leader du MDI fera l'éloge du Hezbollah avant de faire part de son « *profond sentiment de respect* » pour le président iranien[22]. En septembre, « les ethnodifférencialistes » poursuivent sur cette voie et appellent à la mobilisation pour « la journée mondiale de Jérusalem ». Véritable conglomérat « d'antisionistes » plus que douteux, la manifestation interdite par la préfecture devait réunir indistinctement le MDI, la fédération des chiites de France, le Centre Zahra, le Parti des musulmans de France de Latreche[24], la Plume et l'Olivier de Ginette Skandrani[8] et la Droite Socialiste...



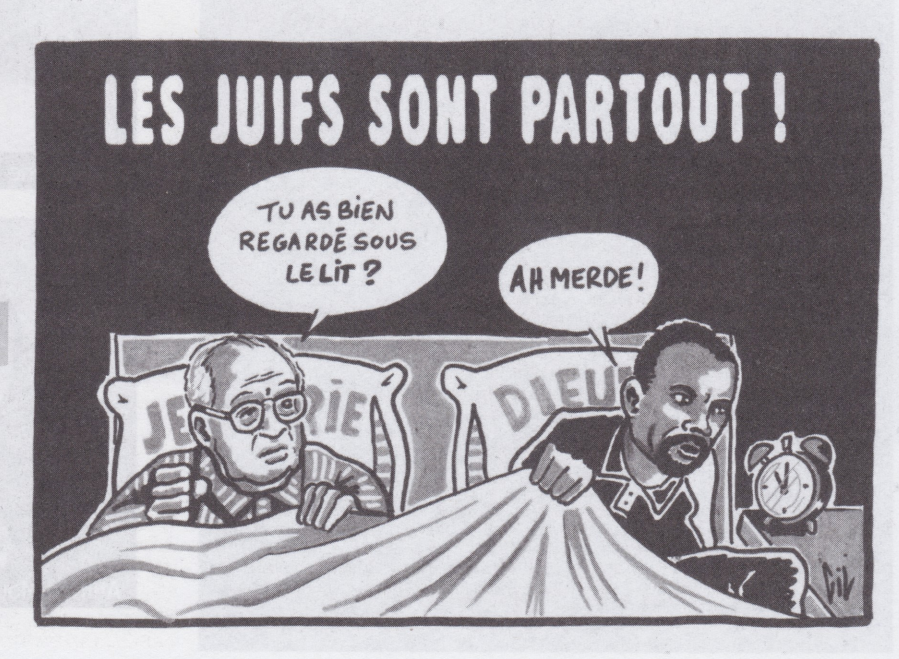
Banlieue Anti-Système

BAS naît en 2008 de la volonté de deux jeunes femmes, Soumayya Sekhmet Fal et Seyf Awa de rassembler les jeunes des quartiers sous les bannières de « l'antisionisme » et de l'anti-impérialisme. L'association publie un manifeste censé dresser un constat sur l'état des banlieues et l'histoire de l'immigration en rupture avec le discours de victimisation. Elle tente de fédérer autour d'elle par le biais d'outils de médiation nouveaux, notamment en instrumentalisant le rap. La courte histoire de BAS se résume à une prise de micro forcée à l'antenne de Génération 88.2 pour dénoncer la dérive mercantile du hip-hop, qui constitue son principal fait d'armes, à la tenue d'une conférence à Evry, d'un débat sur « *l'essence du rap* » dans le XVIII[e] arrondissement et d'une interview accordée à Égalité et Réconciliation. Cette interview officialise le rapprochement opéré entre BAS et une fraction de l'extrême droite. L'organisation met d'ailleurs carte sur table lorsqu'elle affirme que « *malgré les désaccords idéologiques, [ils se retrouvent] sur leur volonté intrépide de rompre avec ce système inique qui est incarné par l'hydre atlanto-sioniste...*». La lutte contre « le sionisme » apparaît dès lors comme le fil conducteur de l'association définissant ses alliances et son discours. Les effectifs de BAS se bornent finalement à deux oratrices et une poignée de militants agrémentés d'une poignée de rappeurs inconnus. La principale force de BAS réside dans la détermination de ses deux porte-parole. En septembre 2008, BAS est logiquement absorbée par le MDI. Cette OPA amicale est motivée par l'objectif de concentrer les forces au sein de « *l'unique cellule de lutte et de résistance directe à l'empire sioniste en France*[25] ».

Droite Socialiste

C'est en mai 2008 que la Droite Socialiste apparaît au grand jour lors du traditionnel défilé du 1[er] mai. Leur existence en tant que mouvement organisé prend initialement consistance dans des modes d'apparition troubles aux partenariats déroutants : une présence remarquée au congrès nationaliste du Renouveau français ou un appel à manifester contre la présence de l'armée israélienne lors du défilé du 14 juillet qui sera finalement interdit par la préfecture. La Droite Socialiste frappe les esprits le 8 mai dernier, en coorganisant avec les troupes de Kemi Seba un rassemblement pour le retrait des militaires français d'Afrique et d'Afghanistan. Plus que le message confus, c'est l'image donnée par le groupe qui interpelle, avec un look paramilitaire élaboré, qui dote la DS d'un apparat nostalgique plus que douteux. Boris le Lay, par ailleurs membre du MDI, semble être la cheville ouvrière du rapprochement opéré avec le MDI. La proximité idéologique sur la question « antisioniste » ne pouvait que faciliter la chose. Depuis les deux structures ne se quittent plus. La tête pensante de la DS est Thomas Werlet, porte-parole et rédacteur d'articles sur le blog de l'organisation. Ce blog est la principale source d'information sur l'idéologie du groupe : radicalement « antisioniste », la DS semble obsédée par la thèse du complot juif. Elle a depuis peu amorcé un rapprochement avec la Gauche Nationale. Forum et communiqués communs témoignent de cette proximité structurelle et idéologique. On peut considérer que la DS développe une identité politique qui se rapproche du national-socialisme. À l'instar d'une frange de l'extrême droite radicale actuelle, elle teinte ses discours d'un pseudo-altermondialisme, se revendique d'une lutte contre le capital aux relents « d'antisionisme ». Son logo n'est pas sans rappeler celui de la Légion des volontaires français (LVF). Dans les faits, la DS n'est composée que d'une trentaine de militants « paumés » fantasmant sur *American History X* : le groupe rassemble quelques jeunes naziskins (dont certains ont fait les frais d'une mauvaise rencontre avec des antifas à l'été 2007). Parmi ses membres figurent





également des individus qui tombèrent autrefois sous le coup d'une « fatwa » de Kemi Seba ! Celui-ci les menaçait explicitement dans une vidéo consécutive à l'agression dans le métro d'enfants noirs. Nomad 88, la branche dure du groupe chargée du SO, ouvertement *bonehead*, est devenue célèbre fin mai 2008 en faisant la une de la presse à faits divers. Des membres de la branche ont été interpellés après avoir ouvert le feu sur un groupe de jeunes dans une cité d'Évry, ainsi que pour la détention d'armes de guerre, alarmant flics et médias sur cette nouvelle génération néonazie... Dernièrement, la DS a décidé de changer de nom et de s'appeler Parti solidaire français (PSF), clin d'œil évident au PSF des années trente, celui du colonel de La Rocque.

L'irruption de groupes d'extrême droite ravivant les vieilles lunes de l'antisémitisme comme socle structurant leurs discours et actions est un phénomène à prendre en compte dans nos pratiques militantes. Comme nous l'avons vu, ces groupes parviennent à dépasser leurs contradictions, à travailler ensemble de manière régulière ou occasionnelle. En se positionnant comme les seuls rebelles face au « système », ces mouvements renouent avec un discours teinté d'anticapitalisme et d'antisionisme qui cultive une ambiguïté malsaine. En désignant les « Juifs » comme responsables de la crise, ces associations entendent souffler sur les braises encore vivaces d'un antisémitisme historique qui ne demande qu'à reprendre corps dans la société française et sur fond de conflit israélo-palestinien parmi les populations issues de l'immigration. Le délitement des solidarités de classe remplacées dans certains quartiers par un repli communautaire ou individualiste dans un contexte de destruction des droits sociaux est un terreau propice au développement de telles idéologies. Pour contrer ces groupes, la diffusion d'information antifasciste articulée avec une intervention militante de terrain dans les quartiers, sur des bases de luttes des classes, semble incontournable. La création ou le renforcement de collectifs de luttes pour la régularisation de tous les sans-papiers, contre la précarité, pour l'accès à un logement décent, contre les discriminations ou les violences policières sont autant de moyens de créer du lien social, des solidarités entre exploités toutes origines confondues et de mettre à mal les replis communautaires et identitaires de type réactionnaire.

RLF-MLV.



Dieudonné et Chatillon avec un cadre du Hezbollah



Dieudonné et J-M Le Pen



Dieudonné et le DPS



Ahmed Moualek et J-M Le Pen

1 Corédacteur avec Marc Cohen et Jean-Paul Cruse de l'appel « Vers un front national » paru dans *L'Idiot international*.
2 *« On cherche à obtenir de la part des gens qui sont dans les médias un soutien inconditionnel à Israël [...]. En gros, c'est à peu près ça leur histoire, tu vois. Ça fait quand même 2 500 ans, où chaque fois qu'ils mettent les pieds quelque part, au bout de cinquante ans, ils se font dérouillier. »*
3 Parti syrien national-socialiste, d'inspiration nazie.
4 Soral, entretien à Radio Courtoisie, le 19 septembre 2006.
5 CAMUS (J-Y), cité in D. SEVERNAY, *Ce n'est plus Jean-Marie Le Pen qui dirige le Front national*, Rue89, 17 novembre 2008.
6 « Ce soir ou jamais », France 3, 12 novembre 2007.
7 Cercle de réflexion qui réunissait, au début du XXe siècle, maurrassiens et syndicalistes révolutionnaires sur fond d'antisémitisme.
8 S'est désolidarisé l'année suivante en faisant main base sur le local/bar d'E&R. Il pensait que « *tout axer* » sur l'idée que « *le nationalisme serait ressourcé par l'immigration* » était une erreur.
9 CAMUS (J-Y), *Actualité juive*, 3 octobre 2007.
10 *Rivarol*, extrait : « *Sarkozy* [...] *est un pur agent néoconservateur, le candidat des républicains en partie financé par de puissants lobbies américains. N'est-il pas allé à New York rencontrer les dirigeants de l'AIPAC (American-Israël Political Action Committee ?* [...] *Son premier voyage officiel après cette prise de pouvoir* [au sein de l'UMP, *ndlr*] *fut aussi pour l'État d'Israël.* »
11 « Ce soir ou jamais », France 3, 1er novembre 2007.
12 Alain Soral, conférence à Fréjus, 23 septembre 2008.
13 *Ibid.*
14 *Minute*, 13 décembre 2006.
15 Conseil représentatif des institutions juives de France.
16 *Le Parisien*, lundi 6 février 2006.
17 Alain Ka ou Tribu Soral, *Reflexes*, 4 décembre 2006.
18 De l'oxymore en politique, *Reflexes*, 10 juin 2008.
19 Vidéo MDI, branche panarabe, du 21 octobre 2008.
20 *Le Monde*, 23 septembre 2008, *L'alliance des extrémistes noirs et blancs*.
21 Vidéo du 24 octobre 2008, conférence de presse au théâtre de la Main-d'or suite à l'annulation de la *Journée mondiale de Jérusalem* en présence de Kemi Seba, Seyyed Yahia Gouasmi et Dieudonné.
22 Vidéo du MDI avec le Hezbollah contre le sionisme.
23 Latreche arrive à faire parler de lui en 2003 en organisant, avec quelques nationalistes révolutionnaires européens, une opération « bouclier humain » en Irak. Le leader du PMF publiera avec Skandrani *Le Manifeste judéo-nazi d'Ariel Sharon* qui « *regorge de fantasmes antisémites* » d'après l'observatoire du communautarisme.
24 Membre fondatrice des Verts, Ginette Skandrani est exclue du parti pour sa proximité avec les milieux négationnistes en 2005. En 2007, elle était membre du bureau de campagne de Dieudonné pour la présidentielle.
25 Site de BAS.

Du **rififi** dans les rangs de la **gauche allemande** : le problème des « Anti-Deutsch »

En Allemagne, l'exemple le plus récent de déchirement à l'intérieur des mouvements de gauche vient du développement des « Anti-Deutsch » qui se définissent comme communistes. Ceci n'est pas conforme à la réalité puisqu'ils combattent l'anticapitalisme ainsi que l'anti-impérialisme, qui sont normalement la base des idéaux communistes ! Les Anti-Deutsch soutiennent les USA pour leurs bombardements des régions de culture islamique, et c'est en arborant les drapeaux d'Israël et des États-Unis qu'ils manifestent contre les autres partis de gauche. Il y a actuellement dans presque chaque grande ville allemande des représentants et des groupes de ce mouvement qui se nomme lui-même « anti-deutsch ». « Une solidarité sans conditions » avec Israël est au cœur de leur démarche. Pour la justifier, ils invoquent la nécessité de protéger la sécurité du territoire du jeune État et de renforcer littéralement la politique de colonisation. C'est ainsi que les Anti-Deutsch collectent même de l'argent pour l'armée israélienne ! Ils dansent sur une épée à deux tranchants…

1) Ils s'accaparent des valeurs communistes.

2) Ils soutiennent un pays en mesure d'exterminer un groupe ethnique par les armes.

La façon de penser de ces « anti » est en vérité très traditionnellement « allemande », et c'est une pure folie pour toute personne consciente politiquement. Les Anti-Deutsch sont apparus à l'occasion de la réunification de l´Allemagne, en réponse à l'appréhension de la naissance d'un « IVe Reich ». À cette époque, au début des années 1990, tous les mouvements au cœur de la gauche se sont engagés dans la campagne « Plus jamais d´Allemagne d´autrefois ». Les différences ne se distinguaient pas encore. Le point de départ a été la guerre du Golfe en 1991. Alors que la grande majorité de la gauche a condamné cette guerre, les Anti-Deutsch ont salué l'invasion de l'Irak par les États-Unis. Comme les États-Unis, ils ont soutenu la menace par des gaz toxiques, produits avec l'aide d'entreprises allemandes. Un autre événement a été, en 1995, le jour de la commémoration du 50e anniversaire du bombardement de Dresde. Le rôle des alliés, et plus particulièrement celui des États-Unis, a été glorifié par les Anti-Deutsch. Le bombardement de la population civile a été qualifié d'action antifasciste. Ils s'appuient sur le fait que le peuple allemand et la classe ouvrière ont soutenu le fascisme jusqu'à la fin. Alors que la gauche traditionnelle reconnaît, par principe, les massacres de population civile comme crimes de guerre. Tout cela confirme à quel point les Anti-Deutsch se sont éloignés des bases de la théorie communiste.



La dernière date décisive a été l'attentat contre le World Trade Center de New York, le 11 septembre 2001. En riposte, les Anti-Deutsch ont exigé d'Israël et des États-Unis des actions militaires contre l'Irak et l'Afghanistan ! La guerre d'Irak de 2003 a été désirée par les Anti-Deutsch, qui l'ont qualifiée de « première prise d'armes antifasciste du nouveau siècle ». Les forces des États-Unis et de leurs alliés ont été comparées par les Anti-Deutsch à la coalition antihitlérienne de la Seconde Guerre mondiale. Le journal des Anti-Deutsch a félicité les États-Unis et la Grande-Bretagne le 10 avril 2003 et a attribué au président des États-Unis, George W. Bush, le titre d' « homme de paix ». *(http : www.redaktion-bahamas.org/aktuell/Bagdad.htm)*

Les Anti-Deutsch ont insinué que les mouvements pacifistes auraient des ressentiments antiaméricains et antisémites. Les mouvements critiques de la mondialisation (Attac) ont été accusés de conspirations antiaméricaines. Bref, les Anti-Deutsch, qui se qualifient eux-mêmes de communistes, refusent presque tous les principes du communisme : l'anti-impérialisme, l'anticapitalisme, l'antiracisme et pour finir le rôle primordial de la classe ouvrière. Au lieu de cela, leur soutien inconditionnel à l'État d'Israël est d'un fanatisme qui frise l'hystérie antisémite. Les Anti-Deutsch ont de nombreux adeptes et une grande influence dans les partis de gauche. Ils sont bien représentés dans les médias, ils sont très bien organisés et exercent un immense travail de lobbying avec la pensée : « Le premier qui prononce Auschwitz a gagné. » Ils organisent des contre-manifestations lors des manifestations de la gauche, et « naturellement », arborent des drapeaux d'Israël et des États-Unis, ce qui mène à des accrochages physiques. Les leaders des Anti-Deutsch admirent la vision du monde et les valeurs morales néoconservatrices, ils les qualifient même d'exemplaires. Depuis peu, les journalistes des Anti-Deutsch écrivent même dans le journal quotidien bourgeois conservateur capitaliste *Welt,* dont l'éditeur est Axel Springer, le plus grand groupe de presse allemand, qui publie notamment l'hebdomadaire *Bild*. Il semble ahurissant qu'un tel mouvement puisse se développer de façon aussi importante au cœur de la « gauche » ! Ses thèses sont en effet : « L'anti-impérialisme est semblable à l'extrême droite », « La société multiculturelle ouvre la porte aux islamistes violents et criminels. »

Jörg D. (du RASH Darmstadt et UFFBASSE Darmstadt)

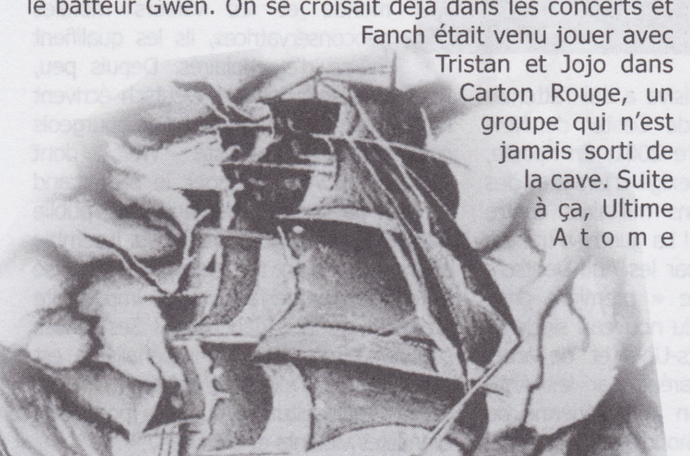
Jeune Seigneur : coup de tonnerre sur Brest !

Le jeune groupe brestois revient sur sa ville, son parcours, ses coups de cœur.

Cela fait un peu plus de deux ans qu'on croise Jeune Seigneur dans tous les festivals et concerts. Ces jeunes énervés ont sorti une démo assez mélodique il y a peu, intitulée *Tonnerre de Brest*. Dans cette interview, ils reviennent sur ce qui fait leur quotidien : leur ville, la musique et les luttes.

Depuis quand le groupe existe-il ? Comment vous êtes vous connu ?

Le groupe s'est créé en 2005 sur les bases d'Ultime Atome dans lequel officiaient les deux gratteux Fanch et Erwan et le batteur Gwen. On se croisait déjà dans les concerts et Fanch était venu jouer avec Tristan et Jojo dans Carton Rouge, un groupe qui n'est jamais sorti de la cave. Suite à ça, Ultime Atome cherchait un chanteur, Tristan est venu. Il nous fallait aussi un bassiste. Jojo a acheté une basse et en deux mois, il a commencé avec nous.



Parlez-nous de votre ville et de votre région.

Brest, puisque c'est de là qu'on vient, est une ville qui a vu naître beaucoup d'entre nous. C'est une ville qui a été détruite quasi intégralement pendant la Seconde Guerre mondiale et reconstruite en gris. Dans son passé, elle a compté un bagne. Et la ville s'est construite autour de l'arsenal, le port militaire. Ce port-là a compté jusqu'à 10 000 ouvriers avec les premières sections syndicales anarcho-syndicalistes dans les années 1900, avec Jules Le Gall notamment. Ça a toujours été un bastion de luttes, on le voit dans la BD de Davodeau *Un homme est mort* (cf interview dans *Barricata* #15, *ndlr*) qui raconte la mort d'Édouard Mazé, et puis dans les années 1990, ce fut le tour des grandes manifestations contre la privatisation avec plus de 20 000 personnes dans les rues. La Bretagne quant à elle, a une culture et une langue qui a disparu à cause des Jacobins. Aujourd'hui, le boulot de la coordination Bretagne indépendante et libertaire, c'est de faire valoir tout ça. Une langue qui meurt, c'est le patrimoine mondial qui s'appauvrit.

Vous dites souvent que Jeune Seigneur est un groupe apolitique, pourquoi ?

Si on a dit ça, c'est sûrement en forme de vanne parce qu'on est tous politisés. Maintenant, le mini-album ne comptait pas forcément de chansons à slogans hypermilitantes ou engagées, mais en fouillant un peu, on peut tirer une morale libertaire de tout ça. Et puis si la musique n'est pas politique,

les gens qui la font ont des idées. On sait avec qui on traîne, avec qui on joue et pourquoi on le fait. On enchaîne les concerts de soutien, et on continuera.

***Jeunes Seigneurs*, c'est un titre de LSD, pourquoi cette référence ?**
C'est une chanson quasi anarchopunk : « On n'a pas besoin de maître [...] pas besoin de religion... » C'était spontané.

Brest est plus connu historiquement pour sa scène *bonehead* que red ou sharp, qu'en est-il aujourd'hui ? Et l'antifascisme en BZH ?
Boarf, boarf. Tu parles de Brutal Combat et de Rebelle européen, ça remonte à des années où on n'était pas là et c'était pas un truc qui faisait l'unanimité dans la scène brestoise. Aujourd'hui, Brest c'est tranquille, à part les fantômes du Renouveau français qui sortent la nuit au péril de leur vie pour coller des autocollants qui disparaîtront le lendemain. À une époque, Adsav a voulu s'implanter, ça a été tué dans l'œuf. La scène antifa se porte plutôt pas mal en Bretagne, notamment parce qu'elle ne fait pas de compromis. Ça fait chier plus d'un commerçant du coin, parce que la tension, c'est pas bon pour le *business*. Le collectif Antifa Roahzon a sûrement plus de boulot que nous à l'heure actuelle et ils le font bien. Nous, entre la CNT, l'asso de concert « Brest Burning », le fanzine, la distro et l'émission de radio « Brest la Rouge » que gère Ivan Drago aka Le Fameux, il y a du taf pour faire connaître et rassembler, mais ça se passe bien.

Qui fait quoi dans le groupe ?
La musique, c'est de la compo en répétitions sur des idées de textes faites ou à faire. Tristan se charge des paroles.

Vous êtes impliqués au sein de la CNT et dans différentes luttes et actions (soupe de solidarité...) Pouvez-vous nous en dire davantage ?
Houla, se faire porte-parole du milieu militant brestois, c'est une lourde responsabilité. Dans le groupe, on est deux à appartenir à la CNT-Brest et un à la CNT-Nantes. La CNT a fait du travail ces temps-ci avec le collectif Casss-papiers (Collectif d'action, de soutien et de solidarité avec les sans-papiers). Les petits-déjeuners de la CNT servent souvent de prétexte pour rapporter de l'argent dans la caisse du Casss-papiers et ou de la CNT. C'est un bon moyen de dialoguer avec les gens, un samedi sur deux, au marché de Saint-Martin autour de cafés et gâteaux à prix libre. Un mardi par mois, il y a des projections de films de la CNT au café de la Plage. Et puis plein d'autres actions ponctuelles qui remplissent le calendrier du militant. La chance de l'organisation aujourd'hui, c'est de pouvoir bénéficier de l'énergie de jeunes motivés.

Un mot sur le mouvement lycéen à Brest ?
Depuis l'arrivée de Sarko au pouvoir, le jeune énervé brestois a un goût immodéré pour l'émeute, ça fait deux ans que les manifs partent régulièrement en *fight* avec la police. Parfois au détriment de l'effet de masse et d'une opposition aux revendications claires. Ceci dit, ça prouve que la jeunesse brestoise est motivée. Il a fallu peu de temps pour que ça démarre, espérons que ça continue.

Quel est votre lien avec Viande Rouge ?
Ce sont des potes, certainement le meilleur groupe du monde. Ils ne sont pas reconnus à leur juste valeur, car c'est un groupe qui a une grosse énergie en live et ce sont des gens très engagés. Faites les jouer, c'est le mot d'ordre qu'on transmet.

Vos projets, un album ?
Du fait du boulot, de la distance qui nous sépare désormais (Gwen est à Angoulême et Erwan à Nantes), on répète moins et les compos avancent moins vite. Un album, ça nous tente bien. Oui, ça viendra, faut que ça mûrisse. En tout cas, ce sera plus engagé. On est présents sur la compil *Appel aux luttes* qui devrait sortir bientôt et qui réunit la plupart des jeunes groupes de la scène redskin hexagonale.

Vos coups de cœur musicaux, littéraires, cinématographiques, sportifs ?
Tristan : *Le Canard siffleur mexicain*, un polar de James Crumley ; le dernier Akuma pour le rap, Médine, Dernier Rempart et Alea Jacta Est pour le hardcore, ainsi que Zartako à faire jouer en France, ce sont les nouveaux Non Servium.
Gwen : En ce moment, Movement et The Observers, des groupes power pop. Eddie Middleton pour la grosse country rythm'n'blues et Eli Reed. Je lis le livre *The Clash*, c'est vraiment documenté avec plein d'anecdotes. Et au niveau films, *L'Instinct de mort* et *La Bande à Baader* ainsi que *Death Proof* qui date un peu.
Fanch : Le coup de cœur, c'est Nevrotic Explosion et depuis longtemps. Plus récemment, les Anglais de Three Minutes Warning qui font un punk'n'ska à la Rancid, et je lis en ce moment *Sur le ring* de Jack London.
Erwan : Billy Idol, Wunderbach, Peter and Test Tubes Babies et Trashington DC, un groupe de hardcore brestois. Pour ce qui est des bouquins, *Zahir* de Paulo Coelho et l'autobiographie de Iggy Pop. Et en films, j'ai bien accroché sur *Clerks, les employés modèles*.
Jojo : Non Servium *El Imperio del Mal*, pour ce qui est de la zik. *Anthracite* de Valerio Evangelisti pour les bouquins et Buakaw Por Pramuck en sport, un très bon boxeur thai.

Interview : Yann et Pâtre
Photos : Yann



Billy Bragg

Un artiste au cœur des luttes

« Le capitalisme est comme un feu, si tu le laisses libre, il détruira tout ce que tu aimes. »

Nous avons rencontré Billy Bragg en septembre 2008 à l'occasion d'un de ses très rares concerts en France, à la Maroquinerie. Pour celles et ceux qui ne connaîtraient pas le bonhomme, sachez qu'il est anglais, qu'il chante depuis plus de vingt ans un mélange de folk engagé et de punk rock, et que ses textes parlent alternativement de politique et de sentiments, et sont toujours très bien écrits. Militant politique depuis les grandes grèves des mineurs en 1984, et n'ayant toujours pas lâché l'affaire alors qu'il vient de passer la cinquantaine, il a sorti un nouvel album, *Mr Love and Justice*. Outre ses albums solo, il a participé aux projets de nombreux autres artistes anglais ou américains. Il a notamment, sollicité par Nora Guthrie, la fille de Woody Guthrie, mis en musique des textes inédits du célèbre chanteur folk contestataire américain, et on le retrouve parfois sur scène avec les Pogues. Lars Frederiksen and the Bastards ont eux aussi repris un de ses titres, *To Have and to Have Not*, sur leur premier album. Billy Bragg, artiste à la fois éclectique, dynamique, subtil et engagé, a également écrit un livre, dont il parle dans cette interview. Il milite actuellement activement en faveur des prisonniers, dans un projet dédié à Joe Strummer. Bref, un artiste cohérent et sincère, tant dans ses pensées, que ses paroles et ses actes.

Ça fait maintenant une bonne vingtaine d'années que tu chantes et que tu fais de la politique. Qu'est-ce qui a changé depuis ?
Ce qui a changé depuis les années 1990, à l'époque où j'ai commencé à me faire un nom, c'est que nous sommes maintenant dans une période post-idéologique. Le vieil idéal de Marx est toujours d'actualité, son analyse est toujours d'actualité, les problèmes qu'il a soulevés ne sont toujours pas résolus, mais le langage qu'il a utilisé, le langage que la gauche a utilisé au cours du XXe siècle n'évoque plus rien pour les gens. Et bien que les classes sociales existent toujours, leurs limites ne sont plus aussi rigides qu'elles l'étaient. C'est pour ça que je me suis retrouvé à parler de termes plus généraux comme la compassion et la responsabilité. Je pense que la responsabilité est importante, parce que les gens parlent de démocratie, et ils la voient comme étant liées aux politiciens. Je veux que les banquiers qui nous ont plongés dans cette terrible situation soient tenus pour responsables de ce qu'ils ont fait. Je veux que ceux qui prennent les décisions dans les multinationales, qui déplacent la production loin de nos communautés soient tenus pour responsables, parce qu'ils ont un pouvoir sur notre communauté. C'est pour ça que je pense que les idées de responsabilité, les idées de compassion, peuvent permettre de construire une nouvelle idéologie pour la gauche. Un nouveau socialisme, qui ne se trouve pas à l'ombre du totalitarisme. Je pense que c'est notre défi. Parce que l'autre grand problème est que le

vide dans lequel l'idéologie a disparu a été comblé par le racisme et le nationalisme. Et c'est un vrai défi pour nous, parce que maintenant, l'immigration est une priorité de l'agenda politique. J'aimerais qu'il en soit autrement, mais c'est comme ça. Et nous, à gauche, nous devons nous saisir de cette question, nous devons en parler, donner notre avis sur ce que la France doit être, sur ce que l'Angleterre doit être, en tant que société qui inclut. Si nous disons en permanence que nous croyons en l'internationalisme, et je crois en l'internationalisme, si nous ne disons que ça, nous abandonnons le terrain, et nous refusons de nous préoccuper des politiques de l'identité. Nous abandonnons le terrain si nous ne voyons les politiques de l'identité que sous un angle négatif, si nous ne commençons pas à dire « oui, il y a une identité française », qui n'est ni chauvine, ni xénophobe, comme il y en a une en Angleterre. Il y a une autre tradition française, une tradition d'antiracisme, une tradition qui remonte à 1848 et à la Révolution française. Il y a de nombreuses traditions en France, et celle-là est notre tradition. C'est ce que j'ai essayé de faire en Angleterre avec mon livre. Parce que si nous ne faisons pas ça, si nous ne nous préoccupons pas de ces problèmes, nous permettons à l'extrême droite de combler le vide, et de décider selon leurs termes de qui fait partie de la communauté, et de qui en est exclu.

Que veux-tu dire quand tu parles de compassion ? Parce que quand les hommes politiques, et plus particulièrement de droite, et notamment aux États-Unis, mais aussi en France, utilisent ce terme, c'est plus avec le sens de la charité que celui de la solidarité.



La charité ne se trouve qu'à un niveau au-dessus de la mendicité. C'est lorsque tu dois demander de l'aide. L'éducation doit être un droit, la santé doit être un droit, on doit avoir droit à un logement décent à un prix abordable et à des retraites correctes. Je crois beaucoup aux droits de l'individu. Je suis un individualiste et je pense que l'individu est le moteur le plus important de la société. Mais ce qui fait que je suis socialiste, c'est que je pense que les individus ne peuvent atteindre leur potentiel que si la collectivité leur apporte gratuitement le nécessaire en termes de santé, d'éducation, de logement et de retraites. Une fois que nous avons payé pour tout ça, que faisons-nous de notre argent ? Quand nous avons payé nos impôts, ce que nous faisons de notre argent, c'est notre problème. En fin de compte, le grand mensonge de ces vingt dernières années, c'est que le capitalisme a gagné. Le capitalisme est une idéologie, comme le socialisme ou le fascisme, mais ce n'est pourtant qu'une forme d'échange. Ce n'est pas une idéologie semblable au socialisme ou au fascisme. Le capitalisme ne peut pas gagner, car il n'est même pas dans la course, il est comme le temps. Nous ne pouvons pas lui reprocher d'être tel qu'il est. Son grand problème, c'est que si tu le laisses fonctionner librement, il est comme le feu. Il détruira tout ce que tu aimes. Et c'est ce qui est en train de se passer aux États-Unis. Si nous le contrôlons, et le régulons de façon appropriée, ça nous donnera une ligne politique. Nous ne pouvons pas le neutraliser. Je n'ai jamais été un socialiste révolutionnaire.

Quel est ton parcours politique ?

Eh bien, c'est le socialisme démocratique. J'ai été politisé sous l'influence d'une personne dont je n'oublierai jamais le nom, il s'agit de Margaret Thatcher. Avant ça, j'avais des idées humanitaires assez larges. J'ai quitté l'école à 16 ans, je n'ai jamais fait de politique à l'école, ma famille n'était pas politisée. Je n'ai même pas voté lorsque Thatcher a été élue. J'étais un punk rocker. Je m'en foutais. J'étais anarchiste. Mais c'est seulement quand j'ai réalisé qu'elle voulait supprimer la santé gratuite, l'éducation gratuite, et éliminer tous ces droits que nous pensions acquis, que j'ai pris conscience de la réalité. Puis la grève des mineurs a commencé, et ça m'a forcé à articuler mes idées de façon idéologique, ce que je n'avais jamais fait avant.

Tu as parlé d'un livre, tu en as écrit un ?

Oui, j'ai écrit un livre appelé *The Progressive Patriot* [le patriote progressiste], dans lequel j'essaie d'articuler la notion d'inclusion de la communauté dont je viens. Il y a de nombreuses traditions, il n'y en a pas qu'une seule. Je n'accepte pas la tradition des Tories [conservateurs], je n'accepte pas la tradition de l'Empire britannique, je n'accepte pas la tradition de l'esclavage. Mais défendre notre pays contre le fascisme au cours de la Seconde Guerre mondiale, oui, ça, c'est ma tradition. Mon père et mon grand-père ont participé à ce combat. Et je suis fier de ce combat. Je suis fier de ce que nous avons fait. Lorsque les fascistes défilent le 11 novembre avec les vétérans, nous devons nous y opposer et dire : « Ces gens sont ceux contre lesquels nous nous sommes battus, nous ne pouvons pas les laisser défiler. » Si tu ne connais pas ton histoire, si tu ne regardes pas le passé, tu crois toujours qu'il appartient à quelqu'un d'autre. Nous avons tous des traditions, en particulier en France.

La France a une tradition révolutionnaire, et cette tradition est invoquée à travers le monde comme source d'inspiration. Dans mon pays, il n'y a pas de tradition révolutionnaire, parce que personne ne nous parle de Thomas Paine, et de l'influence qu'il a eue sur les révolutions française et américaine. Nous avons eu notre révolution. Quand avez-vous coupé la tête de votre roi ?

En 1793.

Nous avons eu notre révolution en 1649. Nous avons une tradition révolutionnaire, qui est tout simplement supprimée. Alors, me reconnecter avec cette tradition républicaine dans mon pays, avec cette tradition révolutionnaire, c'est ce que j'ai essayé de faire avec ce livre. Ainsi que me battre contre le British National Party (BNP). Parce que dans ma ville de naissance, ils ont maintenant douze conseillers municipaux, c'est pour ça que j'ai écrit le livre.



Douze fascistes ont soudain été élus dans la ville où ma mère habite encore. Ma famille. Là où j'ai vécu pendant vingt-cinq ans. Ça m'a tout à coup mis dans une putain de colère. Pas seulement à cause du BNP, mais parce que c'était dans ma ville. Je l'ai pris personnellement. C'est pour ça que j'ai eu besoin d'écrire ce livre. Il fallait que je fasse plus que d'écrire seulement une chanson.

Pour toi, qu'y a-t-il comme différence entre écrire une chanson et écrire un livre ?
Écrire une chanson, c'est comme faire une ballade. Écrire un livre, c'est comme escalader une putain de montagne. Il faut être obsédé. Il faut continuer sans s'arrêter. C'est plus difficile, beaucoup plus difficile.

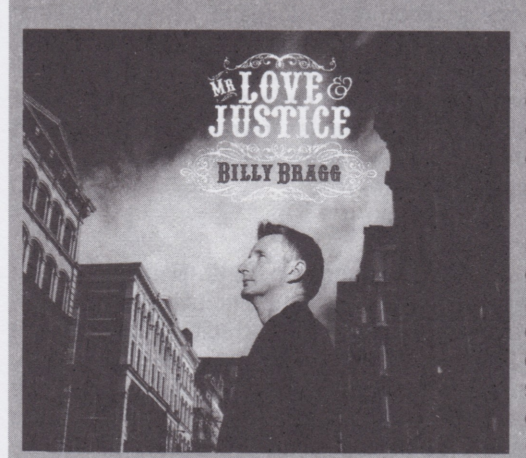
Est-ce que tu tournes beaucoup en Angleterre ? Dans quel type de réseau ? Est-ce que ce sont seulement les mouvements politiques qui t'invitent, ou as-tu un public plus large ?
J'ai un public plus large. En 2009, ce sera le vingt-cinquième anniversaire de la grève des mineurs. Je ferai pour ça une tournée au Pays de Galles, mais seulement là-bas. Il y a pour l'instant seulement deux concerts prévus, un à Swansea, un autre à Cardiff. Mais je vais aussi trouver des petits endroits, et j'y jouerai. Mais mon activité militante la plus récente se concentre sur l'achat de guitares que je fais entrer dans les prisons en Angleterre. J'étais hier à la Belmarsh Maximum Security Prison à Londres, pour y apporter six guitares acoustiques, pour que les gens qui s'y trouvent les utilisent dans un but de réinsertion. J'ai voulu faire quelque chose à la mémoire de Joe Strummer, pour le cinquième anniversaire de sa mort, l'année dernière. J'ai eu cette idée parce que la guitare t'aide à t'échapper de ton environnement. En jouant de la guitare, ton esprit transcende les murs, peut-être de ta chambre, mais dans ce cas ceux de ta prison. C'est pourquoi j'ai commencé à réfléchir à la façon d'apporter des guitares en prison.

Est-ce que tu as fait des concerts en prison ?
Non, je n'ai pas vraiment fait de concerts, mais j'ai apporté les guitares, et j'ai discuté avec les gars. Je suis aussi allé dans une prison pour femmes, et dans une prison pour jeunes délinquants. Je leur ai dit que cette guitare était un défi, et que nous voulons qu'ils reviennent dans la société en étant réinsérés. Nous voulons que vous reveniez, et cette guitare va vous y aider.

Quelle est la situation des prisons en Angleterre ? En France, c'est l'une des pires d'Europe, et qui sert bien entendu de moyen de contrôle social.
C'est la même chose. Elle est aussi utilisée comme hôpital psychiatrique. Des gens ayant des problèmes mentaux vont en prison. Beaucoup d'automutilation, bien trop de prisonniers, pas assez de gardiens, qui ne font du coup rien d'autre que les enfermer. Les gardiens sont sous-payés, les prisonniers sont trop nombreux. Nous sommes au maximum de la capacité des prisons, avec 86 000 prisonniers.

Interview : Fred Alpi
Photos : Yann

Billy Bragg. *Mr Love and Justice*. Cooking Vinyl.
Ce nouvel album s'ouvre sur une chanson d'espoir, *I keep faith*, un des traits de caractère qui s'exprime souvent chez Billy Bragg. C'est en effet de cet espoir en l'avenir que sa démarche politique et personnelle est faite. Concernant la musique, on retrouve le style habituel du chanteur, fait de ballades toujours arrangées de façon minimale autour de sa guitare, tantôt électrique, tantôt acoustique. Les chansons d'amour, dédiées à sa femme, *M for Me* par exemple, alternent avec celles de colère, comme *O Freedom* qui raconte la descente de police chez un innocent au petit matin, qui sera ensuite accusé de terrorisme. Ça vous rappelle peut-être quelque chose, comme quoi les problèmes et les mensonges sont bien les mêmes partout. *The Johnny Carcigenic Show* s'attaque aux marchands de poison qui ne s'estiment pas responsables de ce que les enfants apprennent à l'école, mais uniquement des bénéfices qu'ils génèrent sur leur dos. La pauvreté est toxique. Dans un pays où pratiquement toute la nature est privatisée, Billy Bragg cherche encore des îlots de liberté, comme dans *The Beach is free*, qui rappelle que les plages sont l'un des derniers lieux dont l'accès est libre. L'album s'achève sur *Farm Boy*, l'histoire d'un jeune paysan que son pays envoie à la guerre tirer sur d'autres jeunes paysans. L'histoire de la connerie humaine universelle en quelque sorte. Plus d'infos sur www.billybragg.co.uk **Fred**



GRÈCE

« La plus grande rébellion depuis 1965. »

Yannis Androulidakis est le secrétaire international de l'ESE (anarcho-syndicaliste). Il revient sur la profonde révolte qui a secoué la Grèce suite à l'assassinat d'Aléxandros.

Pendant plusieurs semaines, la Grèce a connu une intense agitation populaire. L'assassinat d'un jeune de 15 ans par un flic a suscité une immense émotion qui s'est rapidement transformée en émeutes puis en mouvement de masse. Craignant un phénomène de contagion en France, le gouvernement a ajourné la réforme des lycées. À l'heure où nous bouclons, la situation s'est normalisée en Grèce. Gageons que ceux qui se sont investis dans ce mouvement en retiendront la principale leçon : seule l'action collective et offensive peut faire reculer l'État.

Peux-tu nous en dire plus sur les circonstances de la mort d'Alexis ?

Il y a trois ans que la police grecque a instauré une stratégie de provocation dans le quartier d'Exàrcheia, lieu populaire historique d'Athènes, où vivent nombre d'étudiants, de jeunes et de libertaires. Les rondes de la police ont augmenté ces derniers temps et les insultes à l'encontre des gens du quartier par les policiers se sont multipliées. En ce qui concerne l'assassinat du jeune de 15 ans, tous les témoins (résidents du quartier et passants) affirment que les policiers ont provoqué un cercle de jeunes en les insultant. Quand les jeunes ont répondu, les policiers sont allés garer leur voiture, sont revenus et ont tiré trois fois. Aléxandros est tombé mort sur le trottoir.

Il s'agit là de pratiques habituelles de la police grecque ?

Depuis la fin de la dictature des colonels, plusieurs dizaines de personnes ont été tuées par la police. Parmi eux, en 1985, Mikalis Kaltezas, un militant anarchiste de 15 ans, puis en 1976, Issidoros Issidoropoulos, un militant d'extrême gauche de 16 ans. Il y a aussi eu les manifestants Koumis et Kanellopoulou et un nombre infini d'immigrés et de membres des minorités ethniques (Tziganes, Turcs de Thrace, etc.). Dernièrement, la police a également assassiné un jeune handicapé. Il y a une quantité innombrable de cas de tortures contre des militants, des manifestants et des immigrés, ainsi qu'un usage systématique et injustifié de bombes lacrymogènes et de gaz chimiques pendant les manifestations. J'ajouterai enfin que jamais un policier n'a été tué en Grèce par des manifestants et que jamais un policier, même condamné par la justice n'a passé plus de deux ans et demi en prison.

Au-delà de l'assassinat du jeune, y a-t-il d'autres raisons qui expliquent cette explosion ?

Nous sommes la première génération d'après-guerre à vivre dans des conditions de travail et économiques pires que celles de nos parents. En Grèce, on parle souvent de « la génération des 700 euros ». Il s'agit d'un slogan qui sous-estime la réalité. Parce que la grande majorité des moins de 30 ans a un salaire inférieur à 700 euros. Il n'y a plus de contrats de travail non précaires. Le patronat licencie au nom de la « crise ». Et dans le même temps, le capital grec jouit d'une rentabilité énorme grâce au pillage des pays balkaniques. La situation est encore pire pour les immigrés qui souffrent des lois racistes, de la xénophobie généralisée en Grèce et de l'action impunie des groupes nazis. Il faut souligner que la participation des immigrés à ce mouvement a été assez grande et que comme d'habitude, ce sont les



premiers à être victimes de la répression. Sur quelque 400 interpellés, la moitié sont des immigrés. En ce qui concerne la vie politique et la corruption, quelques éléments résument la situation politique grecque : récemment, un scandale a éclaté. Le gouvernement a offert des terres publiques à l'Église. Deux familles (Papandréou pour le centre-gauche – le Pasok –, et Caramanlis pour la droite) ont gouverné trente-quatre années sur les quarante dernières. Ce à quoi il faut ajouter la gestion désastreuse par l'État des incendies de l'été 2007, la casse de la sécurité sociale par les lois des socialistes en 2001 et par la droite en 2006, la privatisation de l'électricité, des ports et d'Olympic Airways.

Quelles sont ses caractéristiques du mouvement ?
Dans presque toutes les capitales des départements du pays, la révolte s'est propagée. À Salonique, à Agrinion, à Yannena, partout en Crète, des affrontements ont opposé les manifestants et la police. À Patras, la police a attaqué les manifestants, aidée par un bataillon de néonazis armés, dit « citoyens indignés ». À Athènes chaque jour, il y a eu deux à trois manifestations différentes, avec plusieurs dizaines de milliers de participants. Vingt mille manifestants solidaires ont suivi l'enterrement d'Alexandros Grigoropoulos. Il ne s'agissait pas du tout d'une « sédition aveugle » comme les médias l'ont dit. En ce qui concerne les étudiants en milieu scolaire, on a constaté des formes inédites d'organisation, horizontales et de grande ampleur. Il y a eu environ 800 lycées occupés en Grèce.

Peut-on parler de soulèvement populaire ?
Non seulement on peut parler d'un soulèvement populaire, mais il s'agit de la plus grande rébellion en Grèce depuis 1965. Il convient de noter que ce n'est pas une rébellion de « militants », bien que la gauche, l'extrême gauche et les anarchistes en particulier soient très puissants dans le pays. Ce n'est même pas un mouvement de « marginalisés » (comme à Los Angeles en 1992 et à Paris en 2005), ni une révolte de la jeunesse.



Quel est le rôle joué par les étudiants à l'origine de la protestation ?
Il est difficile de distinguer les différents groupes sociaux. Les lycéens de 14-16 ans ont été les plus visibles, ils étaient chaque jour dans la rue et ont attaqué plusieurs postes de police. C'est une nouvelle politisation. Ils ne partagent pas les mêmes craintes que nous au sujet de la violence populaire. C'est ce que nous appelons « l'ignorance du danger ».

Comment évalues-tu la suite de la récente grève générale ?
La seule centrale du pays, la GSEE, a été absente du mouvement ! Cela en dit long sur la débâcle et l'échec du syndicalisme bureaucratique.

La grève du 10 décembre avait été décidée avant l'assassinat du camarade Alexandros. La GSEE a annulé sa participation à la manifestation et n'a pas participé au meeting ! Nous dénonçons cette politique de trahison. Il y a un besoin urgent d'une nouvelle confédération syndicale en Grèce. C'est d'ailleurs pour dénoncer la CGSE que nous avons occupé ses locaux le mercredi 17 décembre. Malgré la défection de cette centrale bureaucratique, des dizaines de milliers de personnes ont marché à Athènes et ailleurs et la participation à la grève a été très grande.

Le mot de la fin ?
Les mobilisations donnent toujours des résultats inattendus. La réalité a déjà dépassé les prévisions et les projets des organisations et des militants. Personnellement, j'espère qu'il sortira de cela un nouveau mouvement avec des structures de travailleurs, syndicales, sociales et populaires plus organisées et plus axées sur la lutte. Et j'espère que la réalité continuera à dépasser nos attentes.

Propos recueillis par Jérémie, du Secrétariat international de la CNT.

Traduction de l'affiche: L'Etat meurtrier
Votre silence les arme
occupation dans tous les bâtiments
publics maintenant
(occupation de la mairie Ayiou Dimitri)



Notre camarade FX est parti six mois au Chiapas pour enseigner les rudiments de l'art dentaire aux promoteurs zapatistes. Récit.

Depuis des années, c'est presque toujours FX, membre du CSPCL et de la CNT, qui signe les papiers sur le Chiapas et l'EZLN dans *Barricata*. À l'heure où nous publions ce numéro, il se promène encore dans les communautés du *Sureste mexicano*. Il enseigne l'arrachage de dents aux fiers compagnons paysans. Nous lui avons demandé de rédiger quelques pages. Voici son journal. Attention, ça décoiffe !

Dimanche 9 novembre. Nous nous retrouvons à Moises Gandhi, la clinique centrale du caracol[1] de Morelia, avec trois des promoteurs dentaires. M., N. et R. que j'avais déjà rencontrés lors des réunions préparatoires vont suivre les cours de capacitation dentaire au cours des six prochains mois. Une camionnette de la première région où nous allons donner les consultations, celle de Vicente Guerrero, arrive à la mi-journée. Une fois emplie du matériel dentaire et de nos affaires, une question se pose : comme faisons-nous, nous, pour monter ? Nous arrivons finalement à nous entasser entre le compresseur, les caisses de médicaments, etc. Après plusieurs heures de routes souvent défoncées en cette époque de saison des pluies finissante, nous arrivons à Vicente Guerrero avec les dernières heures du jour. La clinique est située au même endroit que l'école secondaire zapatiste et nous installons notre « consultation dentaire » dans une des salles de l'école. Les cours théoriques et les consultations vont alterner tout au long de la semaine. Les consultations commencent tôt le matin, vers 8 heures, et se prolongent jusqu'à la tombée de la nuit. Beaucoup de patients se présentent. Ici, les gens viennent de loin, effectuant souvent plusieurs heures de marche. Et pour cette raison, ils viennent généralement en famille. Les questions que nous leur posons sur leur état de santé avant de commencer les soins en disent long sur la dureté de la vie quotidienne : presque tous se plaignent de fatigue, de douleurs de dos après avoir travaillé toute la journée dans leur champ ou avoir transporté le bois nécessaire pour la cuisine. Jeunes, anciens, hommes, femmes, tous s'épuisent dans les travaux quotidiens. Les soins prennent du temps, beaucoup de temps pour différentes raisons. Il y a tout d'abord le temps de la traduction : non seulement la plupart des patients ne parlent pas espagnol, mais en plus nous sommes ici en zone tojolabal. Et comme les promoteurs dentaires sont tzeltal, il faut que quelqu'un traduise. Et puis il y a une certaine vétusté du matériel : une aspiration aussi alerte qu'un vieillard grabataire, une radio qui fonctionne quand elle a le temps et ce n'est pas souvent, une lumière intermittente. Sans oublier le temps pour expliquer, montrer les gestes aux étudiants zapatistes. Mais avec la bonne volonté et la patience de tous, nous arrivons à réaliser à peu près les soins nécessaires. Surtout, il faut souligner la motivation, l'attention, la capacité d'apprentissage des étudiants zapatistes tout au long des ateliers dentaires. Grâce à leur disponibilité et leur naturel, le contact est d'emblée facile, nous travaillons avec complicité et la même envie pour leur transmettre autant de connaissances que possible et essayer de soigner au mieux les *companeros* des communautés zapatistes. Les journées s'écoulent ainsi sans les voir passer et le soir, nous retrouvons les élèves de l'école secondaire zapatiste et les *compas* du village voisin San Miguel Chiltic pour leur projeter des films. *La Hija del Puma* succède à des documentaires sur l'Autre Campagne, *Tierra y Libertad* à un film sur le système

1 Au nombre de cinq, les caracols sont des centres administratifs mis en place par les zapatistes en 2003. Ils abritent les Junta de Buen Gobierno ou Conseils de bon gouvernement, autorités zapatistes élues en assemblées générales et fréquemment renouvelées pour éviter que certains ne « s'habituent » au pouvoir.

autonome de santé zapatiste, *Tigre et Dragon* à *Macario*. La projection de *Tierra y Libertad* de Ken Loach donne lieu à une discussion intéressante sur la collectivisation. Et les *compas* zapatistes ne sont pas long à faire le lien. Comme nous dit l'un d'eux : « Nous, on est comme les libertaires, et les communistes c'est comme le PRD », le parti de « gauche » au Mexique qui après avoir vaguement soutenu la rébellion zapatiste au début a ensuite approuvé toutes les répressions et initiatives pour casser le mouvement. Le dernier jour, nous partons tôt le matin pour deux villages éloignés, Puebla Vieja et Puebla Nueva pour y animer un atelier de prévention dentaire. Nous profitons des premières heures du jour avec le lever du soleil baignant d'une lumière douce et chaleureuse les paysages que nous traversons. Difficile d'imaginer en traversant les villages tranquilles de San Miguel et de Nancé les violences et les menaces qu'exercent les groupes paramilitaires sur les bases d'appui zapatistes. C'est pourtant une réalité quasi quotidienne.

C'est dans la salle de l'école de Puebla Vieja que se réunit la communauté pour l'atelier d'hygiène dentaire. Après avoir expliqué à tous l'importance du brossage et comment réaliser



celui-ci, nous examinons les dents de tous les enfants pour détecter les caries et proposer aux parents de faire venir les enfants qui en ont besoin à la consultation. C'est d'autant plus important qu'ici les communautés sont souvent très reculées et qu'il y a encore peu de promoteurs dentaires zapatistes. Pour ces communautés éloignées, les consultations sont donc très rares. De plus avec la présence de plus en plus forte du coca et autres « refrescos » dans les villages, des sucettes et bonbons, nous avons constaté que les dents des enfants sont proportionnellement beaucoup plus abîmées que celles des adultes. Ces produits risquent de faire des ravages dans les générations à venir. Le lendemain matin, le 15 novembre, nous partons pour le *municipe* 17-de-noviembre, près du caracol de Morelia. Ce matin, le petit bout de route en terre qui relie Altamirano au caracol 4 de Morelia, « torbellino de nuestras palabras », ressemble à une route nationale, les jours de foire. Remplies de *compas*, les camionnettes s'y croisent, s'interpellent, se saluent. Sur le bord de la route, on croise une des camionnettes. En panne ? Pas du tout ! C'est une réunion : *« Il faut qu'on se réunisse avant d'arriver au caracol »*, explique un *compa*. Hasard des dates, nous arrivons en effet deux jours avant le 17 novembre qui est sans doute la fête la plus importante pour les *companeros zapatistas*, puisqu'il s'agit de l'anniversaire de la naissance de l'EZLN, d'autant plus symbolique que cette année, il s'agit de fêter les vingt-cinq ans du mouvement. On arrive à la petite clinique qui surplombe le caracol en même temps que les premières gouttes. En bas, il y a déjà beaucoup de monde et d'agitation et ça ne fait que commencer. Sous le ciel peu clément et dans un froid de canard vont se succéder pendant trois jours sur un rythme effréné, événements sportifs, spectacles culturels et bals nocturnes. Plus de deux mille personnes sont présentes dont beaucoup de jeunes (et ce n'est qu'un des cinq caracols). Cela donne une idée de la vitalité du mouvement. Dans la journée, activités sportives : basket et foot. Rien n'entame le moral des joueurs plein d'énergie malgré les nuits quasi-inexistantes. La soirée débute par un spectacle constitué de chansons, sketches, poèmes, discours préparés par les élèves des différentes écoles autonomes zapatistes. Spectacle aussi varié que l'histoire de la lutte zapatiste. Certains parlent de l'éducation ou de la santé autonome, d'autres du soulèvement de 1994 et du souvenir de ceux tombés au combat, d'autres de l'importance de la mémoire et de la culture indienne, des anciens... D'autres ridiculisent le « mauvais gouvernement » et la cupidité du monde capitaliste. Les jeunes acteurs sont encouragés par les centaines de *compas* venus de toute la zone de Morelia. Puis, c'est le bal, attendu avec impatience, moment incontournable des fêtes zapatistes. Qu'il pleuve, qu'il vente, jusque tard dans la nuit la fête se poursuivra. Mélange des couleurs sur le terrain de basket transformé en piste de danse : les huipils traditionnels côtoient les tee-shirts modernes, les châles et les jupes tissés rivalisent d'élégance avec des jeans qui n'existent ici que s'ils sont brodés. E., derrière ses *marimbas*, encourage :*« Allez-y companeras, faites danser vos partenaires ! Il fait froid mais il ne pleut plus ce soir et dans cinq minutes, vous serez en sueur. Ce soir, c'est la fête ; ça fait vingt-cinq ans que le mauvais gouvernement veut en finir avec nous, mais il n'a pas réussi et ce soir on danse. »* Pour clôturer l'événement, la *Junta de Buen Gobierno* lit dans les quatre langues (espagnol, tseltal, tzotzil et tojolabal) un long texte qui met en perspective la colonisation et les vingt-cinq ans du mouvement zapatiste : l'espace d'un instant l'évocation de Tzots Choj, figure légendaire de Tonina réincarne le rôle de cette divinité dans l'esprit de la lutte zapatiste. La *Junta* parle de l'Autre Campagne[2], des frères du nord, des *companeros* venus d'ailleurs, d'autres parties du monde, des mauvais gouvernements et des luttes ici et là-bas !

On se sépare sur ces phrases si souvent criées qu'on en perd parfois le sens : « *Aqui aya, la lucha seguira , Zapata vive, la lucha sigue.* »

Accaparés par la fête, moins de patients viendront cette semaine à la clinique. Cela nous laisse le temps d'approfondir les cours théoriques et les travaux pratiques avec deux promoteurs supplémentaires qui nous ont rejoints : I. et E. De toute façon, nous commençons à être confrontés à un problème récurrent dans les communautés : les coupures de courant. Les *compas* zapatistes mais aussi les autres refusent de payer les tarifs prohibitifs de la compagnie d'électricité. Elle est produite à partir des barrages hydroélectriques du Chiapas et des ressources qu'ils revendiquent comme leur appartenant, ils estiment ne pas avoir à payer l'électricité. Conséquence : elle est bien souvent coupée ! La première session des ateliers dentaires s'interrompt à la fin de la semaine, les promoteurs dentaires ayant besoin chaque mois de retourner travailler leurs champs pour subvenir aux besoins de leur famille. Je profite de l'interruption pour me rendre dans une communauté où j'avais déjà été l'an passé : Irlanda, appartenant à la région de Miguel-Hidalgo du caracol de Morelia. La situation y est considérablement dégradée. Les paramilitaires du village voisin exercent une pression terrible sur les *compas* zapatistes. Après avoir tué le père

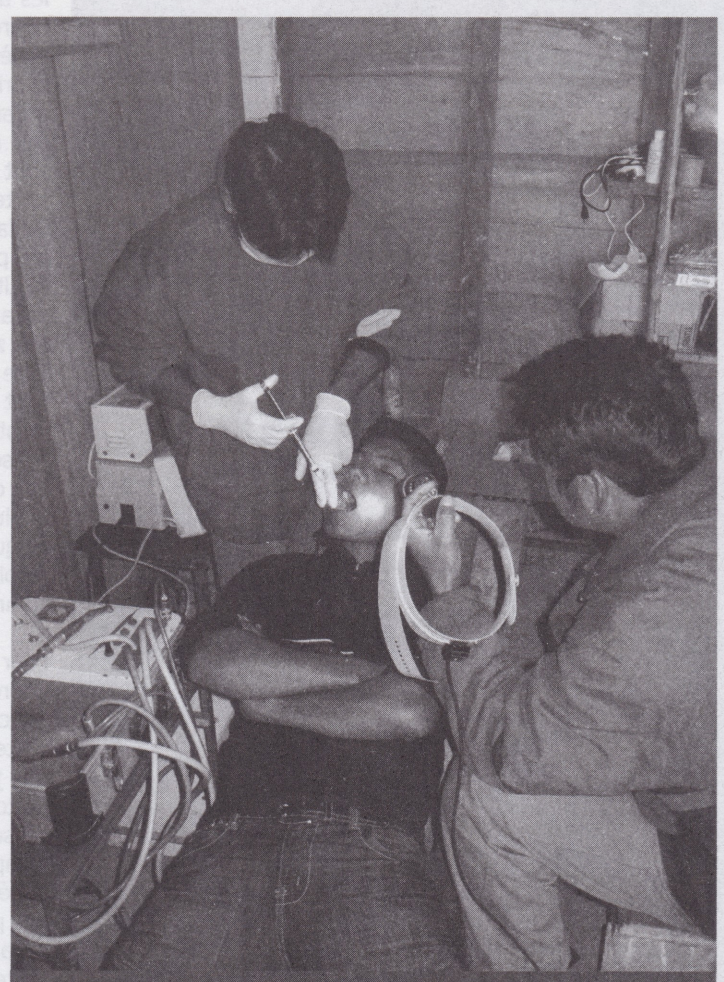
2 Initiative lancée par les zapatistes en 2006 au moment de la campagne pour l'élection présidentielle mexicaine. l'Autre Campagne propose de renforcer les liens entre tous ceux qui luttent « en bas, à gauche » dans une perspective radicalement anticapitaliste, à l'exception de tous les partis politiques, qu'ils soient de « gauche » ou de droite.

de l'un d'entre eux en janvier dernier, les menaces verbales et agressions physiques sont quasi quotidiennes. Quelques jours avant mon arrivée, dix zapatistes dont plusieurs femmes enceintes ont été agressés et violemment frappés. Cela oblige à redoubler de précautions avant d'emprunter la route qui relie le village à la nationale San Cristobal/Comitan. Malgré cela, les habitants d'Irlanda restent déterminés à poursuivre la lutte. Mais on sent que toute venue extérieure est une bouffée d'oxygène pour eux, une ouverture. Que le fait de sentir, de savoir qu'il y a une solidarité internationale est particulièrement importante dans ces moments-là.

1er décembre. Départ pour Gennaro Vasquez pour la suite des ateliers dentaires. Après avoir traversé Ocosingo et son marché, théâtre des plus durs affrontements dans les jours suivants le soulèvement du 1er janvier 1994, nous quittons la route pavée pour des chemins de terre. Les longues heures de route nous permettent d'admirer les forêts bordant la route. Symphonie de verts sans cesse renouvelés et réinventés, décorés de touches de couleur rouge, violet, jaune, blanche au gré des fleurs s'épanouissant sur les arbustes. Au détour d'un virage, une ou deux maisons loin de tout, un champ à des kilomètres du premier village. Ils témoignent du problème permanent de la possession de la terre depuis la colonisation. Malgré la révolution de 1910 et la réforme agraire, de nombreux paysans travaillaient encore dans de grandes propriétés terriennes dans des conditions de quasi-esclavagisme dans les années 70. Nombre d'entre eux ont décidé alors de s'enfuir et de s'enfoncer dans la forêt (et notamment la forêt Lacandone) pour défricher un lopin de terre à cultiver. Ce sont eux que nous croisons aux hasards de leur chemin d'errance, des hasards qui les ont faits s'arrêter à cet endroit.

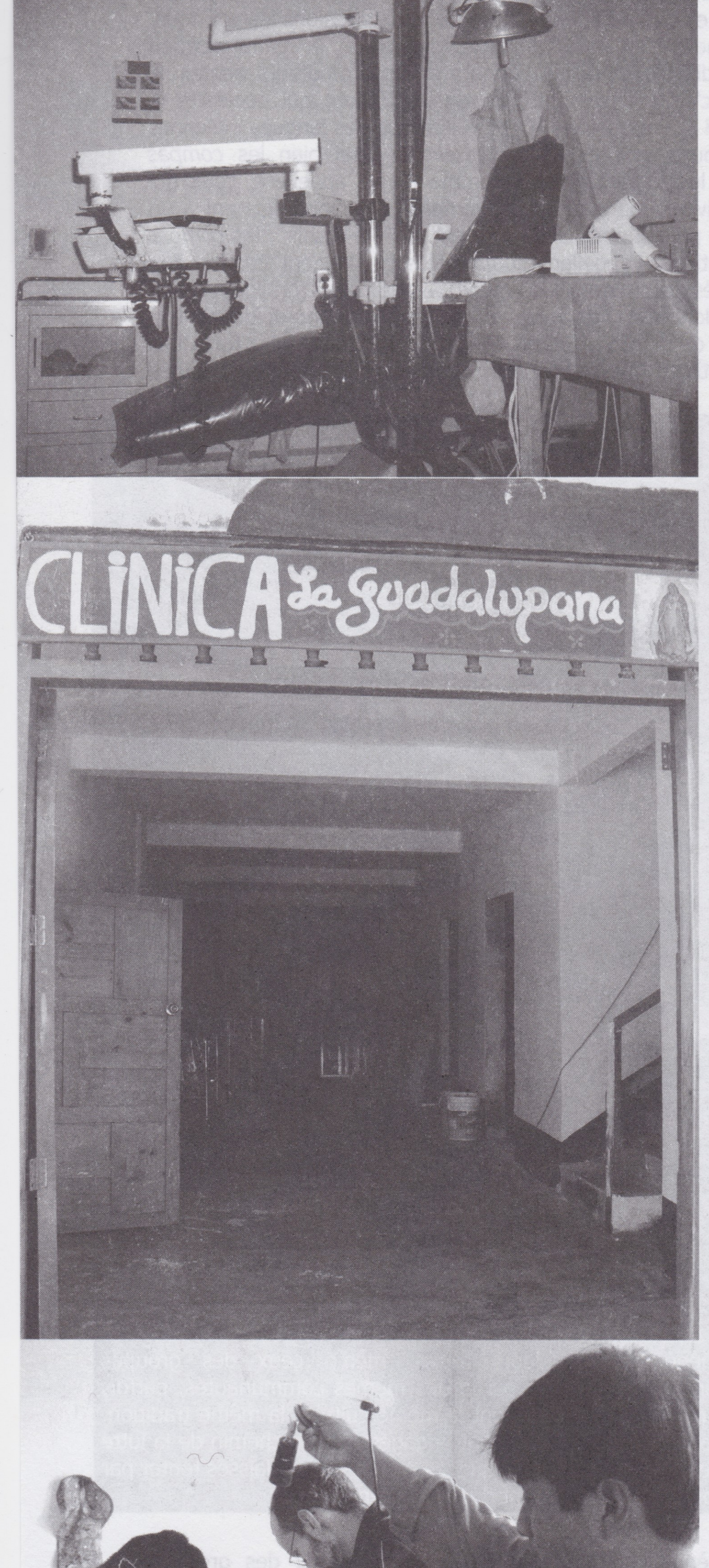
La beauté du paysage nous fait oublier les coups contre les parois, les vertèbres qui s'entrechoquent à l'arrière du camion qui nous emmène sur ces routes ravinées par les pluies. En parlant de pluie, nous arrivons juste à temps pour décharger le matériel et nos affaires avant une énorme averse. La clinique, baptisée « *un mundo donde quepan mucho mundos* » (et non pas « *todos mundos* » car dans ce cas il y aurait aussi le monde capitaliste qui aurait vite fait de les dévorer comme l'explique un *compa*) est perchée sur une butte devant laquelle s'étendent à perte de vue des successions de collines et de vallées aux parois desquelles s'accrochent des bancs de nuage. Si la première nuit est glaciale avec un vent que ne renieraient pas de hautes montagnes, celui-ci a le mérite de chasser les nuages et nous laisser un ciel d'un bleu éclatant. Nous passons le premier jour en cours théorique faute de patients. Il semble en fait que le message que devait envoyer la *Junta* pour annoncer notre arrivée soit moyennement passé et que ce n'est qu'une fois que nous sommes là que les gens se rendent compte de notre présence. Ceux-ci commencent à arriver le deuxième jour. Ici, les gens vivent dans des communautés très reculées, il faut donc de longues heures de marche pour arriver jusqu'au dispensaire. Et surtout de graves problèmes viennent d'avoir lieu avec les paramilitaires de l'Opddic (Organisation pour la défense des droits indigènes et paysans). L'ambiance est lourde. Peu de gens visibles dans le village. La *Junta de Buen Gobierno* de Morelia vient enquêter plusieurs jours de suite et il y a une garde permanente autour de la clinique. Les gens sont visiblement plus préoccupés, et on les comprend, par cela que par le soin de leurs dents ! Nous parvenons quand même à soigner ceux qui se présentent. Et comme ils sont moins nombreux, on en profite pour régler tous les problèmes qu'ils ont !

Nous partons le 7 pour la région suivante de la zone de Morelia, La Montana. Située quelques vallées après Gennaro Vasquez, nous ne sommes plus très loin de Palenque et Agua Azul. Il y fait nettement plus chaud, ce qui n'est pas pour nous déplaire après le froid qu'on a connu. Nous y retrouvons deux nouvelles promotrices de santé dentaire, D. et L. Les patients affluent trop nombreux. En plus, le premier jour, nous allons faire un atelier de prévention dentaire dans l'école zapatiste et proposons aux enfants qui en ont besoin et qui le souhaitent de venir à la consultation. Mais ils ne viendront que le dernier jour et trop nombreux pour que nous puissions les voir tous. Même si c'est également une zone tzeltal, la communication est difficile entre les patients et les promoteurs dentaires, car c'est un tzeltal d'une zone différente qui nécessite là aussi un interprète ! (C'est la richesse des langues indiennes toujours vivantes). Nous recevons aussi bien les *compas* que les « *partidistas* » comme ils les appellent, ceux qui reçoivent une aide du gouvernement et appartiennent à un parti politique. La différence est facile à établir : les *compas* zapatistes t'appellent *companeros* et donnent comme lieu de résidence le nom du municipe autonome (en l'occurrence La Montana). Les autres t'appellent *hermano* et donnent le nom du municipe officiel, Chilon. La symbolique est forte. Les zapatistes considèrent tous les membres des communautés



Les zapatistes considèrent tous les membres des communautés indigènes comme leurs frères, même ceux des groupes paramilitaires. Ils font partie des mêmes communautés, parfois des mêmes familles. Ils ont la même culture, la même tradition. Simplement, certains se sont engagés dans le chemin de la lutte et de la résistance tandis que les autres se sont laissés tenter par les promesses et l'argent du gouvernement

indigènes comme leurs frères, même ceux des groupes paramilitaires. Ils font partie des mêmes communautés, parfois des mêmes familles. Ils ont la même culture, la même tradition. Simplement, certains se sont engagés dans le chemin de la lutte et de la résistance tandis que les autres se sont laissés tenter par les promesses et l'argent du gouvernement et sont dans le chemin de la collaboration. L'attention portée aux deux est la même. La seule différence est que les *compas*, quand ils le peuvent, donnent juste une contribution pour pouvoir racheter le matériel consommable comme les anesthésiques. Et que pour les autres, il y a un prix



supplémentaire de cinq pesos. Toute la semaine, nous enchaînons consultation sur consultation. Les promoteurs dentaires prennent en charge à tour de rôle les patients pour que tous puissent pratiquer, acquérir de l'expérience. Pendant qu'un promoteur réalise le soin, un autre tient l'aspiration, un deuxième la lumière, un troisième prépare les ciments d'obturation, le quatrième lave et stérilise les instruments des précédents patients... un travail d'équipe ! Dans cette région de Morelia dont nous parcourons tous les municipes, l'accent est tout spécialement mis sur la santé avec un projet global incluant la sauvegarde de la mémoire des anciens et de la médecine traditionnelle, une ouverture à la médecine moderne et une attention particulière sur la prévention. Ainsi les infections par des parasites ont été réduites de plus de 70 % à la fois par la prévention (amélioration de la qualité de l'eau) et par des traitements à base de plantes. De nombreux ateliers et cours sont ainsi organisés sur le thème des plantes traditionnelles, comment les couper, les préparer. Selon les anciens, les plantes doivent être coupées entre 7 heures et 10 heures du matin et 16 heures et 18 heures. Quand il fait trop froid, la sève ne monte pas assez dans la plante pour pouvoir en extraire le principe actif et quand il fait trop chaud, elle s'évapore. Autant que possible, les médicaments donnés sont donc issus des plantes. Une des raisons est aussi que les médicaments achetés en pharmacie sont chers. Mais s'il y en a réellement besoin, les promoteurs de santé ne s'interdisent évidemment pas d'utiliser les médicaments de la médecine moderne. Quand le cas dépasse leur compétence, les patients sont envoyés à l'hôpital, comme celui de San Carlos à Altamirano qui a toujours travaillé en bonne entente avec les zapatistes. Le principal frein est celui du manque de matériel lourd. Les zapatistes ont ainsi installé un laboratoire où ils commencent à faire des analyses médicales. Mais jusqu'à aujourd'hui, seulement sept types d'analyse peuvent être pratiqués. Néanmoins, un projet vient de voir le jour. Une formation à l'école secondaire zapatiste de Moises-Gandhi a débuté visant à former des médecins en cinq ans. Les cours sont donnés à la fois par les promoteurs de santé ayant le plus d'expérience, des intervenants extérieurs et les anciens pour ce qui est de la médecine traditionnelle. Les promoteurs de santé ne reçoivent aucun salaire. La seule aide est celle que leur apporte la communauté en les aidant à cultiver leur champ.

Pour les zapatistes, le concept de santé ne s'arrête pas seulement à prévenir ou soigner les maladies. Ils intègrent cela dans une éducation à l'hygiène (individuelle, des aliments, des maisons) et la protection du milieu environnant. Ainsi, dans de nombreux endroits, des journées de ramassage des plastiques et autres déchets jetés partout commencent à être organisés. L'habitude généralisée que ce soit chez les zapatistes ou les non zapatistes de jeter tout et n'importe quoi en n'importe quel endroit fait place à la conscience de la nécessité de ne pas polluer la terre avec les ordures, toxiques à la fois pour l'environnement et pour la santé. De même et surtout, les zapatistes ont pleinement conscience que la santé commence par la protection de la terre et la manière de cultiver les aliments. Nous en discuterons longuement au cours d'un séjour dans des communautés de la coopérative de café Ssit Lequil Lum. Au cours d'une visite dans un champ de café, ils expliquent comment depuis 1999, ils ont renoncé à tout produit chimique et comment la terre a retrouvé sa vitalité. Pour faire l'humus et l'ombre des plants de café, des plantes et des arbres ont été plantés qui servent aussi à l'autoconsommation : bananier, oranger, manguier, *flor de chile*, etc. C'est tout un milieu en équilibre et en symbiose qui nous est donné à voir avec le sol recouvert des feuilles tombées des arbres assurant l'ombre des plants de café. Ces mêmes feuilles donne l'humus dont les caféiers et les arbres tirent leurs nutriments. C'est d'ailleurs la même chose dans les champs de maïs et de haricots où coexistent les différentes plantes assurant la consommation quotidienne en légumes (courges, tomates, haricots, chayote, camote,...). Il y a une vraie amélioration au niveau de l'alimentation et on peut considérer que beaucoup de communautés sont maintenant auto-suffisantes. Toutes ces avancées se vivent au quotidien pour nous qui venons de l'extérieur et seulement de temps en temps. Depuis les premières fois où je me suis rendu dans les communautés à la fin des années 90, beaucoup de choses très

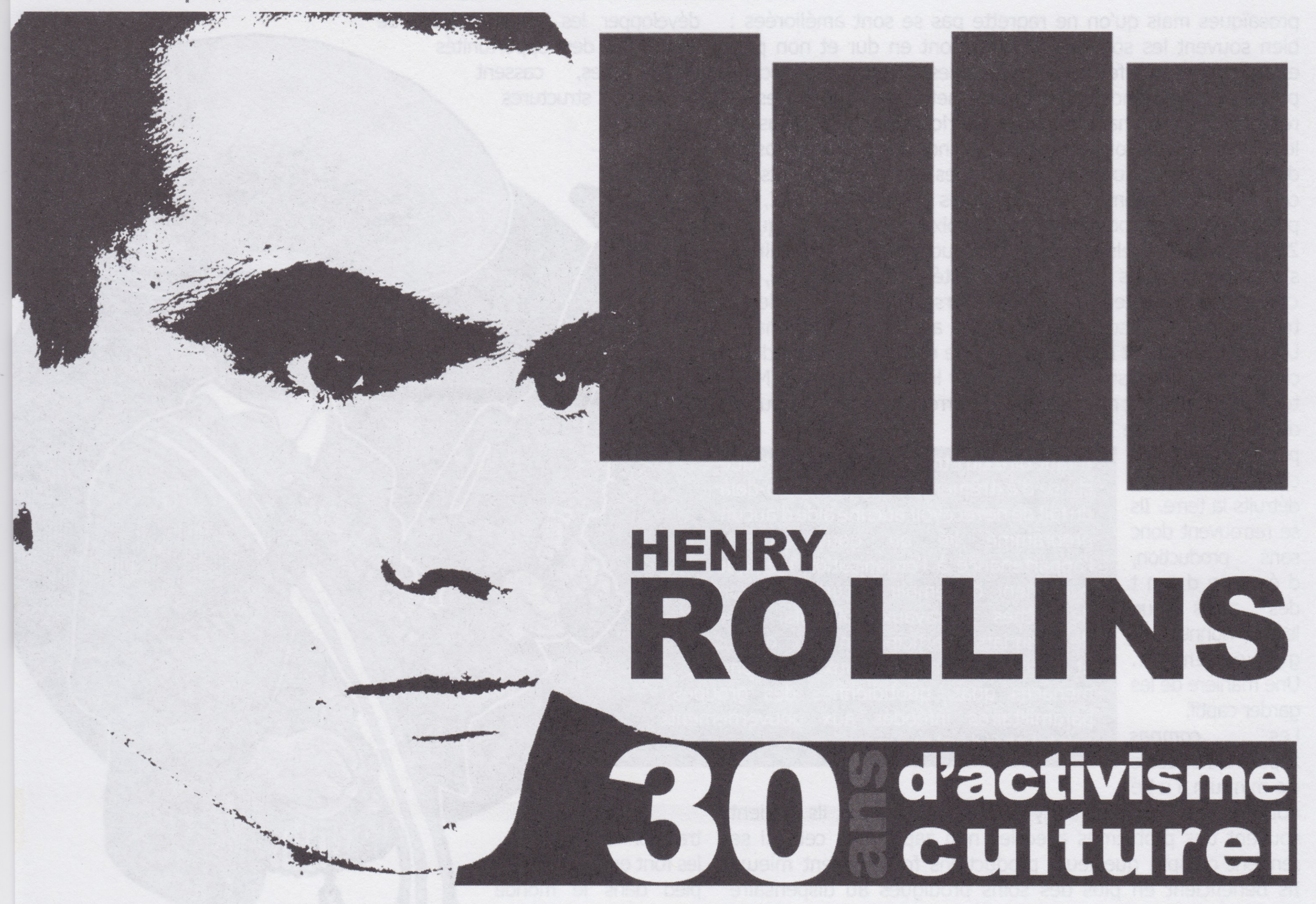
prosaïques mais qu'on ne regrette pas se sont améliorées : bien souvent les sols des maisons sont en dur et non plus en terre battue infestée de puces, les toilettes et douches présentent des conditions d'hygiène nettement améliorées, le régime immuable haricot/tortilla s'enrichit de plus en plus de légumes, d'œufs, voire d'un peu de viande. Des petites choses, des détails mais qui sont symboliques des changements en cours. Parfois, même les Priistes (les partisans du PRI, un parti politique au pouvoir pendant soixante-dix ans jusqu'en 2000, parmi lesquels on retrouve beaucoup de paramilitaires) s'interrogent. Dans cette communauté de la zone nord, les *compas* ne replantent que des caféiers qui viennent de leurs terres pour qu'ils soient accoutumés au milieu environnant. Les Priistes avaient reçu des plants de café avec des produits chimiques pour désherber, offerts par le gouvernement. Mais tous les plants sont morts car ils ne correspondaient pas au sol de la région. Et de plus, les produits chimiques ont détruits la terre. Ils se retrouvent donc sans production, dépendant des aides que leur donne le gouvernement. Une manière de les garder captif.

Il faut dire qu'être zapatiste est quelque chose d'extrêmement exigeant : au-delà du fait de ne recevoir aucune aide d'aucun programme lié au gouvernement, l'appartenance à l'organisation implique également de remplir un certain nombre de tâches : travaux collectifs, prises de mandats, participation aux gardes… et surtout de résister aux pressions et menaces quasi quotidiennes des groupes paramilitaires inféodés aux gouvernements estatal et fédéral mexicain.

Les *compas* zapatistes de cette communauté nous disent ainsi que s'il y a quelques années ils avaient souvent des problèmes avec les non zapatistes, ceux-ci se rendent compte que leurs productions fonctionnent mieux. Ils bénéficient en plus des soins prodigués au dispensaire zapatiste qui accueille tout le monde. L'initiative de l'Autre Campagne lancée par les zapatistes en 2006 permet que de nombreuses communautés et organisations travaillent solidairement avec les zapatistes sans pour autant entrer dans l'organisation. Il faut dire qu'être zapatiste est quelque chose d'extrêmement exigeant : au-delà du fait de ne recevoir aucune aide d'aucun programme lié au gouvernement, l'appartenance à l'organisation implique également de remplir un certain nombre de tâches : travaux collectifs, prises de mandats, participation aux gardes… et surtout de résister aux pressions et menaces quasi-quotidiennes des groupes paramilitaires inféodés aux gouvernements estatal et fédéral mexicain. L'Autre Campagne a eu cet immense mérite de rapprocher des zapatistes, nombre d'organisations et de communautés qui n'étaient pas prêtes à aller jusqu'à entrer dans l'organisation mais qui luttent maintenant main dans la main avec les *compas*. Il y a quelques jours, des communautés non zapatistes mais adhérentes à l'Autre Campagne de la zone de Bachajon, en pleine zone paramilitaire, se sont réunies pour chasser les membres du groupe paramilitaire Opddic d'une mine de sable qu'ils occupaient et exploitaient illégalement sur leurs terres.

Mais les menaces sont plus présentes que jamais. Elles prennent souvent l'aspect de projets touristiques : construction d'une route pour relier l'axe Yajalon-Sabanilla à Simojovel, projet dans les vallées du municipe zapatiste La Paz, au-delà de la communauté Esperanza Morison, nouvelle autoroute San Cristobal-Palenque. Comme le préconisait le plan Puebla-Panama, le gouvernement mexicain s'est lancé dans la construction de toutes une série d'infrastructures routières et autres dont la cartographie recouvre les zones d'influence zapatiste. L'objectif est double : rentrer toujours plus profondément dans ces zones et permettre un accès facile à la pénétration des convois militaires, et ensuite diviser les communautés sur des projets qui, sous prétexte de développer les communautés, de leur offrir des opportunités économiques, cassent les structures traditionnelles et les font entrer de plain-pied dans le monde capitaliste. Non plus objet de leur propre vie, elles deviennent les sujets de programmes économiques développés par les riches et les puissants, obligés de s'intégrer dans le petit espace qu'on leur laisse sans plus aucune autonomie et capacité à choisir son mode de vie. Au lieu de décider collectivement des décisions à prendre pour leurs communautés, l'alternative qu'on leur propose est de devenir dépendantes des programmes d'assistance du gouvernement, voire employées des projets touristiques développés. C'est cet assistanat, cette perte de dignité que dénonce sans relâche les zapatistes, déterminés à rester maître de leur vie, de leurs décisions et surtout déterminés à construire un autre monde, « *un mundo donde quepan muchos mundos* » comme le proclame la petite clinique de Genaro Vasquez. Et plus que jamais, la solidarité internationale est nécessaire, vitale. Si les zapatistes restent nombreux, forts, déterminés, clairs et cohérents sur leurs objectifs, si les projets de santé, d'éducation, de santé de production portent leurs fruits, le rouleau compresseur capitaliste s'est mis en marche pour écraser cette verrue subversive prouvant qu'il est possible de choisir une autre voie que celle qu'il nous propose. Tous les moyens sont bons. De la violence policière, militaire et paramilitaire au développement de multiples projets visant à noyauter et diviser les communautés. Quelle que soit leur force, les *compas* zapatistes ne résisteront pas longtemps s'ils tombent dans l'oubli et si le gouvernement pense qu'il ne perdra pas grand chose en déclenchant une répression à grande échelle comme à Oaxaca ou à Atenco. Ici et partout, par nos écrits, par nos actions, par nos manifestations, par nos actes de solidarité, il est plus que jamais essentiel de témoigner : « *No estan solos !* »

FX



HENRY ROLLINS
30 ans d'activisme culturel

Il a chanté dans State of Alert et Black Flag, a tourné dans Lost Highway. Il est aujourd'hui une star des « Spoken Words ». Quelques mots avec l'un des acteurs majeurs de la scène punk US des 80's.

L'ancien chanteur de Black Flag passe rarement en Europe. Dommage, car c'est une interview en direct, et non par mail, qu'il aurait fallu réaliser. Celle-ci nous laisse sur notre faim. Pourtant, cet ancien activiste de la scène punk nord-américaine, acteur, écrivain, éditeur, ce touche-à-tout bodybuildé à l'ego parfois démesuré aurait certainement eu des anecdotes à raconter s'il avait daigné nous accorder un peu plus de temps. Pour en savoir plus, on se reportera donc à son livre *Get in the Van* et au film de Don Letts, *Punk Attitude*.

Commençons par ce pour quoi tu es le plus connu (ici en tout cas) : chanter dans un hard rockin' punk band. Sauf erreur de notre part, The Rollins Band semble être dans les limbes depuis un moment. Est-ce que c'est fini ?
Je pense que c'est fini pour l'instant au moins. Je n'ai pas de groupe, ni de projet de groupe.

Est-ce que « dire des mots », des « Spoken Words », a remplacé le fait de « chanter des paroles » ?
Je fais beaucoup de monologues en public en ce moment, je pense que c'est donc vrai. Les lectures publiques correspondent plus à ce que je suis en ce moment. Je vais dans beaucoup d'endroits, et c'est un bon format pour raconter tout ce que je vois. Je suis parti en tournée en 2006, c'était cool, mais j'ai eu l'impression que j'avais déjà fait ça. Les monologues publics me permettent de parler de la situation actuelle, alors que la musique est toujours une redite de vieilles chansons. Je ne peux pas écrire suffisamment de chansons qui permettraient de répondre au besoin d'avoir de nouvelles informations. J'aime aussi être seul sur scène, ce n'est pas facile, et j'apprécie ce challenge. Pourtant, j'aime faire de la musique, mais je ne veux pas rejouer des vieux trucs encore et encore.

Peux-tu nous dire ce à quoi ressemble « une soirée avec Henry Rollins », en terme de textes parlés s'entend ?
Je monte sur scène tout seul, et je parle pendant une paire d'heures. C'est à peu près ça. Il y a beaucoup d'exemples que tu peux voir sur YouTube, je pense.

Obama est le nouveau président des États-Unis. Penses-tu qu'il va y avoir des changements ?
Je pense qu'il va y avoir des changements parce qu'il va y avoir beaucoup de monde impliqué dans le show, mais je ne sais pas ce qu'il arrivera à faire pendant son mandat. Je pense que l'administration Bush a vraiment ruiné le pays, et qu'Obama va devoir réparer tout ça. Il se peut bien qu'une grande partie de son temps soit consacrée à déblayer les gravats pour voir la couleur du tapis sous toutes les ruines.

De quoi les gens ont-ils le plus besoin aux États-Unis ?
Nous devons arrêter de délocaliser autant d'emplois hors

des USA, et nous devons reconsidérer notre utilisation de l'énergie, ainsi que notre production énergétique. Je pense que nous devons nous reconnecter au monde. Nous nous en sommes éloignés pendant huit ans.

Est-ce que le système est prêt à s'effondrer sous son propre poids, considérant que nous sommes au milieu d'une immense crise ?
Il s'est effondré il y a des années, nous ne voyons que maintenant à quoi il ressemble. Je pense que c'est juste le début de tout le « fun ». Ça va devenir pire : encore des faillites, encore des entreprises, grosses ou petites, qui ferment, et une tonne de boulots supprimés dans chaque secteur d'activité.

Quel est ton point de vue sur la guerre en Irak ?
C'était une invasion et c'était illégal, et ceux qui l'ont commencée doivent aller en prison tout de suite.

Retour à la musique. Tu animes une émission de radio, qu'en retires-tu ?
C'est marrant pour moi de diffuser la musique d'autres personnes, d'en parler, et je l'espère de la faire connaître pour susciter de l'intérêt pour les groupes afin qu'ils puissent continuer. C'est marrant à faire, et c'est le meilleur moment de la semaine lorsque je ne suis pas sur la route.

Tu as été confronté et a été constitutif du punk rock depuis les années 70. Comment l'as-tu vu évoluer ?
Je pense qu'il est arrivé à une fin assez rapidement, mais à partir de là, ça a permis d'inspirer beaucoup de musiques, et c'est là que nous en sommes maintenant. Le punk rock possède des éléments assez rituels, un peu comme le rock. Je ne vois rien de mal à ça, mais c'est une forme musicale académique où les gens doivent rentrer dans le moule. Mais il y a quelques réels grands groupes en ce moment, qui sont vraiment étonnants, alors quand j'entends des gens dire que la musique est chiante, ou des choses comme ça, j'ai de la peine pour eux.

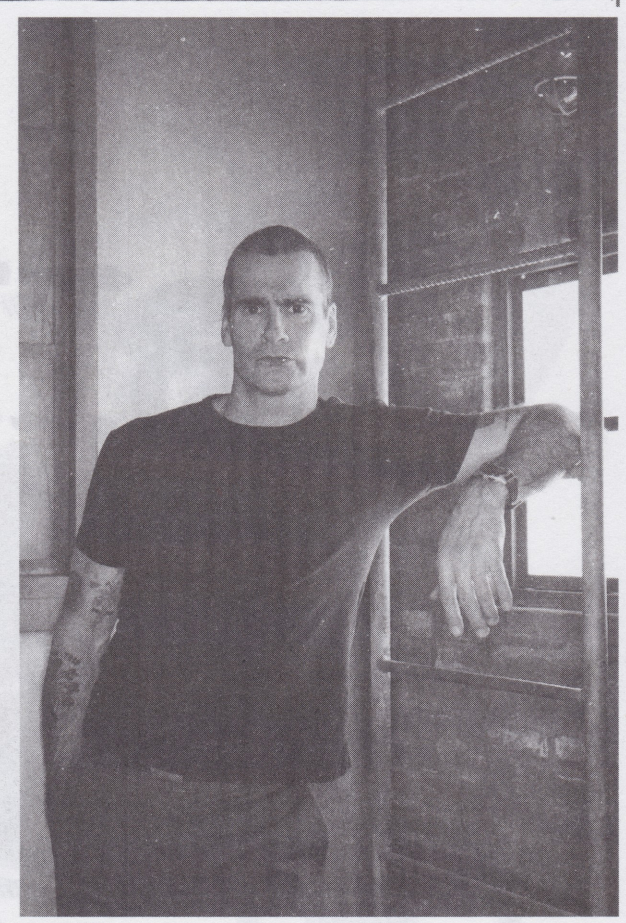
Avec ton point de vue d'aujourd'hui, que dirais-tu à propos des groupes dont tu as fait partie, SOA et Black Flag ?
Ces groupes sont très vieux, et n'existent plus depuis des décennies, alors honnêtement, je n'en pense pas grand-chose. Ce n'est pas que j'essaie de les oublier, c'est juste que je vis dans le présent et que je ne suis pas du tout intéressé par mon passé. Je ne peux pas le refaire ou le revivre, alors il vaut mieux que je passe à quelque chose d'autre.

On nous dit, avec la baisse des ventes des majors du disque, que la fin du support pour la musique (cds, vinyles) est proche... En tant que collectionneur de musique, qu'en penses-tu ?
Je crois que les ventes de vinyles augmentent, les petits labels ne peuvent pas les garder en stock. Je pense que les choses vont bien pour les petits labels. Je m'en fous si les majors plongent, les porcs vont à l'abattoir.

Quelle influence penses-tu que le téléchargement pirate a sur la baisse des ventes ?
Je ne pense pas que le piratage cause du tort aux ventes de disque. Mariah Carey ne saute jamais un repas.

Qu'as-tu eu comme bonne surprise musicale récemment ?
Je trouve le nouvel album de Deerhoof exceptionnel. Les nouveaux albums de Hawnay Troof, Tinariwen et Mae Shi sont également très bons.

Tu publies également des livres par l'intermédiaire de ton label 2.13.61. Quelles sont tes prochaines productions ?



J'ai quelques livres, DVD et CD prévus pour l'année prochaine. Il y aura quelques rééditions de livres également.

Des projets pour l'avenir ?
En 2009, je ferai de nombreux voyages à travers le monde. Je serai au Mali pendant deux semaines.

Tu aimes les livres, qui sont considérés par certains dans la scène punk comme un média bourgeois. Selon eux, les livres ne font pas partie de la culture de la classe ouvrière, ils sont trop intellectuels et sans liens avec les réalités de la vie quotidienne. Que pourrais-tu leur dire pour les inciter à lire ?
Je dirais que c'est vraiment incroyable, et complètement stupide. La première chose que votre oppresseur veut, c'est que vous soyez stupides. Vouloir entretenir ça sous prétexte d'une attitude, c'est vraiment con. George W. Bush ne lit pas. Vous voulez être comme lui ? Je vous souhaite bien du plaisir.

Certains dans la scène punk ont un usage modéré, ou fortement excessif, de drogues. Tu as déjà été à travers tout ça, mais tu as décidé il y a très longtemps d'arrêter complètement ce que tu considères juste comme une autodestruction. Quelle est ton opinion à propos des drogues dans le punk rock ou la culture rock'n'roll, et que dirais-tu pour en décourager l'usage ?
En réalité, je n'ai jamais commencé. J'ai vu beaucoup de gens foutre en l'air leur vie, ou tout simplement mourir ou être mis en prison. Je n'ai jamais eu l'envie de perdre du temps avec ça. Je dirais que personne ne peut choisir à ta place. Les drogues, c'est la mort, tu fais ton choix, puis tu vis et tu meurs par elles.

Plus d'infos : www.21361.com
Interview réalisée par Thierry et Fred
Traduction par Fred
Photo : Maura Lanahan



Chéri BIBI se déshabille

Daniel anime le fanzine *Chéribibi* depuis dix-huit ans. Les lignes qui suivent devraient vous donner envie de vous abonner…

La première fois que j'ai croisé Daniel, je crois que c'était au Zorba en 1998. Il m'avait refilé un exemplaire de son fanzine, qu'il troquait déjà contre quelques pressions. Je l'avais trouvé sacrément bavard ce gaillard… Il l'est encore. Pendant quelques années, on s'est pas mal côtoyé dans les manifs, à la Fête de l'Huma, en concerts, ou même à la CNT où il a mixé à plusieurs reprises. Et puis on s'est pris la tête, on s'est salement engueulé. L'unité d'antan a volé en éclats. Tempête dans un verre d'eau. Du temps a passé. Je persiste à penser que des conneries auraient pu être évitées des deux côtés, mais je n'ai pas assez de recul pour analyser tout ça, et pas trop envie non plus. Reste une réalité : *Chéribibi* est l'un des rares fanzines encore en activité, et il place toujours la barre très haut. C'est une lecture essentielle. (P.)

Bon, évidemment, commence par te présenter ! Banlieusard, fils de militant communiste, dessinateur, et tout ce qu'on pourrait ne pas savoir, du croustillant…
Ouais, tout ça, tout ça… et parfois photographe, « chanteur », écrivassier, souvent « journaliste », graphiste, graveur, porte-parole de l'association de chômeurs et précaires en lutte APEIS… Je saurais pas dire ce qu'il y a de croustillant pour autrui, mais pour bibi ça l'est pas mal de varier les activités au gré des occaz' de la (sur)vie. Essayer de gagner sa croûte de pain quotidien sans trahir ses idées ni écraser son voisin est de moins en moins aisé mais dans ce contexte social de loi de la jungle capitaliste, disons que je m'en démerde. Sûr que les valeurs de classe transmises par des origines sociales modestes y font pour beaucoup tant jongler avec la précarité, pouvoir compter sur la solidarité et faire acte de fraternité est indéniablement lié au développement historique d'une conscience propre aux « classes populaires ». C'est un constat, pas une profession de foi. Il n'y a – j'en suis persuadé - que les classes moyennes frustrées de ne pas posséder d'identité culturelle propre, qui pourraient rétorquer que j'enjolive les choses… Non seulement ma fierté est bien placée (et pas à la banque) mais elle rapporte des intérêts. La vie au grand air de la cité, y'a que ça d'vrai ! Pis sinon, j'ai 34 ans et (presque) toutes mes dents, j'affiche 1m82 pour 64 kilos à la dernière pesée et je « coordonne », écris, mets en pages et distribue depuis 1991 un zine puis une revue qui s'appelle *Chéribibi*. D'où mon surnom.

Parles-nous de *Chéribibi*, de ses deux formules. D'où provient ce nom, et depuis quand fais-tu ce fanzine ? Quid de la diffusion ?

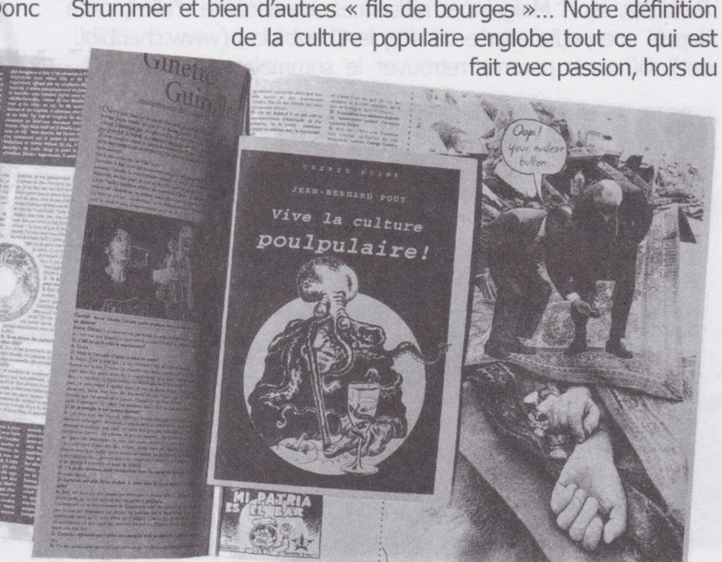
Le blaze est tiré d'un éminent personnage de la littérature populaire créé par Gaston Leroux : un bagnard qui se croit victime de malchance alors qu'il n'est que le bouc émissaire de sordides aristocrates, ce qui résume adéquatement le sort d'un lumpen méprisé de tous côtés. Le zine en lui-même fut créé en 1991 puis abandonné en 1994 avant de reparaître pour de bon le 1er avril 1998 comme une vaste blague qui dure encore, preuve de son sérieux (si, si !). Pendant longtemps, aucun numéro ne se ressemblait, si ce n'est un contenu majoritairement punk & reggae, utilisant des pliages débiles, des gadgets qui ne l'étaient pas moins (pochoirs, badges, autocollants...), le tout plié à la main dans les 300 exemplaires. Puis un jour (ou peut-être une nuit), je m'suis dit comme ça qu'il était temps de passer à l'étape supérieure, c'est-à-dire le faire imprimer à un millier d'exemplaires. Ainsi est né le numéro 15, grand format, plein d'interviews, tiré à 1200 exemplaires. C'était un ballon d'essai, même si on savait qu'il n'y en aurait qu'un seul. L'idée de la nouvelle asso éditrice créée – ON Y VA - était de publier régulièrement une revue de 92 pages couv' couleur, si on arrivait à vendre assez de ce numéro 15. Ce qui fut fait, et en 2007, on a donc sorti le numéro 1 de la « nouvelle série » à 2000 exemplaires. De même, le contenu se devait d'être élargi et de dépasser la base du lectorat « punk & skin ». Le thème de la culture populaire et de ses implications socio-politiques comme ligne éditoriale abondait naturellement dans cette envie d'un éclectisme sans barricades. Ne peut-on pas intéresser des rappeurs à la oi !, des skins au ciné tamoul, des rockers au reggae, des punks au western italien, des cinéphiles à l'afro-beat et des passants au théâtre de rue ? Apparemment si. Alors quid de la diff' ? C'est le nerf de la guerre et la guerre, c'est pas facile tous les jours. Mais ce fameux éclectisme est notre principal avantage : puisqu'il y a plusieurs portes d'entrée à la revue, chacun peut en emprunter une différente. Ainsi, on est diffusé aussi bien dans des disquaires punk, reggae, dans des librairies libertaires, généralistes, spécialisées en ciné, en BD, sur des distro diverses et variées, etc. Pour ça, on peut compter sur le bouche-à-oreille bien sûr, mais aussi sur un solide réseau d'ami(e)s diffuseurs partout en France, en Belgique, Suisse, Québec, Espagne, Allemagne, etc. La vraie difficulté reste de récupérer les thunes assez vite pour que, par exemple, le numéro 2 paye le numéro 4 et ainsi de suite. Et ça, c'est pas toujours une mince affaire... Abonnez-vous !

Do it yourself ? Totalement yourself – seul ?

Ah non, c'est du Do it à plusieurs car les plaisirs solitaires, à la longue ça rend sourd au partage des idées. Donc depuis le début du recommencement, j'ai tenté avec succès de mettre en place une joyeuse partouze éditoriale dans laquelle on retrouve pas mal de zineux tels Maz de *Meantime*, Fred d'*Earquake*, Foxy Bronx du zine homonyme, Tôma et Gomé de *Kontagion*... mais aussi d'autres activistes de la culture populaire comme Héléne Lee, Antoine (El Puuunk, Guardia Negra), Vince de l'émission bordelaise Spy Market, Thomas de l'émission rap Front Line (sur FPP 106.3), Riri des Barrocks, l'Titi Cochran, Steve Goodman, Sarah Sapitoverde, j'en passe et des aussi bons, sans oublier bien sûr Lionel « el Blades » qui s'occupe de toute la diffusion et l'Fano qui aide grave sur la maquette afin de respecter à peu près les délais. Et puisqu'on cause des laids délais, citons Michel notre imprimeur de choc sans qui vous n'auriez ni l'*Chéribibi* ni ces pages que vous teniâtes entre vos doigts manucurés, bande de petit(e)s fripon(ne)s. Bref, créer du collectif dans cette société d'égocentristes n'est certes pas facile mais néanmoins vital. L'unité fait l'effort !

Dans tes colonnes, tu mets en avant la culture populaire. Qu'est-ce que ça signifie pour toi ? Et en quoi s'oppose-t-elle à ce que Marcel Martinet appelait la « culture prolétarienne » ? Est-ce que le concept de « culture populaire » n'est pas un peu désuet ?

Disons que – à mes yeux – la culture prolétarienne, c'est-à-dire la culture d'une partie du peuple définie comme le prolétariat de part son travail et sa place dans la production des richesses et des biens matériels, est comprise dans la culture populaire. Donc il n'y a aucune opposition. Par contre, le concept de culture populaire défendu dans nos pages est à mon avis plus vaste. En bref, on ne s'interroge pas toujours sur les origines sociales de tel ou tel « producteur de culture ». Après tout, un Eugène Sue n'est-il pas un exemple flamboyant d'écrivain populaire ? De même pour Joe Strummer et bien d'autres « fils de bourges »... Notre définition de la culture populaire englobe tout ce qui est fait avec passion, hors du



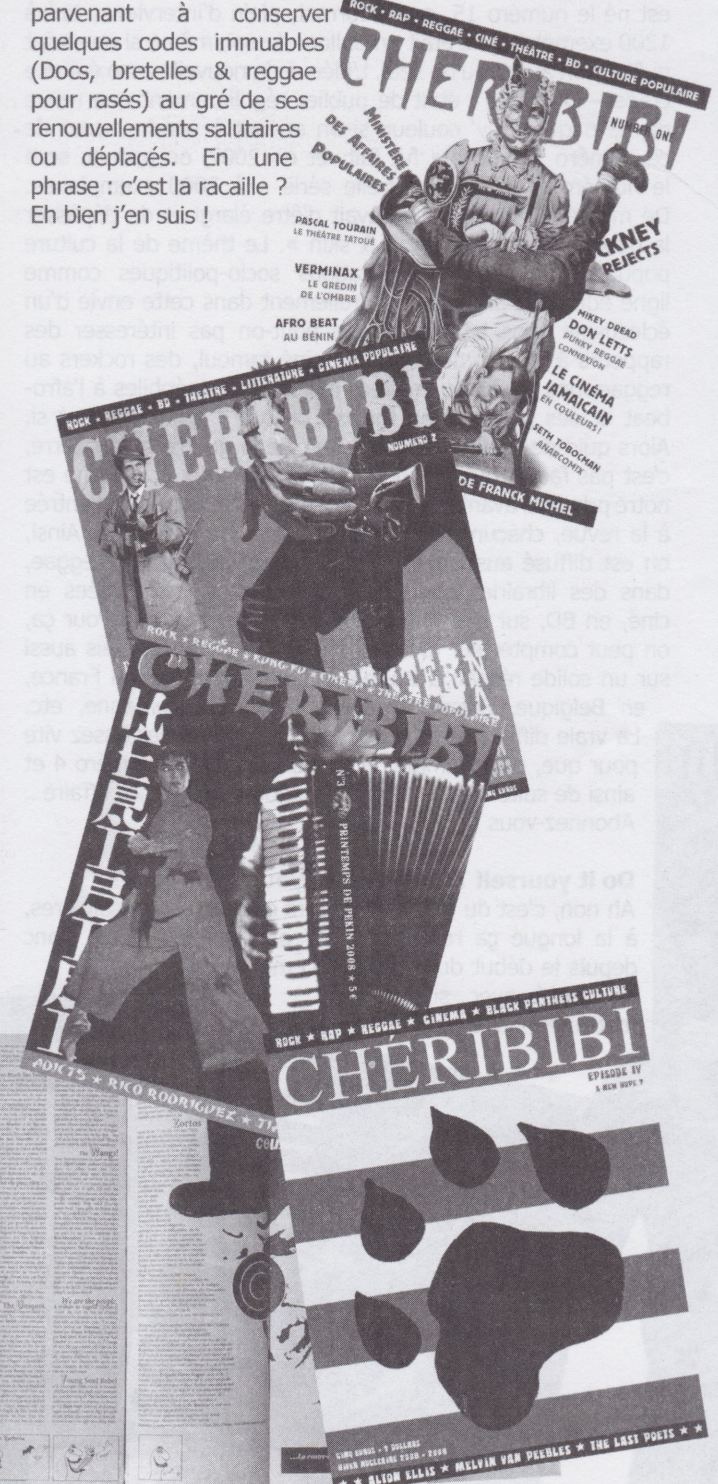
simple désir mercantile (même s'il ne faut pas faire d'angélisme, chacun ayant besoin de se remplir le ventre, voire le coffre de sa brand new Cadillac), par des individus et des collectifs ne faisant pas partie du petit pourcentage de gros cons détenant les ficelles de l'économie marchande. Ils peuvent avoir un succès monstre, comme James Brown, ou être quasi underground comme The Ex, mais ils contribuent à leur manière à porter des paroles vivantes, loin des coquilles vides Star Académiciennes. Il y a aussi une certaine exigence de qualité, d'une culture de qualité et non pas d'une culture élitiste. Le politique, à ce niveau, passe autant dans cette sincérité de production que dans ses modes de diffusion. C'est pourquoi on s'intéresse, c'est vrai, davantage aux « obscurs » qu'aux valeurs sûres, aux squatters qu'aux galeristes. Je respecte ce qu'ont fait James Brown, The Clash et Bob Marley mais je préfère mettre en avant Screamin' Jay Hawkins, The Slits ou Dave Barker, ça c'est un choix dans lequel se retrouve l'essence même de ce qu'est une revue alternative : causer de ce que l'on n'évoque pas ailleurs, proposer une alternative – politique, culturelle – à ce qui est ressassé en permanence. Voilà. Que le diable me pardonne mais... est-ce désuet ? Mon cul.

Aujourd'hui quel intérêt trouves-tu – au regard des coûts et des difficultés - à faire un fanzine papier plutôt qu'un site Web ? Fétichisme ? Tradition ? Conviction ? Réel intérêt ?

Emballe le tout et rajoutes-y une bonne dose de plaisir. « Plaisir d'offrir, joie de recevoir » comme disent les boxeurs sadomasochistes. Une revue, c'est un (bel) objet en soi, tu peux le tenir dans tes mains fébriles, en faire cadeau à un(e) quidam(e), le feuilleter ou le lire à l'envers sans fustiger ta connexion Internet pourrite. Et surtout l'emmener partout avec toi : aux chiottes bien sûr, mais aussi dans le métro, en train, en avion, en bateau ou en pédalo... voire même le lire au volant dans les embouteillages avant d'aller pointer, à un concert de punk à chier ou dans une cellule de deux mètres par quatre pour te réconforter d'un bizutage musclé. « Blagapart », ce qui me fait réellement frémir, ce n'est pas une fausse concurrence entre le livre et Internet (j'connais personne capable de se taper La Pléiade sur son ordi sans courir illico chez l'ophtalmo), mais de remarquer combien les plus jeunes deviennent de plus en plus étrangers au livre, à la revue, au fanzine. Le lectorat du *Chéribibi* est aussi éclectique que son contenu, j'ai pu m'en apercevoir : des femmes et des hommes de 25 à 65 ans environ, d'accord, super. Mais les plus jeunes – surtout dans nos « sphères subculturelles » – sont plus intéressés par les Skyblog, MySpace et autres Fesses d'bouc de leurs congénères que par un fanzinat en papier paradoxalement beaucoup plus riche qu'il y a quinze ou vingt ans... Enfin, c'est mon impression. En tout cas, si j'avais 16-19 piges en 2009, je suppose que je me précipiterais sur *Rotten Eggs Smell Terrible, Mauvaise, Meantime, Une Vie Pour Rien ?, Kontagion, Chéribibi, Barricata*, etc ! Malgré ces réticences, ou à cause d'elles, on a depuis une petite année un site, le Chéribiblog (www.cheribibi.net), où vous pourrez retrouver le sommaire des différents numéros, les endroits où le trouver, comment s'abonner très vite, ainsi que notre actualité (tables de presse, expos, sound-system, etc.) et divers sautes d'humeur plus ou moins bien senties. C'est davantage un outil faisant appel au virtuel pour promotionner le réel qu'un but en soi. Et surtout, c'est un espace sans pubs inopinées !

La culture skinhead est-elle constitutive de cette culture populaire ? Est-ce que tu t'en revendiques encore ?

Et comment ! On peut même avancer que la culture skinhead est la quintessence des cultures urbaines d'origines éminemment populaires. Née d'un métissage entre immigrés *West Indies* et fil(le)s de prols rosbifs, depuis plus de quarante piges elle a su résister à l'appel de la mode (trop « mauvais genre » pour être réellement récupérable) et se propager internationalement tout en s'enrichissant de nouveaux apports (musicaux et autres). Son histoire complexe a connu ses dérives, ses années fastes, ses sales périodes tout en parvenant à conserver quelques codes immuables (Docs, bretelles & reggae pour rasés) au gré de ses renouvellements salutaires ou déplacés. En une phrase : c'est la racaille ? Eh bien j'en suis !

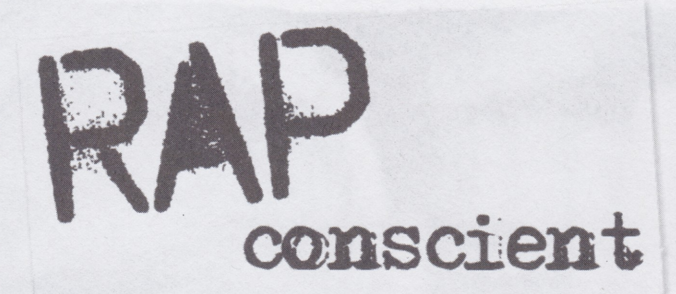


Il y a quelques années, on s'est bien pris la tête sur des questions assez fondamentales, comme l'apolitisme dans la scène punk/oi !, la mise en avant du drapeau français sur un badge Sharp, les reprises douteuses, les mentions « Politic shit stay out » sur les flyers. Où en es-tu par rapport à ces questions et comment analyses-tu ces moments avec du recul ?
Déjà, à l'heure des lois sécuritaires, de la chasse aux sans-papiers, de la destruction générale des acquis sociaux, etc, ce que tu appelles des questions fondamentales j'appelle ça du chipotage. Il y a matière à critique certes (l'apolitisme n'existe pas ; le bleu-blanc-rouge ça fait flic ou Coupe du monde 98 ; le early Skrew c'est à peine plus supportable que la oi ! maoïste...), mais au regard des méfaits des diverses droites réelles, accorder une importance fondamentale à ces questions « internes », c'est vraiment n'avoir pas grand-chose à foutre. Surtout quand on connaît assez les personnes visées pour ne pouvoir décemment les taxer de racisme et encore moins de sympathies fascistes. Au pire peut-on parler de maladresses et/ou de provoc' peu utile. Donc quitte à te décevoir (ainsi que la poignée de lecteurs que ces « vieilles » embrouilles parisiano-parisiennes fascinent), je réaffirme toujours suivre ma propre ligne de conduite – qui n'est pas une ligne de coke. Et de ces dernières années, je ne regrette surtout pas d'avoir ouvert ma grande gueule ni défendu les miens et mézigue en passant. Par contre, je ne peux hélas que regretter la propension qu'ont certains à vouloir que l'on se justifie constamment, à exiger que l'on rende des comptes sans toutefois en rendre eux-mêmes. Je regrette que le dialogue ait été rendu caduque par des jugements hâtifs, et surtout par la non-volonté de le mener. Je regrette que certains se trompent de colère. Je regrette que les amitiés du passé soient si vite et si facilement oubliées. Je regrette que l'ego supplante le politique. Je regrette que l'on privilégie l'emballage au contenu. Je regrette que si peu disent tout haut ce qu'ils pensent tout bas. Je regrette qu'aucun débat ne se fasse véritablement et calmement autour d'un verre au lieu de raconter des salades à Untel qui va l'dire à Untel qui va en raconter de plus belles. Je regrette que personne ne veuille rengainer son animosité pour brailler aut'chose k'des histoires de dégaines, plutôt quelques rengaines du genre à la bonne franquette, les bras levés juste pour commander une tournée, pas une armée (fut-elle rouge), juste une tournée pour imbiber les âmes abîmées par le manque d'occaz' de rigoler au lieu d's'écharper au profit de cette société névrosée où la compétitivité fait la nique à la collectivité... Dans la glace, il n'y a plus de reflet. Donc tant va la cruche à l'eau qu'à la fin ça m'les brise.

Si demain tu devais te barrer à jamais. Quels livres, disques ou instruments prendrais-tu avec toi ?
Cette question a un rapport avec la précédente ? Non parce que quitte à me natchav' « forever » autant avoir une bonne raison. N'ayant ni carabine ni envie de me fader le défilé du 14 juillet, j'en ai pas encore trouvé. Bref, dans cette improbable hypothèse, je suppose que j'emmènerai le salutaire *Paroles* de Jacques Prévert, l'intégrale de Boby Lapointe ainsi que tous mes skeuds en mp3 (y'a pas à dire, le progrès rend les cavales plus confortables) sans oublier par-dessus tout une bonne paire de lunettes de soleil, mes plus belles liquettes et la BO de *Madagascar* 'coz *I like to move it move it, you like to move it move it, we like to... Move it !*

Un dernier mot ?
J'espère bien que non.

Interview : Pâtre et Yann





La K-Bine,
Légitime Défense,
21 titres.
Après ses nombreux concerts dans les squats et salles alternatives de France et même d'Espagne, la K-Bine sort un album très attendu. Dans la lignée de *Kommando Malik*, *Légitime Défense* est un album engagé, où des textes très bien écrits parlent non seulement des galères des enfants de l'immigration, mais surtout de la recherche des solutions politiques, et des combats du groupe pour faire avancer ses idées. De la critique des médias (« Les médias mentent ») au besoin de relier ses luttes à celles des autres militants anticapitalistes et antifascistes du monde entier (« Lucide » ou « Mémoires des luttes : chapitre I », un morceau fabuleux à écouter sur www.bboykonsian.com), les textes appellent autant à l'action qu'à la réflexion. Les propos radicaux sont renforcés par l'expression d'une générosité sincère, sur une musique à la fois puissante et créative. *Légitime Défense*, du rap conscient à écouter avec attention.
www.myspace.com/lakbine **Fred**



K-LISTO. Chroniques sur l'asphalte » Street album gratuit
Après la mixtape *Rap Session 2007*, K-Listo revient début 2009 avec un nouveau projet téléchargeable gratuitement: *Chroniques sur l'asphalte*. Voilà maintenant dix ans que K-Listo aiguise sa plume, dix ans que sa voix percute et martèle des instrus à travers un rap où le compromis n'a pas trop sa place. Il a pu se manifester auparavant sur quelques mixtapes, des scènes régionales, et notamment sur le titre « Antifasciste » (présent sur ce street-album) largement diffusé dans le milieu militant. Ce nouveau CD marque un nouveau départ pour cet artiste qui propose un style épuré de toute légèreté, un message clair et sincère. Le rap engagé se propage aussi du côté de Metz. *Chroniques sur l'asphalte* est disponible sur le site www.k-listo.net et sur www.bboykonsian.com. Avec les participations de : Pizko Mc, Ortega Dogo, Idriss et Redha, Eden, Hatim, Poison verbal, Le Berneur...
(Rap, Red and Black)



Patrick Pécherot, un écrivain populaire

Rencontre avec l'auteur des *Brouillards de la butte* et de *Belleville-Barcelone.*

Patrick Pécherot est un romancier né en 1953 à Courbevoie. La plupart de ses titres ont paru dans la collection la « Série noire » de Gallimard. Nous l'avons rencontré à l'occasion de la sortie de *Tranchecaille*, son nouveau roman, qui aborde la question de la Grande Guerre et des soldats sacrifiés au nom de la raison d'État.

Tu ne vis pas des ventes de tes romans, puisque tu sors à l'instant du boulot, donc en préalable, peux-tu nous dire ce que tu fais en plus de l'écriture ?
Je suis journaliste social. Après avoir exercé des activités syndicales dans ma boîte, je suis devenu rédacteur en chef de *Syndicalisme-hebdo*, l'hebdomadaire de la CFDT. Aujourd'hui, je m'occupe d'un supplément à son mensuel, *CFDT-Magazine*, qui couvre les champs professionnels de la protection sociale, du travail et de l'emploi.

Tu militais où ?
À la Caisse primaire de l'assurance-maladie de Nanterre, à la sécu, donc. J'y suis entré en décembre 1974, j'ai commencé à militer en 1975, avec le parcours classique du militantisme, délégué syndical, délégué du personnel, puis j'ai exercé des responsabilités dans mon syndicat et dans ma fédération.

Des responsabilités ?
J'ai été secrétaire du syndicat régional francilien. Je me suis investi dans la fédération, je suis ensuite devenu rédacteur en chef de *Syndicalisme-hebdo*. J'ai exercé cette fonction pendant plus de trois ans et j'ai demandé à en être déchargé parce que cela ne me laissait plus le temps d'écrire autre chose. J'ai pensé qu'il me fallait choisir entre le journal et mes bouquins. J'avoue avoir hésité. J'ai choisi d'arrêter l'hebdo.

Tu es donc un militant convaincu de la CFDT...
Oui.

Dans les années 70, la CFDT était assez autogestionnaire, c'est pour ça que tu y es allé ?
À cette époque, oui, probablement.

Or aujourd'hui, c'est un syndicat de collaboration de classes...
Je ne sais pas ce que ça veut dire « collaboration de classes »

Cela veut dire que depuis 1995, c'est un syndicat qui signe tout ce que l'État et le patronat lui demandent de signer.
Non, ce n'est pas vrai. Je pense au contraire que c'est un syndicat qui change la vie. Je ne suis pas « révolutionnaire ». Je crois qu'il faut savoir passer des compromis – ce qui ne veut pas dire des compromissions – pour faire avancer les choses. Je préfère des petits changements quotidiens à l'attente du Grand Soir. C'est une différence de conception du syndicalisme.

Être anarcho-syndicaliste, cela veut dire changer des petites choses au quotidien, sur son lieu de travail, mais se battre aussi pour le Grand Soir. Crois-tu qu'un mouvement ouvrier non conscient des rapports de force puisse avoir une chance de l'emporter ?
C'est une conception très franco-française. Je te le redis, je crois peu aux grands bouleversements.

On n'arrivera pas à être d'accord, donc rien ne sert de discourir, mais que penses-tu du procès de Michel, de Jolie Môme, attaqué en justice par la CFDT ?
Sur la question des intermittents, on peut débattre, mais les intermittents se présentent souvent comme les seuls intervenants culturels, ce qui pour moi renvoie à une conception très bourgeoise de la culture. Elle n'appartient pas aux artistes. Elle est aussi faite de tout ce qu'apportent les ouvriers, les travailleurs, elle ne se limite à la culture-spectacle. Pour en revenir au procès dont tu parles, comme d'autres militants, j'ai eu à subir des actions de certains intermittents, du genre jets de projectiles. Quand on emploie certaines méthodes, il ne faut pas s'étonner d'avoir des retours de bâton. Des friteries, il y en a eu chez les anars aussi. Il vaut mieux que cela se règle devant les tribunaux qu'à coups de flingue.

Régler les différends devant la justice bourgeoise… Tu défends donc la ligne de la CFDT. Es-tu sûr que ce n'est pas par nécessité alimentaire que tu parles ainsi ?
Pas du tout. Il s'agit de convictions. Pour le reste, je touche des droits d'auteur, je peux retourner bosser à la Sécu… Il n'y a aucune nécessité alimentaire. Si je ne faisais qu'écrire, mes revenus seraient évidemment plus faibles. Mais je continue à bosser parce que je m'enferme très vite quand j'écris, donc cela me permet d'avoir un contact avec la vraie vie, de sortir de ma chambre ou de mon bureau. Le piège pour les auteurs, c'est de s'enfermer dans un monde virtuel. Beaucoup d'auteurs continuent à travailler par choix économique et parce qu'ils aiment leur boulot et les contacts sociaux. L'écriture peut t'enfermer dans un microcosme et là, tu ne comprends plus le monde extérieur.

Dans l'édition, l'auteur est souvent la dernière roue du carrosse. Que représentent tes droits d'auteur chez Gallimard ?
En grand format, on doit commencer à 7 % puis ça augmente progressivement en fonction de la quantité de livres vendus. En Folio, on doit être à 5-7 %. Par ailleurs, Je perçois un à-valoir estimé sur les ventes.

Tu peux m'indiquer le tirage initial de *Tranchecaille*, ton dernier livre ?
Je crois que c'est autour de 7 000 exemplaires.

Depuis quand écris-tu et publies-tu ? Cela semble relativement récent.
J'écris depuis longtemps. J'ai jadis collaboré au mensuel *Union pacifiste*. J'y rédigeais des articles, des notes de lecture, des critiques de films, puis je me suis mis à l'écriture de nouvelles. Tout ça date de la période 1975-1980. J'écrivais également des textes poétiques. Mon premier manuscrit, *Tiuraï*, a été publié fin 1995 par Gallimard. Je l'ai envoyé par la Poste, et j'ai eu un coup de téléphone de Patrick Raynal, alors directeur de la « Série noire » (voir *Barricata* #11). Pour la petite histoire, comme j'ai cru à une plaisanterie, j'ai raccroché…
Tiuraï, c'est un petit témoignage sur la question des essais nucléaires à Tahiti. Je l'ai écrit l'année de la mort de Jean Amila. J'avais vécu une histoire particulière avec Tahiti, puisque j'ai correspondu plusieurs années avec Immanuel, un détenu condamné à perpétuité suite à une émeute à la prison de Papeete qui s'est soldée par la mort d'un gardien et d'un mutin. Comme j'avais déjà écrit sur Tahiti, lors de l'appel du jugement d'assise qui a eu lieu à Versailles, maître de Felice m'a demandé si je ne voulais pas témoigner pour Immanuel. De perpète, sa peine de prison est passée à vingt ans, puis avec les remises, il en a fait la moitié et il est reparti à Tahiti. Je l'ai suivi pendant toute sa détention en France.



La littérature prolétarienne m'intéresse beaucoup, j'en ai lu et je continue à en lire, même si elle n'existe plus en tant que genre revendiqué comme tel. Ce qui m'intéresse chez Amila, c'est qu'il a fait le lien entre la littérature prolétarienne et le roman noir. Je me situe quelque part par là.

Tu parlais d'Amila, il fait partie de tes influences ?
Mes influences sont multiples. Daeninckx m'a donné envie d'écrire. Je l'avais invité à l'émission « Si Vis Pacem » que j'animais sur Radio libertaire. Il y a aussi Malet, pour sa création de Burma, dernier grand héros de la littérature populaire. Et Simenon, que j'ai découvert très tard, parce que quand j'étais jeune,

on ne le trouvait pas très rock'n'roll. J'aime ses climats et l'empathie qu'il manifeste pour ses personnages. Il n'y a jamais de jugement. Chez les Américains, parmi les pères du roman noir, j'aime Chandler peut-être plus qu'Hammett, mais aussi Chester Himes, Thompson, Goodis, on pourrait les multiplier. Parmi les plus récents, j'ai une grande vénération pour Crumley. Et puis il y a Richard Brautigan, qui a écrit un livre fabuleux, *Un Privé à Babylone*, qui est un pastiche de polar, un livre très drôle. C'est un auteur légèrement postérieur à la Beat Generation, il s'est suicidé en 1984. Son écriture est magnifique. Ses nouvelles sont au genre narratif ce que le haïku est à la poésie. Et enfin, il y a un auteur que j'ai découvert depuis peu, Claude Néron. Plus personne ne le connaît, mais certains titres devraient te rappeler quelque chose : *Max et les ferrailleurs ; Vincent, François Paul et les autres ; Mado ; César et Rosalie*, etc. Il était aussi scénariste. *Max et les ferrailleurs* est l'un des plus beaux romans noirs que j'aie lus.

Tu te définis comme un auteur de romans populaires ? Comme un écrivain noir ?
Longtemps j'ai dit que le roman noir était un genre populaire, je m'aperçois que ce n'est plus vrai. Sociologiquement, le public du roman noir n'est pas très populaire.

Ton écriture s'inscrit dans la veine des auteurs prolétariens.
La littérature prolétarienne m'intéresse beaucoup, j'en ai lu et je continue à en lire, même si elle n'existe plus en tant que genre revendiqué comme tel. Ce qui m'intéresse chez Amila, c'est qu'il a fait le lien entre la littérature prolétarienne et le roman noir. Je me situe quelque part par là.

***Tranchecaille*, ça a des accents d'Henri Poulaille...**
Je vais t'offrir un deuxième Perrier ! Nonobstant nos divergences syndicales, on va pouvoir se retrouver sur quelque chose ! Poulaille fait partie de mes influences. Il y a aussi Maupassant, pour la concision, la noirceur pas gratuite, l'humanité de ses nouvelles.

***Les Brouillards de la butte*, c'est le premier bouquin qui t'a fait connaître assez largement.**
J'y ai joué avec le personnage de Nestor Burma en lui donnant une jeunesse qui emprunte des éléments de la propre jeunesse de Malet. À l'écriture, je me suis fait plaisir, j'ai endossé les costumes de gens qui sont dans mon petit panthéon, comme André Breton, qui n'aurait dû que passer mais qui s'est imposé au point de revenir dans le livre suivant : *Belleville-Barcelone*. Pour écrire, je m'imprègne d'une époque, d'une atmosphère, j'ai donc beaucoup travaillé sur l'image chez les surréalistes.

Jean-François Vilar, c'est un autre auteur que tu affectionnes ?
Oui, je me sens proche de ses déambulations parisiennes, et je regrette qu'il n'écrive plus.

Justement, tu es un écrivain des scènes parisiennes...
Mon premier roman se déroulait à Tahiti, l'avant-dernier se passe dans le nord de la France, mais c'est vrai qu'entre les deux, je me suis surtout intéressé à Paris. Là encore, il s'agit d'un jeu littéraire, j'ai traité les arrondissements que Nestor Burma n'avait pas parcourus, et puis j'aime Paris, les gens, les rues, me promener le nez au vent, sans but. J'aime les auteurs qui se promènent, et je vais sur leurs traces. Je me suis baladé au Palais Royal avec Rétif de la Bretonne, sur les grands boulevards avec *Nadja* d'André Breton, dans d'autres quartiers avec Malet et Modiano. Les mots n'ont plus tout à fait la même résonance quand tu as absorbé le sirop de la rue.

Tu vis en banlieue ?
Oui, à Courbevoie, la ville d'Arletty, celle de l'orphelinat d'Amila, celle où Céline a traîné ses fonds de culotte. J'ai mis très longtemps à lire Céline en raison de son antisémitisme mais *Le Voyage* et *Mort à crédit* ont été deux grands chocs. Cette langue, je l'avais déjà perçue chez les néocéliniens comme Alphonse Boudard, et dans une moindre mesure Cavanna...

J'aime Paris, les gens, les rues, me promener le nez au vent, sans but. J'aime les auteurs qui se promènent, et je vais sur leurs traces. Je me suis baladé au Palais Royal avec Rétif de la Bretonne, sur les grands boulevards avec Nadja d'André Breton, dans d'autres quartiers avec Malet et Modiano. Les mots n'ont plus tout à fait la même résonance quand tu as absorbé le sirop de la rue.

Tranchecaille parle de la Grande Guerre et sort pour l'anniversaire de l'armistice. Volonté de l'auteur ou de l'éditeur ?
De l'auteur. C'est un sujet que je porte depuis très longtemps. Je l'avais approché avec *Les Brouillards de la butte* qui se situe en 1926 mais qui comporte de nombreuses références à la guerre de 14. J'avais aussi abordé ce thème dans un livre pour enfants, *L'Affaire Jules-Bathias* (Syros, 2006).

On te croise dans les Salons du livre libertaire, à Paris ou à Merlieux. Quels sont tes liens avec les libertaires ?
Si je schématise, il y a deux écoles de pensée à gauche. L'école étatiste-marxiste et l'école libertaire. Je me situe, d'un point de vue éthique et idéologique, du côté de ceux qui refusent l'étatisme. Le mouvement libertaire a fait partie de ma formation intellectuelle et culturelle, je le revendique, ce n'est pas un secret. J'y ai rencontré des gens ouverts, autodidactes souvent. Pour moi qui ai quitté l'école en seconde, ça a du sens.

Tu travailles de quelle façon ? Combien de temps t'es-tu immergé pour écrire _Tranchecaille_ ?
Cela fait partie des sujets que je porte depuis longtemps, mais j'ai eu besoin de faire quelques vérifications. J'ai deux amis spécialistes de la guerre de 14 qui ont relu le texte et ont détecté des erreurs minimes : « *Attention, tu parles d'un capitaine qui achète du whisky aux troupes anglaises, mais à ce moment-là, ils ne se mêlaient pas.* » « *Attention, tu ne peux pas parler des quakers américains en cette année-là, ils n'étaient pas encore entrés en guerre.* » Travailler à partir de documentation, ça peut avoir des travers. Cela donne ces séries télé où il ne manque pas un bouton de guêtres mais où on s'emmerde pendant le film. Je ne me reconnais pas dans la définition de ce qu'on nomme le polar historique car souvent, il se sert de l'histoire comme d'une toile peinte et déroule dessus une intrigue. Ce qui m'intéresse, c'est de faire ressortir l'histoire des petites gens à travers la grande. Quand on écrit sur la guerre des tranchées, il faut avoir de l'empathie pour les poilus. Par contre, j'ai travaillé sur des peintures. Celles des expressionnistes allemands comme Otto Dix, évidemment. L'expo qui a eu lieu à Paris, au musée Maillol, il y a quelques mois, m'a inspiré quant au corps de la femme pour les chapitres relatifs aux marraines de guerre. J'ai aussi travaillé sur les toiles des peintres du journal *L'Illustration*. L'intérieur de la tranchée, la fatigue, l'arrière y transparaissent de façon très humaine. Je me demande si Tardi n'a pas travaillé sur ces toiles également. Écrire un livre me prend à peu près un an. J'ai longtemps écrit la nuit, mais avec l'âge, c'est moins facile. J'organise mon temps personnel autour de l'écriture, tous mes loisirs y passent. Mais je n'ai pas d'heures particulières pour écrire, ni de jours précis.

Je crois que pour Tardi (cf _Barricata #9_), l'un des livres les plus importants sur 14-18, c'est _La Peur_ de Gabriel Chevallier, qui vient d'être réédité au Dilettante. Et pour toi ?
C'est un livre important. Mais je le trouve un peu trop didactique, ce qui était d'ailleurs l'avis de Gabriel Chevallier en 1939, quand il a été réédité. Mais ce n'est pas mon préféré.

Peut-être _Capitaine Conan_, de Roger Vercel ?
Très beau livre et très belle écriture. Un grand livre pour moi, c'est *Le grand troupeau* de Giono, avec un parallèle entre le troupeau dans la montagne – les bêtes – et celui des tranchées.

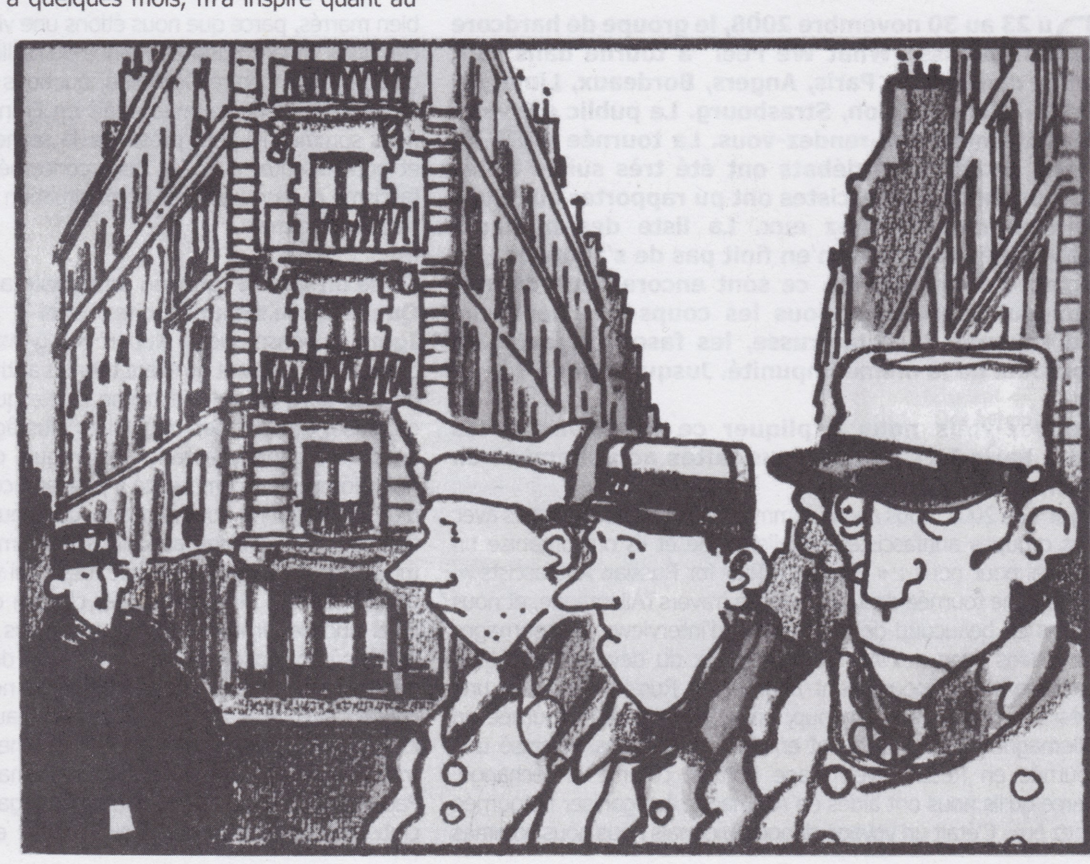
Ce livre s'inscrit dans la lignée de ton engagement auprès de l'Union pacifiste ?
Oui, je tiens d'ailleurs l'un des épisodes d'un récit de Roger Monclin, l'un des anciens de l'Union pacifiste, aujourd'hui décédé. Il a écrit *Les Damnés de la guerre*, qu'on doit trouver chez Publico. Il avait suivi un certain nombre de procès en réhabilitation de soldats fusillés pour l'exemple, dont Bersot qui a été exécuté pour avoir refusé de porter le pantalon souillé d'un mort.

Pourquoi ton héros s'appelle-t-il Jonas ?
Jonas a un uniforme trop grand pour lui, mais c'est la guerre qui est trop grande pour lui, cette aventure le dépasse. Il est le petit Jonas dans le ventre de la grande baleine, il est bouffé. Sauf que dans la légende biblique, Jonas ressort, pas lui.

Jonas, coupable ou non coupable ?
De toute façon, il est sacrifié au nom de la raison d'État.

Tes projets d'écriture ?
Je travaille sur la bande à Bonnot, André Soudy en particulier.

Interview : Pâtre
Photo : Yann
Illustrations de Tardi _in Voyage au bout de la nuit._



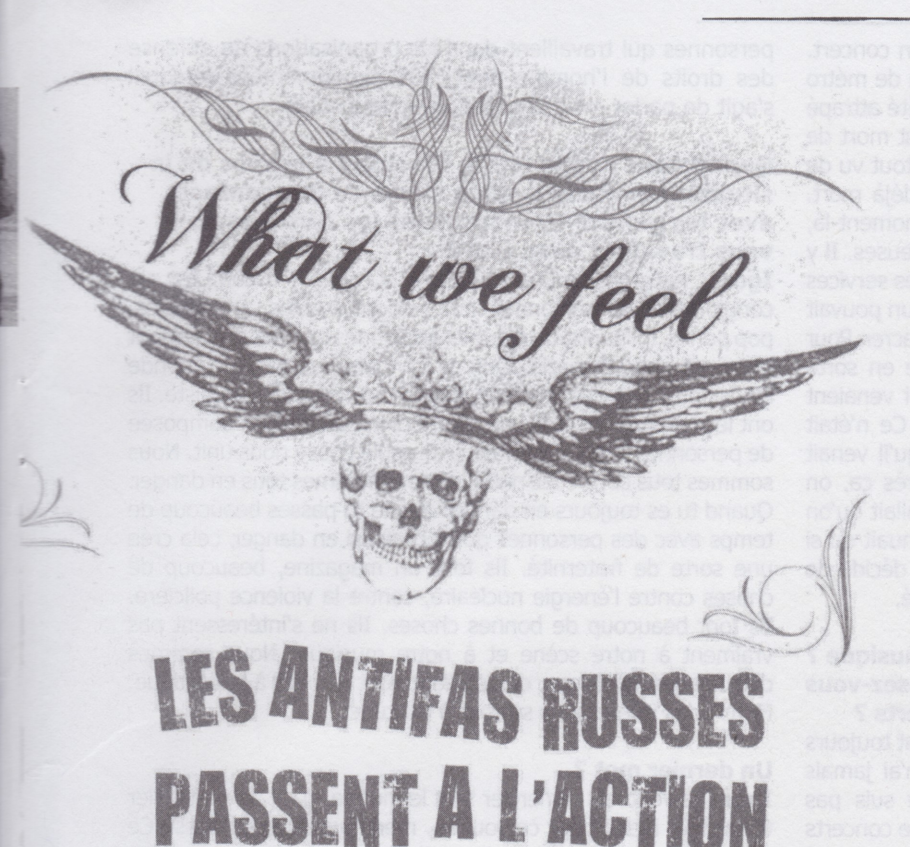


Rencontre avec le groupe phare de l'antifascisme musical en Russie, à l'occasion de leur concert parisien, au CICP, le 23 novembre 2008.

Du 23 au 30 novembre 2008, le groupe de hardcore antifa russe What We Feel a tourné dans sept villes de France : Paris, Angers, Bordeaux, Limoges, Saint-Étienne, Dijon, Strasbourg. Le public est venu massivement aux rendez-vous. La tournée a été un franc succès : les débats ont été très suivis et les compagnons antifascistes ont pu rapporter quelques milliers d'euros chez eux. La liste des militants assassinés en Russie n'en finit pas de s'allonger : en octobre et en janvier, ce sont encore deux d'entre eux qui sont morts sous les coups des néonazis. Au sommet de l'État russe, les fascistes jouissent toujours de la même impunité. Jusqu'à quand ?

Pouvez-vous nous expliquer ce que vous faites ici à Paris ? Et ce que vous faites actuellement en France et en Europe ?
Igor : en 2007, nous avons commencé à avoir des contacts avec des groupes antifascistes en Allemagne et ils ont organisé un festival pour nous : « Solidarity Tour for Russian Antifascists ». C'était une tournée de 16 concerts à travers l'Allemagne, et nous avons eu beaucoup de discussions, d'interviews, de tournages de vidéos avec des Allemands curieux du développement du nazisme et du mouvement néonazi en Russie. Ça a été une très bonne tournée. Du coup, on a fait une autre tournée en Allemagne en avril 2008, et en mai, nous avons organisé une tournée en Russie avec Stage Bottles, comme un échange, parce qu'ils nous ont aidés en Allemagne à organiser la tournée chez eux. C'était un voyage dangereux, mais nous nous sommes bien marrés, parce que nous étions une vingtaine de personnes, certaines venant aussi de France ou d'Allemagne. C'est comme ça que j'ai rencontré Géraldine, qui nous a proposé d'organiser le même type de tournée, mais en France. C'est pour ça que nous sommes ici pour présenter la scène hardcore antifasciste et pour discuter avec les gens concernés par le problème du fascisme et leur expliquer notre situation avec des informations de première main.

Tu as dit que la tournée en Russie a été dangereuse. Quelle est la situation chez vous ?
Igor : je pense que la plupart des gens savent que certaines organisations disent qu'il faut tuer les antifascistes, et à Moscou, on a le parti officiel d'extrême droite qui est très puissant et organisé. Ce sont des personnes plus âgées, impliquées dans le crime organisé, la vente de drogue, d'armes, et le marché noir. Nous avons commencé à penser à cette tournée il y a plus d'un an. Et quand nous avons vu que nous étions suffisamment forts pour l'organiser, avec le maximum de sécurité pour les musiciens allemands, le public russe qui vient au concert, nous l'avons lancée. Mais en réalité, chacun des concerts s'est fait sans aucune promotion bien sûr. Nous avons dû lancer des fausses informations, dire qu'il y avait dans ce club une sorte de disco ou techno party, alors que nous y organisions un concert avec Stage Bottles. À Moscou, au début de la tournée, lorsque nous sommes allés les chercher à l'aéroport, j'avais très peur, parce que j'ai eu des informations selon lesquelles Padenona connaissait les noms des organisateurs, de tous les clubs, parce que la scène antifasciste est assez grande, il y



LES ANTIFAS RUSSES PASSENT A L'ACTION

avait des centaines de personnes qui avaient ces informations. Mais en fin de compte, ils n'ont rien fait. Pas de problèmes, ni avec la police, ni avec les nazis, ça a été une des meilleures tournées que j'ai connues en Russie.

Tu veux nous présenter le hardcore antifasciste russe ? Est-ce que le hardcore est surtout antifasciste en Russie ? Ou apolitique ? Ici en France, la scène hardcore n'est pas très politisée, et quand elle l'est, c'est rarement du bon côté.

Igor : au début, la scène hardcore était apolitique, et pour être franc, il faut dire que tous les groupes avaient des liens avec les supporters de foot et les hooligans d'extrême droite, certains militants de groupuscules nazis, et c'était normal. C'était comme ça jusqu'en 2002-2003. En 2004, il y a eu des nouveaux groupes, avec des membres très jeunes, avec des idées antifascistes, et ensemble, nous avons créé une nouvelle scène. Maintenant, la plupart des groupes disent qu'ils sont antifascistes, parce que cette scène est devenue très puissante, et ils ont besoin d'en faire partie. Il y a certainement certains groupes qui ne sont pas heureux de devoir s'intégrer à la scène antifasciste, mais ils n'ont pas le choix. S'ils ne sont pas avec nous, ils ne jouent pas.

Jenia : il y a quelques groupes apolitiques, mais ils ne sont pas très populaires, parce que le public qui assiste en ce moment à ce genre de concert n'apprécie pas cette attitude. Et je pense que c'est une bonne chose.

Igor : avec nos amis, nous essayons toujours de séparer clairement la scène de droite et la scène de gauche. Parce qu'il nous paraît stupide que certains groupes puissent jouer un jour avec des groupes antifascistes, et un autre avec des groupes nazis. Il y a des groupes de hardcore avec des textes d'extrême droite, je n'aime pas ça, mais qu'ils restent dans leur scène, je les emmerde. Nous sommes tout à fait contre ça, on essaie de faire annuler leurs concerts, on ne veut pas qu'ils viennent dans la scène hardcore normale. Mais il y a quatre ou cinq ans, la situation était complètement stupide. C'était un mélange bizarre. Maintenant, on pense davantage comme on le fait en Europe.

Y a-t-il d'autres styles musicaux qui sont antifascistes ou n'y a-t-il que le hardcore ?

Igor : il y a bien sûr la Oi!, et depuis deux ans, il y a pas mal de groupes Oi! Intéressants qui sont apparus, même si ce n'est pas mon style de musique préféré pour parler franchement. Mais ce sont des gens bien, et nous avons de bonnes relations avec ces mouvements, les Sharps, et le RASH. Et bien sûr, si dans quelques villes ils montent leurs propres lieux et leurs propres groupes, c'est très bien. Un autre style, c'est le punk rock. Il y a une frange du punk rock qui est apolitique, il y a des nazis punks aussi, mais la plupart des groupes partagent notre point de vue. Le problème, c'est que les anciens et grands groupes punks, ceux qui remplissent les stades, sont très commerciaux. Ils ne s'intéressent pas à tout ça. Pour eux, ce n'est pas un problème de jouer devant n'importe quel public. Il n'y a qu'un seul groupe, The Stamper, qui disent quand ils sont sur scène qu'ils ne veulent pas voir de nazis, et qu'ils doivent rentrer chez eux.

Pouvez-vous nous parler de votre groupe ? De son histoire ?

Igor : au milieu de l'année 2005, je me suis dit que nous avions besoin un groupe de hardcore pour exprimer notre point de vue à un public plus large. À l'époque, notre scène était vraiment très underground. 30 à 40 personnes par concert, des enregistrements de mauvaise qualité. Je rêvais de monter un groupe que les personnes issues de n'importe quelle subculture pourraient apprécier en écoutant un CD, en téléchargeant un mp3 et en lisant les textes. J'ai donc invité quelques amis, qui ne se connaissaient pas entre eux, et nous avons commencé en novembre 2005.

Jenia : ce qui est drôle, c'est que nous jouions chacun des styles de musique très différents. Igor jouait du punk rock, Dimo du pop punk, Bob, notre chanteur, avait chanté dans un groupe de black metal quand il était à l'école, et moi je jouais du death metal ou du black metal. Mais on a fait du hardcore.

Igor : on a des visions musicales très différentes, mais aussi différentes visions de la vie. Je ne sais pas comment décrire ça, c'est comme de la magie. Quand je suis venu à la première répétition, je me suis dit : « Peut-être que ça peut marcher. » C'est comme ça qu'on a fait notre premier album, qu'on l'a fait nous-mêmes, sans aucune aide, ni d'un label DIY ou commercial. On a mis notre propre argent pour enregistrer, et on a vendu tout nous-mêmes, que ce soit grâce à des amis, à des distributions DIY. Après quelques mois, on avait vendu 700 CDs. Un matin, je me suis dit qu'on était connus, parce qu'on avait 300 à 400 personnes à chaque concert à Moscou. Mais Moscou, c'est 15 ou 16 millions de personnes. On a commencé avec 20 copains. On est un grand groupe dans notre communauté.

Jenia : on se réveille un jour, et on se dit que ça marche. Et c'est bien. Personnellement, j'aime bien What We Feel avant tout parce que nous sommes des amis. Et le groupe est l'expression de ce que nous sommes. Et c'est bien que nous soyons encore des amis après autant de tournées et de concerts. Je pense que je devrais les haïr, mais je les aime.

Igor : nous avons vécu des moments difficiles ensemble,

comme lorsqu'il y a eu cet assassinat juste avant un concert. Ce Sasha, il venait au concert, il sortait de la station de métro qui est à 100 mètres du club. Près de la sortie, il a été attrapé par sept nazis, a reçu 25 coups de couteau, puis est mort de ses blessures avant que l'ambulance arrive. Et on a tout vu de nos yeux. Nous sommes sortis du club et il était déjà mort. Pour moi, ça a été le plus grand choc. Jusqu'à ce moment-là, je ne croyais pas que c'étaient des choses aussi sérieuses. Il y avait des grosses bagarres, avec la police ou avec des services de sécurité, mais je ne pouvais imaginer que quelqu'un pouvait attraper un jeune de 19 ans, tout maigre, et le massacrer. Pour moi, on jouait de la musique, on essayait de faire en sorte que tout se passe sans violence pour les gens qui venaient au concert. Puis on se retrouve avec un cadavre. Ce n'était pas un ami proche, mais on le connaissait parce qu'il venait à chacun de nos concerts. Quand on a répété après ça, on s'est demandé si ce qu'on faisait était trop fort. Il fallait qu'on s'assoie, et qu'on réfléchisse pour savoir si on continuait ou si on se séparait. Parce que c'est trop chaud. Et on a décidé de continuer. Ça a été la première pierre de notre amitié.

Est-ce que vous êtes actifs en parallèle à la musique ? Dans des mouvements antifascistes ? Organisez-vous des actions antifascistes autres que des concerts ?
Igor : on peut parler de notre chanteur, c'était et c'est toujours un *street warrior,* membre du gang. Pas moi, je n'ai jamais participé à une grosse bagarre, parce que je ne suis pas suffisamment fort. Mais j'ai organisé des centaines de concerts à travers la Russie. Et je pense que chacun doit faire ce dont il est capable. Certains peuvent créer des sites Internet, d'autres peuvent écrire des articles, d'autres font de la musique, certains se battent dans la rue. Nous participons tous à une même démarche. Dans notre groupe, seules deux personnes participent à des actions antifascistes. Nous sommes bien sûr là pour les aider, et j'ai de bonnes relations avec les meneurs des gangs antifas en Russie, en Ukraine et en Biélorussie. Bien sûr, ils savent se battre dans la rue, mais ils ont besoin de personnes pour organiser des concerts de soutien et des choses comme ça. Je les aime bien, j'ai beaucoup d'amis dans la communauté militante antifasciste, mais je ne suis pas membre d'un gang.

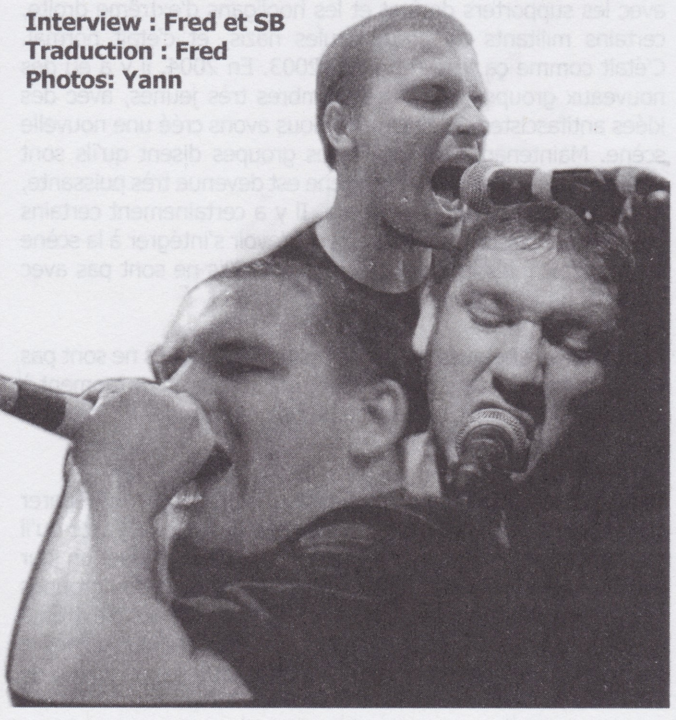
Avez-vous des relations avec des mouvements politiques ou syndicaux ?
On en a parlé pendant le débat, mais le problème, c'est qu'il n'y a aucun parti politique en Russie qui s'intéresse à nos problèmes. Les partis ne sont intéressés que par l'argent, et par la corruption. Ils veulent pouvoir vendre du pétrole et du gaz à l'Europe, et rien d'autre ne les intéresse. Ils ne s'intéressent pas à la guerre des rues, aux morts, aux pauvres, aux problèmes sociaux. Nous n'avons pas autant de partis qu'en Europe, comme les partis écologistes, les partis d'extrême gauche. En Russie, le communisme, c'est du bluff. Notre plus grand parti communiste, Generatia, est le même que celui qui était au pouvoir du temps de l'Union Soviétique, et les autres, c'est du bluff. Ce n'est rien, ça n'existe que pour obtenir un peu d'argent du gouvernement pour s'acheter des nouvelles voitures. Nous n'avons rien à attendre d'eux. Il y a bien des organisations de défense des droits de l'homme, mais le problème est que les personnes qui travaillent pour elles sont vraiment âgées. Il y a un trop grand écart entre elles et nous. Le problème, c'est qu'ils ne nous comprennent pas. Ils nous voient comme des gens issus de la culture alternative, écoutant de la musique bruyante et se battant dans les rues. C'est très difficile de communiquer, mais il y en a quelques-uns que nous respectons et avec lesquels nous avons de bonnes relations. Nous travaillons ensemble si quelqu'un se fait arrêter et qu'on a des problèmes avec la loi. Parce que bien sûr les personnes qui travaillent dans les organisations de défense des droits de l'homme sont plus expérimentées lorsqu'il s'agit de parler avec la police, avec la justice.

Quand nous avons fait la brochure à propos de la situation en Russie, nous avons eu des contacts avec les gens d'Aftonom. Vous les connaissez, vous travaillez avec eux ?
Igor : notre communauté, notre scène à Moscou, est un conglomérat de personnes vraiment différentes, anarchistes, pop punks, militants, ou d'autres personnes qui tout simplement n'aiment pas les nazis. Oui, je connais pas mal de monde d'Aftonom, on a des relations, mais je ne suis pas anarchiste. Ils ont leur propre point de vue. Notre communauté est composée de personnes très différentes. Une seule chose nous unit. Nous sommes tous contre les nazis, et nous sommes tous en danger. Quand tu es toujours en danger et que tu passes beaucoup de temps avec des personnes qui sont aussi en danger, cela crée une sorte de fraternité. Ils font un magazine, beaucoup de choses contre l'énergie nucléaire, contre la violence policière. Ils font beaucoup de bonnes choses. Ils ne s'intéressent pas vraiment à notre scène et à notre musique. Nous sommes d'abord des musiciens, eux s'intéressent d'abord à la politique. Nous nous intéressons surtout à la scène.

Un dernier mot ?
Igor : je voudrais remercier tout le monde ici, et en particulier Géraldine. Merci pour ce soutien, merci aux Suisses aussi. Ce n'est pas notre première visite en Europe, mais c'est la première en France, et vous avez fait un très bon boulot. J'ai compris ça quand vous avez lancé l'invitation, et que tout a été réglé en une journée. En général, les gens avec lesquels on travaille sont plus lents. Merci de votre soutien et de votre intérêt.

Jenia : merci, c'est une des meilleures organisations de tournée que nous avons eue. En Europe, c'est la meilleure en tout cas. J'ai été très étonné qu'autant de personnes soient venues voir les films et assister au débat. La discussion était très intéressante. J'ai été presque choqué, parce que cette fois-ci en Allemagne, je n'ai pas senti qu'il y avait autant de connexion entre le public et nous. Je l'ai trouvé beaucoup plus intéressé aujourd'hui. C'est un plaisir que de jouer pour un public comme celui-là. Merci de tout ce que vous avez fait pour nous, et pour tout ce que vous faites ici pour le mouvement et cette culture.

Interview : Fred et SB
Traduction : Fred
Photos: Yann



ISRAËL À CONTRE-CHŒUR

À la toute fin de l'année 2008, le gouvernement israélien a lancé l'opération « Plomb fondu » dans la bande de Gaza. Officiellement pour répondre aux attaques terroristes du Hamas. Cette « réponse » s'est faite avec une disproportion totalement assumée par l'État hébreu. Son armée a en effet tué plus de 1317 personnes dans la bande de Gaza contre dix militaires et trois civils tués côté israélien. Les victimes palestiniennes sont loin d'être toutes des « terroristes ». C'est une majorité de civils qui a été, comme d'habitude, la première victime de la guerre. Dans une zone aussi densément peuplée que l'est la bande de Gaza, c'était inévitable, et l'alibi selon lequel les femmes et les enfants servent de bouclier humain a été une fois de plus le produit des mensonges de la guerre. Ces massacres de populations civiles, effectués en toute connaissance de cause, l'ont été de façon systématique par une armée régulière, surentraînée et suréquipée, et non pas par quelques soudards intégristes.



Pourquoi cette volonté de la part d'un État qui se prétend la seule démocratie du Moyen-Orient, même si les droits de ses citoyens ne s'établissent qu'en fonction de leur origine ? La raison d'État obéit là-bas, comme ici d'ailleurs, à des stratégies où la vérité et la justice n'ont aucune place. Comme le dit Sun Tzu : « l'art de la guerre est basé sur la duperie. » Nul doute que le stratège chinois a été abondamment étudié par les dirigeants israéliens, tout comme Clausewitz et Machiavel d'ailleurs. Alors pourquoi ? Même si une grande partie de la population israélienne sombre dans le fanatisme religieux le plus irrationnel, il existe encore quelques « justes » parmi elle qui nous permettent de comprendre que cette guerre interminable est avant tout coloniale. Elle procède d'une idéologie nationaliste, comme toujours élaborée sur des contes et des légendes : elle sert avant tout les intérêts d'une classe dirigeante prête à tout pour conserver le pouvoir. L'instauration d'un rapport de force avec le nouveau président des États-Unis, ainsi que la tentative désespérée de remporter des élections législatives qui ont effectivement balayé le parti du gouvernement de l'époque sont sans doute une partie de la motivation réelle de cette tragédie. Ne nous laissons pas terroriser par les nationalistes et les intégristes religieux qui soutiennent aveuglément, là-bas ou ici, cette guerre dont personne ne peut sortir vainqueur. L'escroquerie intellectuelle qui consiste à brandir le danger antisémite dès que s'élève une critique de l'action du gouvernement israélien depuis la création de l'État hébreu en 1948 - et par là même décrédibiliser la lutte réelle et nécessaire contre l'antisémitisme – ne doit pas être un frein à la compréhension des raisons réelles de ce qui n'est que l'oppression d'un groupe humain par un autre, avec pour enjeu le pouvoir absolu. Comme d'habitude. **Fred**

SHLOMO SAND - REFUZNIKS - ACTIVESTILLS - ÉRIC HAZAN



Comment le peuple juif fut inventé : un livre minutieux et salutaire.

En 450 pages, Shlomo Sand déconstruit l identité nationale israélienne.

Dans son dernier ouvrage, *Comment le peuple juif fut inventé* (Fayard), le grand historien israélien s'attaque aux mythes constitutifs de l'État hébreu. Selon lui, rompre avec l'historiographie sioniste est une nécessité qui engage le présent. Cela apaiserait les tensions à l'intérieur et à l'extérieur d'Israël. Décryptage.

En 1918, le jeune David Ben Gourion, futur fondateur de l'État d'Israël, alors membre du Poalei Sion (les sionistes de gauche) estime que les fellahs palestiniens sont les descendants, très superficiellement islamisés, des Juifs de l'Antiquité. Imprégné d'une conception ethnocentriste de la nation, il estime qu'il sera aisé de les assimiler : au contact des sionistes, leur race parlera, dix siècles d'Islam seront effacés, et les Palestiniens reviendront dans le giron de leurs ancêtres. Les très violents pogroms de 1929 à Hébron mettent un terme à ce rêve. L'Arabe devient l'ennemi. Des nationalistes juifs de gauche professant une vision raciale de la nation, niant la dispersion du peuple juif, considérant les Palestiniens comme leurs frères ? Ce n'est pas la moindre des révélations du remarquable livre de Shlomo Sand, qui connaît un énorme succès dans son pays. Cet universitaire appartient au courant de la « contre-histoire » israélienne qui s'oppose à l'historiographie sioniste dominante. Par ce livre, Sand prouve qu'écrire l'histoire est un combat. En démontant la mythologie nationale israélienne, il s'expose à la vindicte publique, potentiellement très violente en Israël, et prend le risque de donner des arguments aux antisémites. Mais regarder en face cette mythologie nationale est pour lui le seul moyen de sortir son pays de la « nuit cauchemardesque » qu'il vit et « du sombre abîme[1] » qui l'attend. Ce pavé dans la mare de tous les nationalismes présente un triple intérêt : il met en évidence le caractère superficiel et dangereux de toutes les identités nationales. Il déconstruit la légitimité historique du sionisme à posséder la Palestine entière. Et enfin, il contribue indirectement à lutter contre l'antisémitisme en intégrant pleinement l'histoire des Juifs à celle de tous les autres peuples. Les Juifs : une nation imaginée, comme toutes les autres.

> « Une nation est un groupe de personnes unies par une erreur commune sur leurs ancêtres et une aversion commune envers leurs voisins. » (Karl W. Deutsch, 1969)

Le nationalisme est le mouvement politique triomphant du XIX[e] siècle. Dans toute l'Europe, intellectuels et politiques s'efforcent de définir les identités nationales puis de convaincre les populations qu'elles appartiennent à ces peuples à l'histoire millénaire. Cette identité légitime ensuite leur aspiration à l'indépendance : chaque nation a le droit de se gouverner elle-même et elle seule. Empires et principautés s'effondrent remplacés par des États-nations. Deux définitions de la nation s'opposent : la nation-contrat et la nation-ethnie. La première, d'inspiration française, se définit comme une communauté de valeur, le contrat social auquel adhèrent ceux qui veulent appartenir à un peuple. La nation-ethnie ou nation-race, d'inspiration allemande, et dominante en Europe centrale et orientale, définit la nation comme une communauté d'origine, traversant les siècles sans perdre ses caractères fondamentaux, car enracinés dans son sang. Encore faut-il convaincre chacun qu'il appartient à une nation. Pour cela, les intellectuels – les historiens surtout – s'emploient à écrire le grand roman national, retrouvent les origines – grandioses tant qu'à faire – de leur peuple, recréent leurs coutumes, fixent les langues, et constituent les grands mythes nationaux. Le succès dans l'opinion est immédiat. Les identités nationales ne sont donc pas imaginaires, mais imaginées. Elles deviennent une réalité, car les Européens suivent les élites qui ont « rêvé la nation ». Nos ancêtres les Gaulois, Romains, Teutons, Saxons, Pictes, Ibères, Slaves, envahissent les imaginaires collectifs du Vieux Continent. Mais pour se construire une identité, il est encore plus simple de se définir par rapport à l'autre, l'étranger, l'ennemi. C'est

1 Sauf mentions contraires, les passages entre guillemets sont des citations du livre de Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Fayard, 2008, 446 pages, 23 euros.

ici qu'interviennent les Juifs d'Europe. Le nationalisme les exclut des communautés nationales en formation. L'antisémitisme, de plus en plus raciste et violent, les contraint à s'adapter. Trois possibilités s'offrent à eux. La première est l'assimilation. En France ou au Royaume-Uni, la relative faiblesse de l'antisémitisme, la conception ouverte de la nation et l'émancipation légale facilitent leur intégration. Leur judéité n'est pas alors une identité nationale, mais se cantonne à une pratique religieuse ou à un héritage culturel. La deuxième est la lutte révolutionnaire mêlée à une revendication identitaire. C'est l'expérience remarquable du Bund, ce mouvement révolutionnaire socialiste antisioniste et yiddish, qui se développe en Russie et œuvre à l'émancipation de tous les opprimés, ashkénazes ou non. La troisième est la construction d'une identité nationale juive, stade préalable nécessaire à la revendication d'un État-nation pour les Juifs. C'est le sionisme.

Des historiens juifs s'emploient donc, à la suite de leurs confrères, à créer le grand récit national du « peuple élu ». À la fin du XVIII[e] siècle, la Torah est considérée par les communautés juives comme un livre sacré, une suite de récits allégoriques à signification religieuse. Au XIX[e] siècle, elle est transformée en livre d'histoire, se laïcise et se nationalise : Michelet a écrit l'histoire de France, Walter Scott celle de l'Angleterre, et Dieu celle du « peuple élu » ! Les Juifs sont invités à s'imaginer comme les descendants en droite ligne, sans métissage ou presque, d'Abraham, de David et de Salomon. La parenthèse diasporique doit être refermée et Israël refondé. Des siècles d'antisémitisme et d'enfermement dans les ghettos rendent crédibles aux yeux de nombreux Israélites européens ce concept de nation pure, singulière, inaltérée. Les intellectuels juifs répliquent donc aux nationalistes européens en utilisant leurs outils conceptuels. Le sionisme se développe initialement en Europe centrale, zone où la nation-race domine. Aussi les sionistes élaborent-ils à leur tour une conception ethnique du peuple juif en conformité avec les idéologies dominantes. Shlomo Sand signale ainsi que Arthur Rupin, titulaire de la chaire de sociologie juive à l'université hébraïque de Jérusalem de 1926 à 1943, effectue des « recherches démographiques sur la lutte darwinienne de la "race juive" » et entretient une correspondance universitaire avec Hans Günther, le pape du racisme nazi ! Il ne s'agit pas évidemment d'affirmer ici que les sionistes ont la même idéologie que les nazis, mais qu'ils participent d'une tendance dominante au racialisme qui gangrène la recherche scientifique depuis le milieu du XIX[e] siècle.

Un peuple homogène, existant depuis la nuit des temps, animé d'une destinée manifeste ? Non, comme n'importe quelle nation européenne, la nation israélienne s'est construite sur une « mythistoire ».

La nouvelle histoire post-nationaliste des Juifs.

L'un des mérites du livre de Sand est de résumer les découvertes historiques et archéologiques des trente dernières années pour souligner que le récit national israélien actuel, vulgate de l'historiographie sioniste du XIX[e] siècle, est un beau roman et pas grand-chose d'autre. Florilège.

Le royaume de Salomon, le premier temple de Jérusalem et la puissance des Hébreux à cette époque ne sont pas attestés par des données archéologiques probantes. À cet égard, l'occupation des territoires fut une désillusion pour l'archéologie nationaliste israélienne. Les fouilles entreprises en Cisjordanie ont confirmé le caractère mythique de ce royaume biblique. En 1967, « la terre se révolte » écrit finement Sand. Du II[e] siècle avant JC au II[e] siècle de notre ère, dans tout le bassin méditerranéen, les Juifs se distinguent par un prosélytisme fort efficace. Ainsi la croissance numérique est-elle due essentiellement à la conversion de populations païennes de l'Empire romain

Shlomo Sand

COMMENT LE PEUPLE JUIF FUT INVENTÉ

fayard

et non à une improbable croissance démographique du « peuple élu ». Il n'y a pas eu d'expulsion massive après la grande révolte et la destruction du temple de Jérusalem par Titus en 70. Même l'historiographie dominante l'admet puisque la Palestine est secouée par la grande révolte de Bar Kokhba de 132 à 135, héros des sionistes. Certains historiens sionistes, retardant le plus possible la diaspora, la datent de l'arrivée des musulmans au VII[e] siècle. En réalité, il est malaisé de savoir comment les Hébreux ont disparu de Palestine : exil lent sans expulsion ? Conversions progressives ? Le plus impressionnant est l'histoire des Khazars, déjà mis en lumière dans le remarquable livre d'Arthur Koestler, *La Treizième tribu*. Ce peuple de guerriers nomades d'Asie centrale a fondé un puissant empire autour de la mer Caspienne au VIII[e] siècle. Selon toute probabilité, ils se convertissent au judaïsme au IX[e] siècle. En 1976, lorsque parut le livre de Koestler, juif hongrois rappelons-le, les réactions israéliennes furent d'une rare violence : « Une action antisémite subventionnée par les Palestiniens », dit l'ambassadeur d'Israël en Grande-Bretagne. Pourquoi ? Parce que si l'hypothèse khazar est vraie, alors les ashkénazes (plus de 80 % de la judaïcité mondiale avant la Shoah) sont les descendants de nomades d'Asie centrale et non des Sémites. Imaginons un instant la scène suivante : À la fin du XIX[e] siècle, dans un ghetto d'Europe centrale, un soir de Shabbat, une famille de fourreurs ashkénazes portant le long kaftan, parlant yiddish et partageant la carpe farcie – autant d'héritages khazars selon Koestler – se met à rêver à la refondation du royaume de Salomon à l'ombre des palmiers de Palestine ! Vu sous cet angle, toute la légitimation sioniste du retour en terre promise s'effondre, sauf à considérer que le foyer national historique des Juifs actuels serait plutôt dans le Caucase…

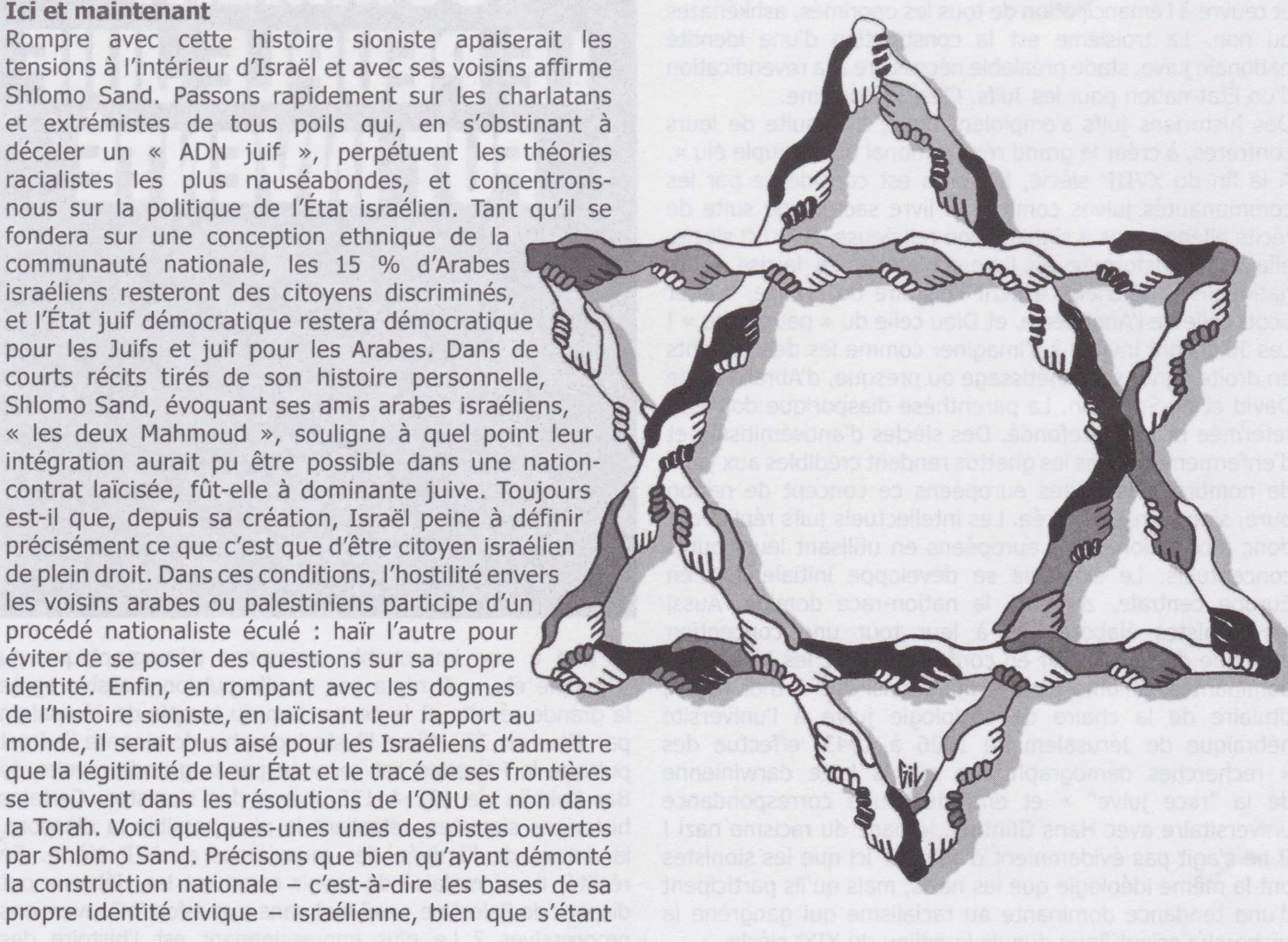
Les Juifs sont donc un peuple (presque) comme les autres :

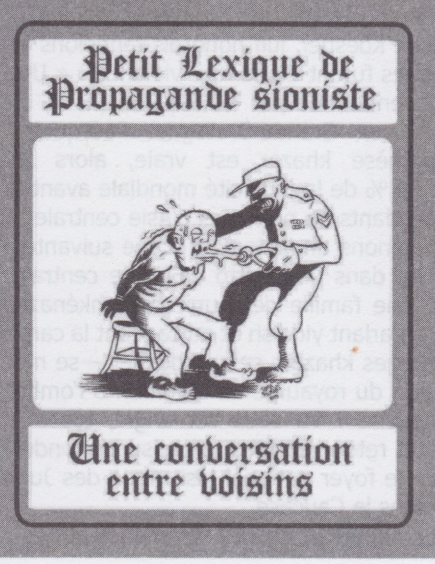
produit de la contingence et du métissage, sans autre identité commune que la religion, certains d'entre eux se sont forgés une histoire nationale au XIXe siècle, c'est-à-dire une identité nouvelle, pour fonder Israël. « Nos ancêtres les Gaulois » étaient à peu près tout sauf gaulois. De même « nos ancêtres les Hébreux » étaient en fait issus de l'effervescence migratoire méditerranéenne. Presque comme les autres ? Oui, car des siècles d'antisémitisme les ont singularisés, maintenus dans l'oppression et ni Koestler ni Sand ne remettent en cause le droit d'Israël à exister. Mais l'État Juif doit redéfinir son identité et son histoire en les laïcisant pour sortir de l'impasse.

Ici et maintenant

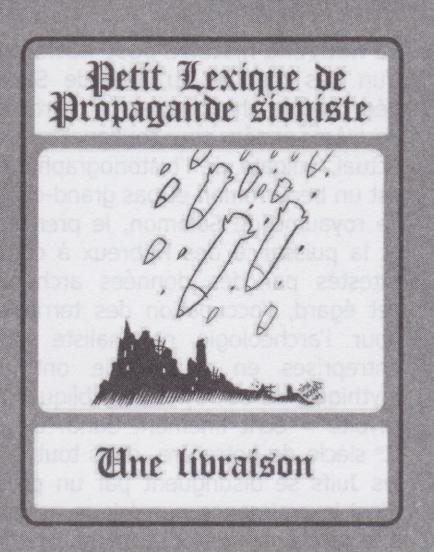
Rompre avec cette histoire sioniste apaiserait les tensions à l'intérieur d'Israël et avec ses voisins affirme Shlomo Sand. Passons rapidement sur les charlatans et extrémistes de tous poils qui, en s'obstinant à déceler un « ADN juif », perpétuent les théories racialistes les plus nauséabondes, et concentrons-nous sur la politique de l'État israélien. Tant qu'il se fondera sur une conception ethnique de la communauté nationale, les 15 % d'Arabes israéliens resteront des citoyens discriminés, et l'État juif démocratique restera démocratique pour les Juifs et juif pour les Arabes. Dans de courts récits tirés de son histoire personnelle, Shlomo Sand, évoquant ses amis arabes israéliens, « les deux Mahmoud », souligne à quel point leur intégration aurait pu être possible dans une nation-contrat laïcisée, fût-elle à dominante juive. Toujours est-il que, depuis sa création, Israël peine à définir précisément ce que c'est que d'être citoyen israélien de plein droit. Dans ces conditions, l'hostilité envers les voisins arabes ou palestiniens participe d'un procédé nationaliste éculé : haïr l'autre pour éviter de se poser des questions sur sa propre identité. Enfin, en rompant avec les dogmes de l'histoire sioniste, en laïcisant leur rapport au monde, il serait plus aisé pour les Israéliens d'admettre que la légitimité de leur État et le tracé de ses frontières se trouvent dans les résolutions de l'ONU et non dans la Torah. Voici quelques-unes unes des pistes ouvertes par Shlomo Sand. Précisons que bien qu'ayant démonté la construction nationale – c'est-à-dire les bases de sa propre identité civique – israélienne, bien que s'étant essayé à l'exil en France pendant quelques années, il vit toujours en Israël et exhorte son pays à sortir de l'impasse, pour connaître enfin la paix. Il fait partie de ces historiens pour qui seule la vérité est féconde, aussi dérangeante soit-elle. Par ce livre minutieux et salutaire, Sand semble avoir entendu l'appel lancé en son temps par l'historien communard Lissagaray : « *Celui qui fait au peuple de fausses légendes révolutionnaires, celui qui l'amuse d'histoires chantantes, est aussi criminel que le géographe qui dresserait des cartes menteuses pour les navigateurs.* »

Professeur Détruit
Illustrations : Gil





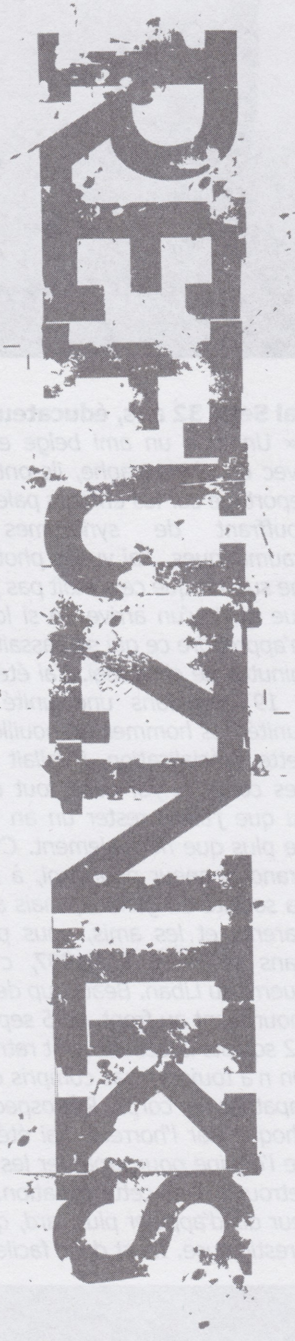




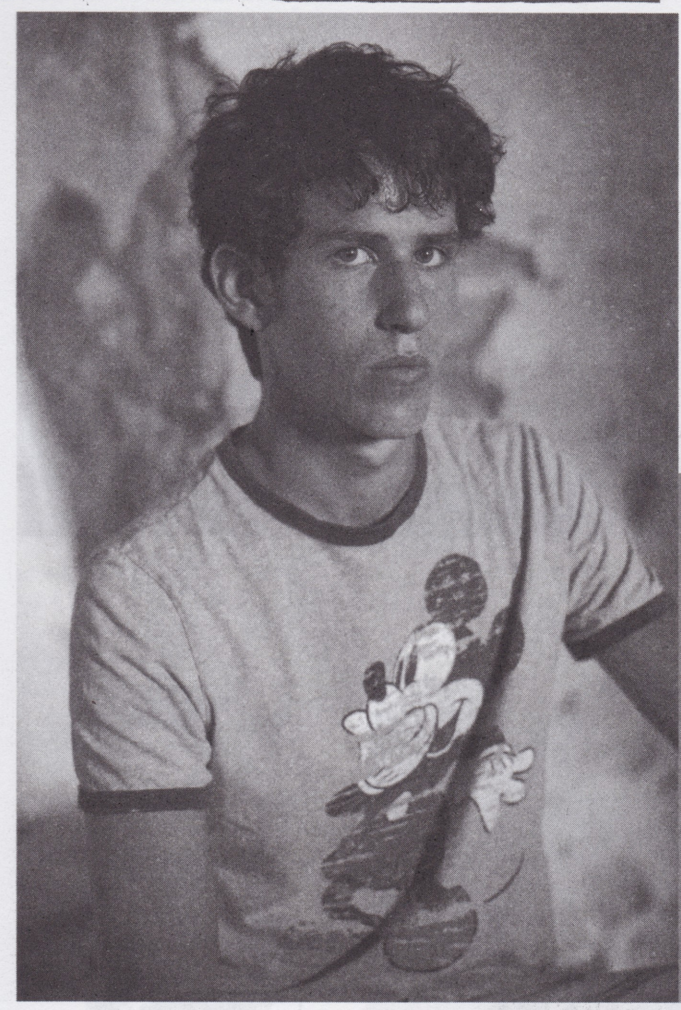
PORTRAITS DE REFUZNIKS SUITE.

Trois nouveaux portraits de refuzniks. Yuval et Omer font partie des « Schministim », ces jeunes étudiants israéliens qui ont refusé d'effectuer leur service militaire et qui ont déjà été emprisonnés pour cette raison. Tal a déjà fait son service dans une unité d'élite. Plus tard, il a compris la mort et la vie perdue, il a refusé d'effectuer la réserve annuelle, lot de tous les hommes israéliens. Il a alors rejoint « Combatants for peace », un collectif formé de combattants israéliens et palestiniens qui se battent pour la paix.





Omer, 19 ans, étudiante.
Elle pose dans une maison palestinienne du village de Ni'ilin, derrière des impacts de balles que des soldats israéliens ont fait « pour s'amuser ». « *Je crois que les jeunes doivent connaître la situation des Palestiniens pour ensuite faire leur choix. C'est pour cette raison que nous avons pris la décision d'aller en prison pour cette cause. L'idée est de faire ouvrir les yeux aux autres. Mon père est un général important, il a été vice-président du Mossad. Nous sommes à l'opposé l'un de l'autre. Il m'a dit qu'il viendrait me jeter des cacahuètes en prison. Depuis toujours, j'ai voulu la paix, quand je suis arrivée au lycée, j'ai commencé à m'intéresser à la politique. J'ai participé à des pièces de théâtre contre la guerre. En fait, je crois que j'ai simplement eu de la chance : j'ai juste ouvert les yeux. C'est donné à tout le monde. D'ailleurs, je ne hais pas les soldats, je pense qu'ils sont victimes d'un lavage de cerveau. L'éducation et tout le système nous font croire que nous devons défendre notre pays mais c'est un mensonge incroyable : en réalité, nous attaquons… En ce qui me concerne, je ne suis pas pacifiste, je pense que chaque pays a le droit de se défendre, mais pas d'attaquer des civils. Et puis il faut dire aussi que le système de l'armée fonctionne bien, ils ne vous laissent pas le temps de réfléchir. Ce qui m'inquiète le plus c'est que ma génération a grandi pendant l'occupation. Pour les gens de mon âge, c'est une chose normale. On nous éduque pour haïr et contrôler les Palestiniens. Au début, je trouvais ça marrant d'aller en prison, et puis j'ai parlé à une femme qui y avait été… J'ai réalisé que je ne pourrais plus faire des tas de choses, comme aller à la plage. Heureusement, je sais qu'il y aura plein de gens derrière nous…* »

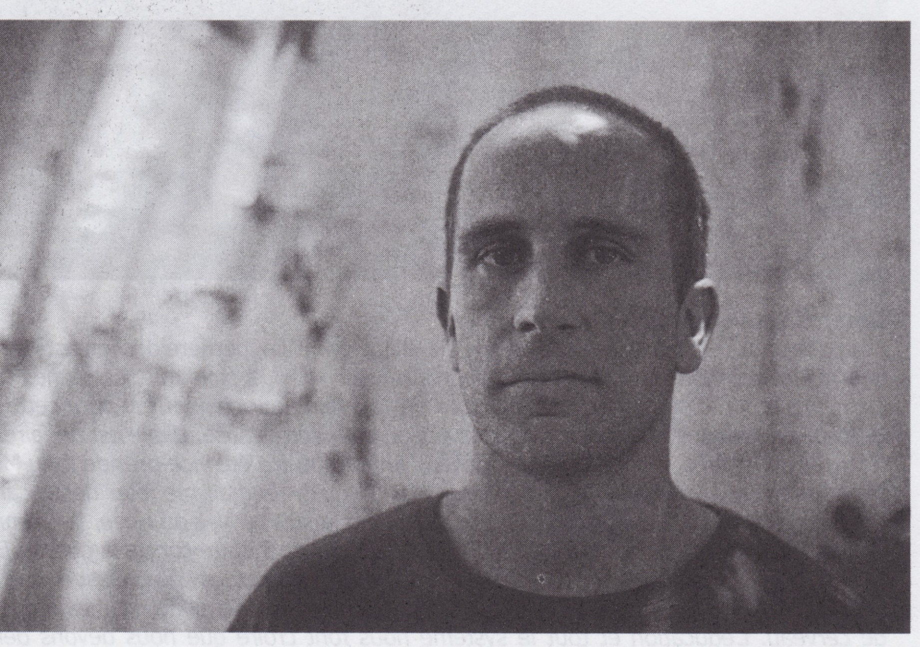




Yuval, 19 ans, étudiant.

« Ma famille ne veut pas que j'aille en prison, ils ont peur et me disent que ça n'aura pas l'impact médiatique espéré. J'ai décidé d'aller en prison pour protester contre l'occupation. J'ai grandi à Neva Shalom, un village près de Jérusalem. C'est un des seuls endroits en Israël où des Palestiniens et des Juifs vivent ensemble en bonne entente. J'ai décidé de ne pas faire mon service à la fin de l'année dernière. C'est sans doute parce que ma famille est contre, mais c'est surtout à cause de ce que je vois dans les territoires occupés. Il y a eu beaucoup de discussions animées à ce sujet chez moi... Je pense que comme nous sommes nombreux à avoir pris cette décision, on va forcément parler de nous. En général, mes amis pensent que j'ai tort mais certains respectent ma décision. D'autres, je pense, sont jaloux de notre courage. Mais c'est un sujet tabou puisque la plupart d'entre eux sont en train de faire l'armée. »

Tal Sela, 32 ans, éducateur.



« Un jour, un ami belge est venu avec un photographe, ils ont fait un reportage sur les enfants palestiniens souffrant de syndromes post-traumatiques. J'ai vu les photos et je me suis dit que ce n'était pas possible que quelqu'un arrive de si loin pour m'apprendre ce qui se passait à vingt minutes de chez moi. J'ai été affecté à 19 ans dans une unité d'élite, l'unité des hommes-grenouilles. Pour cette spécialisation, il fallait prendre des cours et j'ai donc tout de suite su que j'allais rester un an et demi de plus que normalement. C'était un grand honneur pour moi, à la base. La société en général, mais aussi les parents et les amis, vous poussent dans ce sens. En 1997, c'était la guerre au Liban. Beaucoup de soldats mourraient au front. Le 5 septembre, 12 soldats israéliens sont retrouvés morts suite à l'explosion d'une importante charge d'explosifs qu'ils portaient eux-mêmes. On n'a toujours pas compris ce qui s'était exactement passé. Mon unité et moi avons été envoyés là-bas en hélicoptère pour rapatrier les corps. Rétrospectivement, je me rends compte que c'est ce qui a changé ma façon de voir les choses. J'étais choqué par l'horreur. J'ai été voir un psychologue. Je souffrais d'un syndrome post-traumatique. Un ami qui faisait partie de l'équipe pour rapatrier les corps est devenu fou. J'ai toujours pensé que j'aimais les gens, la vie. Et pourtant, je me suis retrouvé dans cette situation. Et puis, je suis revenu à la vie civile. Quand l'armée appelle pour que je fasse ma réserve, je leur dis d'appeler plus tard, que je fais des études. Ils ne s'en préoccupent pas vraiment parce qu'il s'agit d'une petite unité prestigieuse. Il est donc facile de trouver des volontaires. Aujourd'hui, je suis un combattant pour la paix. »

http://december18th.org – www.combatantsforpeace.org »

Propos recueillis par Géraldine et Martin

Photos : Martin Barzilai



Activestills :

La caméra est la bouche, la photo est le cri.



« La caméra est la bouche, la photo est le cri. » Telle est la devise d'Activestills, un collectif de photographes israéliens qui ont décidé de s'unir pour réveiller les consciences avec leur arme principale : l'appareil photo.

La comparaison avec Robert Capa et ses acolytes de l'agence Magnum serait sans doute osée, mais c'est la même philosophie, le même souci d'indépendance et de refus du détournement de leurs photos par les journaux qui les animent. C'est bien pour cela que ces photographes âgés de 20 à 35 ans sont aux côtés des Palestiniens dans les manifestations contre le mur, ou la destruction des maisons. À la fois témoins et acteurs, photographes et militants, ils ont décidé de partir au feu et de réveiller les consciences.

Peux-tu présenter le groupe ?
Activestills s'est formé au début de l'année 2005. Nous nous sommes rencontrés à Bil'In (*cf. Barricata* 17). C'était le début de la lutte dans le village, alors que les barbelés étaient en train d'être posés (le « mur » dans les villages palestiniens) et elle était intense et rude. Il y avait une manifestation toutes les semaines, où beaucoup de gens étaient arrêtés et blessés. Pourtant, peu d'Israéliens étaient au courant. Nous prenions des photos tous les trois, et c'est comme cela qu'on s'est rapproché, ce qui s'est concrétisé quand on nous a proposé d'exposer dans une galerie de Tel Aviv. Le coût de l'impression des photos en grand format et une audience réduite à un public de convaincus, nous ont poussés à préférer l'exposition de nos photos dans la rue. On les a imprimées en format poster, à 3 000 exemplaires, et placardées la nuit, de façon assez artistique, après les rondes de police, sur les murs de rues passantes de Tel Aviv. Chaque nuit pendant une semaine, on venait vérifier si les posters étaient encore présents. Bien sûr, on y avait apposé notre signature. On a fait cela une semaine avant la discussion sur Bil'In à la Haute Cour, à propos des terres volées pour la construction du mur. À cette occasion, une manifestation avait aussi lieu à Jérusalem, avec la présence des habitants de Bil'In qui avait eu le droit de sortir du village et on y est allé à nouveau avec des posters. C'était le début de notre action.

Activestills, c'est donc un groupe de photographes ?
Non, c'est surtout un groupe d'activistes pour la plupart anarchistes. Aujourd'hui, notre action se développe sur deux axes principaux. Il y a les expositions : nous choisissons un sujet, comme la destruction des maisons de Jérusalem-Est, et nous travaillons autour d'expos dans la rue ou dans des espaces fermés. Le deuxième axe est la couverture médiatique quotidienne de la lutte à des fins d'information (presse et sites Internet). Nous partons parfois pour des expositions aux USA ou en Europe. Nos photos sont utiles lors des procès des activistes. En ce qui concerne l'information, nous privilégions les médias alternatifs, car il est arrivé que les journaux officiels détournent nos photos contre nous, toutefois, peu d'Israéliens sont au fait de ce qui se passe sur



les territoires palestiniens, c'est pour cela que nous ne les négligeons pas totalement. Avant tout, les Israéliens doivent changer leur façon de voir les choses, et cela n'est possible que s'ils sont réellement informés sur ce que le gouvernement fait en leur nom. Les choses ne pourront changer que de l'intérieur, et non pas par une intervention extérieure de l'Onu, des États-Unis ou de je ne sais qui.

Votre action est-elle décisive dans la lutte contre le mur ?
Non, c'est avant tout celle des habitants des villages. Par contre maintenant, les Israéliens connaissent l'existence de Bil'In, « ce village où se battent les Palestiniens et l'extrême gauche israélienne ». Les médias ont bien essayé de faire croire à Nil'In par exemple que les « extrémistes anarchistes » manipulaient les habitants du village pour s'opposer à la pose des barbelés, mais personne n'est dupe.

Comment fonctionnez-vous ? Vous vivez de votre travail de photographe ?
Chacun d'entre nous a un job pour vivre au quotidien. En ce qui concerne notre fonctionnement, nous avons fait le choix de signer collectivement, ce qui permet de couvrir plusieurs luttes ou événements en même temps. De même, nous décidons collectivement des expositions et actions que nous faisons. Pour pouvoir les financer, ou prendre en charge les trajets en taxi-bus pour les villages palestiniens, nous demandons un paiement de nos photos aux organisations subventionnées, ce qui permet de fournir du matériel gratuit aux autres comme les anarchistes. Parfois, on y est de notre poche, aussi.

Comment a commencé la lutte contre le mur ?
En 2003, certains villages ont commencé à protester. La lutte commune a débuté à Mas'ha, un camp composé d'Israéliens et de Palestiniens, monté pour protester contre l'éviction du mur qui prenait 90 % des terres du village. Presque tous les jours, il y avait une manif, plus conséquente le week-end. D'autres villages étaient en lutte aussi, comme Ramen, à Jérusalem-Est. Ce n'étaient pas encore les Anarchistes contre le mur, mais des organisations. Il y a une différence entre la participation des anarchistes et les autres organisations qui se battent pour la paix. Celles-ci viennent une ou deux fois par an, d'une manière officielle et organisent tout. Les anarchistes n'organisent rien en Palestine (toutefois, ils organisent les déplacements de Tel Aviv et Jérusalem vers les villages), ils se joignent à la lutte et viennent régulièrement, pour se battre avec les Palestiniens.

Comment se passent les manifestations ?
Notre travail est différent de celui des photographes qui viennent juste couvrir l'événement. Ceux-là portent des gilets pare-balles et poussent les gens qui les gênent, et ils ne sont pas trop appréciés par les villageois. Nous, nous sommes d'abord des militants, et nous allons aussi à l'affrontement. Ainsi, nous sommes souvent, avec notre appareil, dans le champ de vision du photographe de presse, et ils détestent cela, car ils veulent des photos « propres ». Nous avons aussi des problèmes avec la police. Certains d'entre nous ont déjà été frappés, ou ont reçu une balle en métal/caoutchouc.

Qu'est-ce qu'a changé la présence d'Israéliens et d'internationaux dans les manifestations ?
L'armée a différentes consignes. Avant d'intervenir, elle regarde à la longue-vue s'il y a des occidentaux dans la manifestation. Elle n'emploiera pas de balles réelles si c'est le cas, car ce serait « mal vu » si l'un d'eux était blessé. Sinon, dans les territoires palestiniens, tout est permis pour l'armée, et c'est l'officier du commando qui décide de tout, même tuer des gens. Les soldats sont particulièrement agressifs quand les manifestants s'en prennent directement aux engins de constructions ou aux barbelés et empêchent la bonne marche des travaux. Là, ils tirent à balles réelles, arrêtent les manifestants et imposent un couvre-feu à tout le village. En cas d'arrestations, il y a deux cours : la cour militaire pour les Palestiniens, qui peuvent attendre de huit jours à un mois avant d'être jugés, peuvent perdre leur permis de travailler en Israël, s'ils en ont un, et la cour israélienne pour les Israéliens, qui ne restent pas plus d'un jour, et les charges en général sont minimes, pas plus d'un mois à deux mois de prison. Pour Bil'In, la haute cour a été favorable, car la lutte est dure et très médiatisée.

Comment se passent les relations avec le village ?
Les villageois nous invitent parfois aux réunions préalables aux manifestations. Certains parmi nous ont appris l'arabe, ce qui facilite la communication et la participation. Une des choses importantes du combat, c'est de montrer que des Israéliens peuvent être à leur côté dans la lutte, même quand elle est violente, et peuvent être arrêtés ou blessés. Il y a plus de six ans, personne n'aurait pu imaginer que cela arrive. La lutte sera longue avant de faire tomber le mur...

Interview : Géraldine
Photos : Activestills



LA DEUXIEME MORT DU JUDAÏSME

Les millions de Juifs qui ont été exterminés par les nazis dans les plaines de Pologne avaient des traits communs qui permettent de parler d'un judaïsme européen. Ce n'était pas tant le sentiment d'appartenance à un peuple mythique, ni la religion car beaucoup d'entre eux s'en étaient détachés : c'étaient des éléments de culture commune. Elle ne se réduisait pas à des recettes de cuisine, ni à des histoires véhiculant le fameux humour juif, ni à une langue, car tous ne parlaient pas le yiddish. C'était quelque chose de plus profond, commun sous des formes diverses aux ouvriers des usines textiles de Lodz et aux polisseurs de diamants d'Anvers, aux talmudistes de Vilna, aux marchands de légumes d'Odessa et jusqu'à certaines familles de banquiers comme celle d'Aby Warburg. Ces gens-là n'étaient pas meilleurs que d'autres, mais ils n'avaient jamais exercé de souveraineté étatique et leurs conditions d'existence ne leur offraient comme issues que l'argent et l'étude. Ils méprisaient en tout cas la force brutale, dont ils avaient souvent eu l'occasion de sentir les effets. Beaucoup d'entre eux se sont rangés du côté des opprimés et ont participé aux mouvements de résistance et d'émancipation de la première moitié du siècle dernier : c'est cette culture qui a fourni son terreau au mouvement ouvrier juif, depuis le Bund polonais, fer de lance des révolutions de 1905 et 1917 dans l'empire tsariste, jusqu'aux syndicats parisiens des fourreurs et des casquettiers, dont les drapeaux portaient des devises en yiddish et qui ont donné, dans la MOI, bien des combattants contre l'occupant. Et c'est sur ce terrain qu'ont grandi les figures emblématiques du judaïsme européen, Rosa Luxembourg, Franz Kafka, Hannah Arendt, Albert Einstein. Après guerre, nombre des survivants et de leurs enfants soutiendront les luttes d'émancipation dans le monde, les Noirs américains, l'ANC en Afrique du Sud, les Algériens dans leur guerre de libération. Tous ces gens sont morts et on ne les ressuscitera pas. Mais ce qui se passe en ce moment à Gaza les tue une seconde fois. On dira que ce n'est pas la peine de s'énerver, qu'il y a tant de précédents, de Deir Yassin à Sabra et Chatila. Je pense au contraire que l'entrée de l'armée israélienne dans le ghetto de Gaza marque un tournant fatal. D'abord par le degré de brutalité, le nombre d'enfants morts brûlés ou écrasés sous les décombres de leur maison : un cap est franchi, qui doit amener, qui amènera un jour le Premier ministre israélien, le ministre de la Défense et le chef d'État-major sur le banc des accusés de la Cour de justice internationale. Mais le tournant n'est pas seulement celui de l'horreur et du massacre de masse des Palestiniens. Il y a deux points qui font des événements actuels ce qui est advenu de plus grave pour les Juifs depuis Auschwitz. Le premier, c'est le cynisme, la manière ouverte de traiter les Palestiniens comme des sous-hommes, les tracts lâchés par des avions annonçant que les bombardements vont être encore plus meurtriers, alors que la population de Gaza ne peut pas s'enfuir, que toutes les issues sont fermées, qu'il n'y a plus qu'à attendre la mort dans le noir. Ce genre de plaisanterie rappelle de façon glaçante le traitement réservé aux Juifs en Europe de l'Est pendant la guerre, et sur ce point j'attends sans crainte les hauts cris des belles âmes stipendiées. L'autre nouveauté, c'est le silence de la majorité des Juifs. En Israël, malgré le courage d'une poignée d'irréductibles, les manifestations de masse sont menées par des Palestiniens. En France, dans les manifestations du 3 et du 10 janvier, le prolétariat des quartiers populaires était là, mais des hurlements de colère d'intellectuels juifs, de syndicalistes, de politiciens juifs, je n'en ai pas entendu assez. Au lieu de se satisfaire des âneries du gouvernement et du CRIF (« ne pas importer le conflit »), il est temps que les Juifs viennent en masse manifester avec les « arabo-musulmans » contre l'inacceptable. Sinon, leurs enfants leur demanderont un jour « ce qu'ils faisaient pendant ce temps-là » et je n'aimerais pas être à leur place quand il leur faudra répondre.

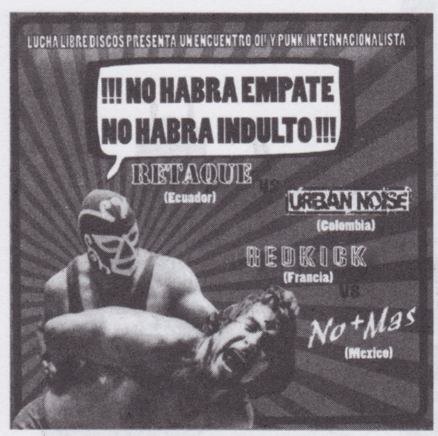
Éric Hazan



NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS

Les comités locaux s'expriment

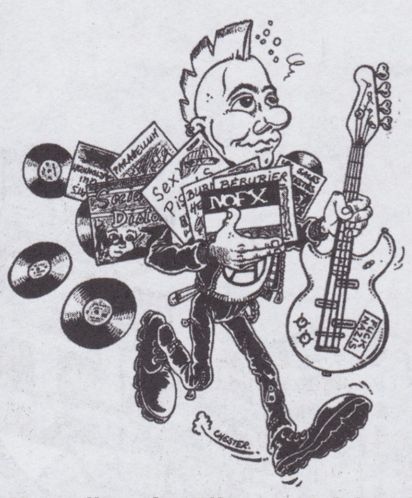




Notre correspondante de l'Est vous parle de la dernière imposture du bon Monsieur Fouad qui a réussi à placer son groupe sur une compil latino Oi !

Monsieur Lucha Libre revient avec une bonne nouvelle ! Le CD s'appelle *¡¡¡No habra empate, no habra indulto!!!*, un split *made in* Quito avec Retaque, Urban Noise (Sharp Bogotá), Redkick et No+Mas (keupons Guadalajara), soit en tout 20 titres (cinq chacun) pour plus de 60 minutes de musique entre la Oi ! plus lourde et le keupon, réminiscence de keupon espagnol 80´s pour No+Mas (surtout pour les voix, car les grattes ont un son franchement actuel). Le deal avec No+Mas, c'est que eux sortiront le skeud en terres mexicaines, ça permettra une meilleure diffusion du projet par là-bas, car sinon c´est un peu galère pour la distribution. La compil sortira en France à partir de début février.

Mais qui est Lucha Libre discos ? Pas des milliards de choses à dire, à part que c'est vraiment artisanal, fait avec modestie mais passion et que les projets se montent au gré des rencontres, et comme il ne fait pas de bénefices sur les disques, ça prend du temps pour monter d'autres projets, et qu'avant le split, il n'y a eu que le CD de Retaque, dont la diffusion durant deux ans a permis le financement de ce nouveau projet. En gros, le skeud de Retaque a été diffusé sur tout le continent sud-américain, de l'Argentine au Mexique en passant par le Brésil, Costa Rica, Panama, et Colombie mais aussi en Europe (Espagne, Pays basque, France, Italie, Allemagne). Comme projet, il y a toujours la coprod avec Skandalo Oi!, groupe ska Oi! sharp historique de la scène de Bogotá. Contact : http://lucha.libre.discos.free.fr/index2.htm **Lulu**



Nouvelles de Dijon : Maloka, le Local libertaire, les Tanneries...

Les Tanneries sont toujours là et nous venons d'entrer en négociation avec la mairie pour un possible déménagement en 2010-2011 ! Ils veulent construire des logements sur notre espace et acceptent de nous reloger. Ils veulent négocier un « cahier des charges » pour ce futur espace qui pourra incorporer l'habitation, les espaces d'activités et la salle de concert ! Pour le moment, pas mal d'activités dans la salle, la pièce *Putain d'usine* ce samedi suivi d'un spectacle anticarcéral et des concerts toutes les semaines jusqu'à fin juin ! Parmi les groupes qui passeront prochainement, on peut citer Bloody Phénix, Toasters, Cross Stitched Eyes, Guérilla Poubelle, Guarapita, Gotham CT ou Los Tres Puntos, etc. Du côté des activités, l'espace informatique, la bibliothèque ou le « free » shop semblent vraiment bien fonctionner ! C'est ouvert tous les mercredis. Maloka, le label vient de sortir quelques groupes. Le nouvel album (LP) d'Attentat Sonore *Syndrome de Stockholm* vient tout juste d'arriver. Enfin un vrai album pour nos camarades de Limoges ! Un gros son pour du street-punk bien politisé ! Le premier album de Mopish Moment, jeune groupe de Bordeaux, vient aussi d'arriver dans les bacs ! Là, c'est un coup de cœur pour une musique reggae/punk qui nous renvoie à Inner Terrestrials, Pain ou Burning Heads ! Un mélange détonnant qui devrait régaler vos platines car c'est encore un vinyl ! On attend la version CD d'ici peu. On a pas mal de projets pour le futur dont une discographie d'Heyoka dans un digipack double CD qui devrait sortir pour le festival des Tanneries fin mai ! On attend encore des confirmations mais il devrait y avoir Heyoka, Non Servium, Protestera, Pain, Fleas and Lice, Rawside, Taste in Vibes, Trench Town, Magic Lord, Porc Bleu, Collectif Mary Read et autres les 29 et 30 mai aux Tanneries et dans la rue ! Un nouveau groupe de potes devrait refaire des LP's avec Anarkoi et revitaliser cette distro. La scène musicale se développe énormément ces derniers mois avec DTC, groupe anarchopunk (ex Psycho Squat, 20 minutes de Chaos, etc.) Black-Bart, plus reggae punk, les Ténias (un jeune groupe de punk rock) et Red Cold Season qui entraîne une bonne scène hardcore politisée. 20 minutes de Chaos ont repris du service et jouent en avril aux Tanneries. Une grosse soirée pour la « pseudo fête de la musique » sur le campus se prépare avec tous ces groupes et d'autres venus des États-Unis et de Belgique ! Du côté du local libertaire, des travaux ont permis de refaire un *infoshop* qui est ouvert tous les samedis et un ciné-club tous les dimanches soir. Si vous passez, c'est 61, rue Jeannin et le bar est toujours ouvert ! Vous pouvez y retrouver Maloka, la caisse anti-répression, le collectif lycéen en lutte, la CNT, le Scalp et pas mal d'individus investis dans différentes luttes en ces temps de répression « démocratique » ! Nos potes Géronimo et Christophe Biord viennent de sortir de taule. Il n'y a pas de gens de Maloka de l'autre côté en ce moment. Le mouvement « squat » est calme, juste un lieu bien punk ouvert depuis quelques mois au centre-ville, ils ne font pas d'activités publiques, mais nous ont proposé d'en organiser. Ils sont dans un quartier bourgeois et ne devraient pas tenir encore bien longtemps. La répression sur Dijon se fait sentir depuis deux à trois ans et ces lieux ont une durée de vie bien courte. On les soutiendra quoiqu'il arrive, cela dit ! Voilà en quelques lignes ce qui se passe chez nous ! Tout cela a été rédigé dans le *speed* suite à une fête organisée pas *Blah Blah*, un journal d'infos gratos qui est fait par des étudiants et des gens des Tanneries ! À la prochaine !

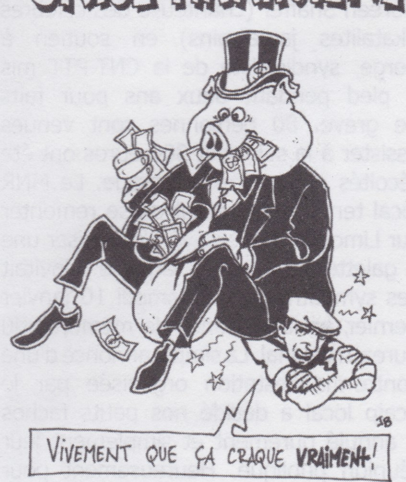
JC, Maloka.



NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS

Les comités locaux s'expriment





Les bonnets rouges, collectif de lutte rennais contre la répression politique et sociale.

En période de répression massive, des initiatives se dégagent pour contrer l'action de la justice de classe et de ses chiens policiers. Sur Rennes s'est mis en place, à l'initiative de militants indépendantistes d'extrême gauche, un collectif de lutte anti-répression. La réussite se situe dans le fait que celui-ci arrive au moment opportun et fédère de nombreux militants sans sectarisme. Les cas de ce genre se multiplient dans la ville rouge et noire (collectif antifasciste, marches de nuit féministes…) et rappellent que l'unité des révolutionnaires, le dépassement de certains clivages peuvent se faire par des initiatives concrètes. Les temps sont durs. Devant ce constat, les gestes de révoltes individuels et collectifs s'intensifient. Et la contre-offensive de l'État devient de plus en plus violente et susceptible de s'abattre sur chacun d'entre nous. Elle s'accompagne d'opérations médiatiques ayant pour but d'installer dans la tête des gens que cette répression est normale et nécessaire, et de faire en sorte que le mot « terroriste » remplace celui de « révolté ». Les cas de répression politique deviennent monnaie courante ces dernières années, à Rennes comme ailleurs : émeutiers de novembre 2005 condamnés à des peines exemplaires dans l'indifférence générale ; émeutiers du CPE jugés en comparution immédiate sans aucun soutien juridique ; syndicalistes étudiants inquiétés à Rennes sous la pression d'enseignants anti-bloqueurs lors des grèves anti-CPE ; syndicalistes enseignants de Saint-Malo poursuivis pour avoir déployé une banderole sur leur école ; collectif de soutien aux sans-papiers de Rennes traîné devant la justice pour « outrage au ministère de l'Intérieur » ; militants indépendantistes bretons victimes d'un acharnement judiciaire sans nom dans l'affaire de Quévert pour laquelle ils ont pourtant été disculpés ; syndicalistes de la Barre Thomas à Rennes licenciés dans l'impunité sous couvert de « plan social », etc. Face à cet état de fait, il ne faut ni s'apitoyer sur son sort, ni se résigner, ni se contenter de dénoncer verbalement cette situation d'injustice. Il devient urgent d'agir, d'organiser la solidarité effective et de fédérer les forces de ceux qui refusent ce retour musclé et décomplexé de la répression politique de l'État français. Voilà pourquoi nous avons décidé la création d'un collectif rennais de solidarité contre la répression politique. **Louarn**



Bordeaux plein pot !

Voici une petite entrevue avec les Banned From The Pub, jeune formation oi ! bordelaise dont on n'a pas fini d'entendre parler… De la oi ! inspirée, festive et militante.

Pouvez-vous vous présenter et nous dire comment l'idée du groupe est née ? D'autres expériences musicales avant Banned from the Pub ?

L'idée du groupe a germé il y a déjà un petit moment mais tu sais comme moi qu'entre le discours et le moment où on se retrouve en répète, y'a un grand pas à franchir et on a pris le temps… Ça a vraiment démarré fin 2007. Certains d'entre nous avaient déjà des projets musicaux comme Antoine, qui joue aussi du sax dans un groupe de ska bordelais (Good Bye Rudy), Bibich était batteur dans un groupe de punk rock parisien, JB a fait quelques trucs oi ! avec une formation (Bastarmada) et Riké est aussi dans un groupe hardcore (Break the Prejudice) de Bordeaux.

Les influences du groupe, musicales, culturelles, c'est quoi ?

C'est très vaste, de Madball à Alton Ellis en gros. De la oi ! lourde et du punk rock plus mélo pour résumer.

Au premier abord, vos textes font beaucoup moins « engagés/slogans » que d'autres groupes redskins, non ? Quels sont les thèmes et sujets abordés dans vos chansons ?

À première vue, c'est ce qui ressort, mais la plupart des textes, sans causer d'activité militante, sont orientés en grande partie vers celle-ci. Néanmoins, c'est sûr que c'est plus l'aspect festif qui nous caractérise. C'est du moins la façon dont les gens nous perçoivent, alors que dans le fond, notre engagement est sincère. Sinon, on développe pas mal le thème du travail et du contexte social, la vie nocturne qui meurt et la jeunesse qui galère. En essayant de garder cet esprit de déconne qui nous définit aussi, avec des morceaux qui hormis faire chanter tout le monde et se marrer n'ont pas une utilité énorme, mais putain, c'est bon ! Dans tous les cas, je ne pense pas, même si cela te permet de diffuser ton message et de développer une alternative que c'est dans une salle de concert ou une guitare a la main qu'un jour nous imposerons le changement social. Ça reste un moyen mais pas une fin.

Vous vous reconnaissez dans le Sharp et le RASH au sein du mouvement skinhead, mais au niveau politique qu'en est-il ? Des idées, des valeurs communes chez vous cinq ? Certains d'entre vous militent ou militaient dans des orgas ou syndicats, non ?

Le groupe est lié à des valeurs que véhiculent le RASH et le Sharp, nous sommes tous antifascistes, antiracistes,



NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS

Les comités locaux s'expriment



contre l'exploitation et la servitude qu'imposent les temps modernes et le pouvoir de l'argent. C'est facile de savoir contre qui on se bat, encore faut-il savoir en quoi on croit, c'est pourquoi certains d'entre nous sont proches d'organisations telles que la CNT ou la LCR.

Avec un titre *comme Mum I wanna be a Hooligan,* on peut se douter que malgré le second degré du texte, vous n'êtes pas insensible au football et au monde des tribunes ? Vous pouvez nous en dire plus ?

Une bonne partie du groupe est fan de football, ça ne t'a pas échappé, certains ont fait partie de groupe de supporters et se bougent encore pour encourager. Après, pour cette chanson, tu sais, c'est plus un clin d'œil au gros hool's que nous ne serons jamais (car le hooliganisme c'est une passion que tu dois assumer au jour le jour et y'a très peu de monde qui peut se le permettre). C'est de l'autodérision dans le sens où le jour où tu vois une horde de mecs qui se déchirent avec un déchaînement de violence inouï pour leurs équipes, ça peut paraître stupide mais la cohésion, l'énergie partagée, la volonté commune, ça te donne envie de faire pareil avec tes petits bras. C'est pourquoi, « maman, je veux être un hooligan ».

D'ailleurs, le hooliganisme en soit, vous en pensez quoi concrètement ?

Comme je te le disais plus haut, en dehors de la diabolisation par l'opinion publique, c'est quelque chose de noble. Dans tous les cas, la France a davantage une tradition liée au mouvement ultra et les deux mouvements, bien qu'ayant des racines communes, ne peuvent être confondus.

Pour revenir au RASH, vu que vous vous impliquez localement dans ce mouvement (asso de concerts, fanzine, local...), pouvez-vous nous en toucher trois mots ?

Pour te parler du RASH, on essaie, malgré les freins mis par les institutions, de créer une dynamique dans la ville. Ça marche plutôt pas mal, les gens sont assez réceptifs à notre propos même si la barrière « skinhead » est difficile à franchir pour la personne candide mais ça, on le sait tous. Notre asso se bouge pour faire des concerts affiliés à ce mouvement ou du moins en véhiculer les principes et les idées. Les fanzines jusqu'ici édités sur Bordeaux, à savoir *BRA* et *Nuestra Cultura* devraient sortir de nouveaux numéros sous peu. Malheureusement, notre local a fermé ses portes, mais de nouveaux locaux sont en vue et le phénix pourrait bien renaître d'ici quelques mois. La scène rock alternative à l'échelle de la ville étant majoritairement proche des valeurs qui nous correspondent, y'a une effervescence et une volonté d'avancer.

Seul un membre du groupe est d'origine bordelaise... Pour les autres, qu'est ce qui vous plaît et déplaît dans la capitale girondine ?

Joker !

Des projets d'enregistrements, de concerts à venir ?

Pour le moment, on continue notre bout de chemin, merci à tous les potos qui nous ont proposé des plans concerts, ça fait plaisir, on se rode calmement et quand on le sentira, on ira enregistrer une démo chez Odtv records. On a quelques concerts prévus, on espère vous y voir. Merci à *Barricata* de nous avoir permis de nous exprimer. Tout reste à faire, c'est aujourd'hui que se décide demain.

Contact : Bannedfromthepub@live.fr
http://www.myspace.com/bannedfromthecock

Gros



Limoges, ville rouge...

Le 26 novembre dernier, les Russes de What We Feel s'arrêtaient à Limoges dans le cadre de la tournée de soutien aux antifascistes russes. La soirée a rassemblé plus de 80 personnes. Après un débat animé, les Russes nous ont donné une bonne leçon de hardcore old school en compagnie du groupe limougeaud Lords Kicked Down. Cette soirée a permis de récolter plus de 400 euros de soutien. Le mercredi 6 janvier dernier se tenait un concert de Doreen Shaffer (chanteuse des célèbres Skatalites jamaïcains) en soutien à Serge, syndicaliste de la CNT-PTT mis à pied pendant deux ans pour faits de grève. 80 personnes sont venues assister à la soirée et 300 euros ont été récoltés pour notre camarade. Le MNR local tente difficilement de se remonter sur Limoges. Il a essayé d'organiser une « galette des rois » à laquelle il invitait ses sympathisants le samedi 10 janvier dernier, en la présence de membres du bureau national. La simple annonce d'une contre-manifestation organisée par le Scalp local a décidé nos petits fachos a annulé purement et simplement leur réunion publique. Heureusement pour eux, notre rassemblement s'annonçait méchamment important. Le 22 janvier dernier se tenait au Teddy Beer un sound-system en soutien à un camarade emprisonné. Alors que la cinquantaine de personnes présentes dans le bar passait une soirée paisible, des policiers ont pénétré sans explication afin d'interpeller un des clients (soupçonné de vol avec violence dans l'après-midi). Face à la réaction du public du bar, la police s'est énervée et à décider d'interpeller les clients les plus véhéments. Échec. Les keufs ont donc décidé de gazer le bar tout en refermant les portes. Les gazeuses vides abandonnées par les flics à l'intérieur mentionnaient : « Ce gaz ne doit en aucun cas être utilisé en milieu fermé. » Un bel exemple du comportement de miliciens qu'adoptent les flics en ce moment. Après une année 2008 plutôt calme, Solitude Urbaine, le label local reprend ses pleines activités. Depuis décembre sont sortis un EP d'Oppressed, légendaire groupe Sharp gallois, un CD des Bordelais de Redweiler, un LP du groupe oi-core italien Bull Brigade ainsi que le CD volume 2 de l'intégrale de Nabat. De nouveaux disques se préparent pour ce printemps. La 5[e] édition du Lemovice Antifa Fest se tiendra les 10-11-12 avril. Undersounds, le disquaire-libraire coopératif local s'apprête à souffler prochainement ses deux bougies tout en fêtant son 700[e] adhérent ! Nuit Rouge sort de studio avec cinq titres qu'il ne reste plus qu'à mixer. Une démo ou un EP devrait voir le jour d'ici l'été. **Alex.**



NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS
Les comités locaux s'expriment





Alexandre Jacob, l'honnête cambrioleur.

Oxymore ? L'honnête s'accorde-t-il avec le vol ? Cela ne tient pas non plus du paradoxe. La vie du cambrioleur anarchiste Alexandre Jacob (1879-1954), et par extension l'acte illégaliste révèlent tout le contraire. Le « *cas témoin* » de cette branche du mouvement libertaire dépasse largement le cadre du stéréotype lupinien, va au-delà de l'image du bandit au grand cœur, d'une espèce de Robin des Bois lâché dans une époque qui fut bien loin d'être belle. Car la guerre sociale menée par l'initiateur des Travailleurs de la Nuit met en lumière des convictions profondes. Elle révèle aussi tout un monde de réprouvés, d'outlaws, d'en-dehors qui ont osé vivre l'anarchie ici, maintenant et tout de suite ou dont le « crime » fut simplement celui de prendre part au banquet de la vie sans y avoir été invité. « *Le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend* » affirmait le voleur Jacob en 1905. « *J'aurais plutôt honte d'avoir honte* » écrivait encore l'ex-professeur de droit criminel à la faculté des îles du Salut en 1948. Le blog *Alexandre Jacob, l'honnête cambrioleur* poursuit le même but que la biographie éponyme sortie à l'Atelier de création libertaire en avril 2008. Il tente aussi d'élargir le débat sur l'illégalisme considéré autrement que comme une simple pratique militante, sur le bagne et ses joyeusetés, sur les prisons et la criminalité, sur la propagande par le fait et la répression du mouvement anarchiste et sur bien d'autres sujets encore. Il tente de rendre accessible la connaissance par la diffusion de sources et de textes divers. N'hésitez pas à pousser sa porte, à proposer des papiers, à apporter contributions et commentaires ... bref à faire vivre cette fenêtre ouverte et, pour ce faire, il suffit d'aller là : http://www.atelierdecreationlibertaire.com/alexandre-jacob

Jean-Marc



Les antifas du Nord-Pas de Calais se mobilisent !

Nous ne savons pas si c'est le contexte politique ou un énième *revival* mais depuis quelques mois, dans notre région, ça pue sévère et y'a de l'ambiance. L'ambiance, elle est là grâce à la Vlaams Huis (Maison flamande, lire *No Pasaran* 69, *Barricata* 17) et ses soirées ridiculement radicales (karaoké, mafia, camping ainsi que des initiations aux percussions brésiliennes, "nous sommes ouverts") et autres faux-semblants. Ça pue sévère parce que leurs actions sont bien souvent peu suivies mais toujours signées Mytho. Je m'explique : lorsque Claude Hermant (ancien DPS – para – DST) se fait chasser par trois camarades antifas suite à son incursion au Salon du livre de lutte, il n'hésite pas à voir large afin de garder la face (il annonce donc une « attaque » de 15 jeunes contre lui), Dieu merci ses copains warriors sont rassurés. Contrarié comme tout, il accouchera d'un texte dans l'après-midi sur la création d'une section boxe « no limit ». Les exemples d'actions d'apparence ne manquent pas ; en accueillant des enfants en difficulté de Douai, ils développent leur image « d'humanistes », en hébergeant Émile Bomba et son « aisance africaine », ils démontrent que tout le monde peut venir, sous-entendu même un Noir. Toujours ce double discours écœurant. Le problème est que la plupart du temps, tout ceci se passe dans leur maison, c'est-à-dire bien au chaud, bien enfermé. Ils nous ont promis de sortir dans la rue « très prochainement », nous voilà prévenus. Ça pue également du côté de la gare Lille-Flandres où de jeunes *bones* n'hésitent pas à parader le samedi après-midi en compagnie de gothiques et d'émo kids tout en se sentant en sécurité (merci Vigipirate). Ça pue parce que des camarades se font agresser, la camaraderie flics - fafs sautent aux yeux, des fafs de campagne sans cerveau graffent des cimetières, des flics tendent le bras, bref tirons la chasse ! Restons positifs face à tout cela ; les antifas du Nord-Pas de Calais se mobilisent et répondent présent-e-s dès qu'il le faut. Au travers des mobilisations étudiantes et LRU, de nombreux jeunes ont rejoint nos luttes de terrain (manif pour les insurgé-e-s grecs, soutien aux engeolé-e-s français-es politiques ou non, manifs étudiantes, actions contre SOS Tout Petits, mobilisations allemandes et belges...). Nous sommes plus forts car nous ne vivons pas sur des mensonges, nous sommes dans la vraie vie, en tentant de développer un réseau de terrain et non pas en vivant sur le Net. Ni pardon ni oubli ! **TUK - Scalp Lille.**



Limoges: le SCALP toujours là!

Depuis plus de seize ans, la Section carrément anti-Le Pen limougeaude bat le pavé de la ville et des alentours assumant pratique et discours radicalement antiraciste, antifasciste, antisexiste et anticapitaliste. Rencontre.

Pouvez-vous faire une présentation de l'organisation ?

Le Scalp Limoges est né au début des années 90 avec les manifs contre la guerre du Golfe. Collectif informel rassemblant des communistes, des anarchistes et des autonomes, le mot d'ordre a été lancé face aux magouilles politiciennes et à la banalisation de l'extrême droite : harceler par tous les moyens les tenants du racisme, leur



NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS
Les comités locaux s'expriment



barrer la route et leur interdire toute expression. Le premier SCALP a tenu jusqu'en 2002, puis a été repris par une nouvelle génération en 2006. Nous entendons porter notre action partout où essaie de s'incruster l'extrême droite : dans la rue, dans les lycées, les facs, les concerts, au boulot...

Qu'elles sont vos actions, quel en est l'impact jusqu'à présent ?

Nous pouvons dire que nous avons deux types d'action: le spontané qui ne relève pas vraiment du SCALP au sens de l'organisation mais d'individus, et l'organisé qui a nécessité débat et concertation au sein du groupe, décisions collectives ect... Dans ce deuxième cas nous avons fait des contre-rassemblements comme par exemple en novembre 2007 face à SOS Tout Petit (qui ne se montrent plus vraiment...) où on a fait un communiqué et distribué des préservatifs aux passants; des manifestations comme le cortège rouge et noir du 1er Mai à Limoges aux côtés de nos camarades de la CNT et du collectif féministe « Le torchon brûle, attisons-le », tables de presse et diff aux concerts militants comme par exemple le Lemovice Antifa Fest, concert de soutien aux antifas russes ; rassemblements militants comme la fête du MRAP ou le Forum social, continuer notre bulletin de propagande *Dernière Virée*, etc. Au niveau de l'impact local, l'exemple le plus concret est le tract « Le vrai visage de l'UNI » qu'on a écrit et diffé en janvier 2008 dans le milieu universitaire lors des élections, il a fait beaucoup de bruit et aux yeux des gens, on est passé d'organisation « coup de poing » à une organisation qui sait aussi faire de bonnes analyses, du politiquement concret et constructif. Nous avons sorti également un tract informatif sur les symboles qu'emploient l'extrême droite radicale, leurs significations. Tout est disponible sur notre site : http://scalp87.over-blog.com/

Des projets ? Un dernier mot ?

Nous entendons continuer notre travail de sensibilisation et de vigilance sur les dangers du fascisme, alerter l'opinion sur l'injustice sociale, le combat antisexiste et anticapitaliste, continuer à être présent partout. Longue vie au Scalp Limoges !

Mat'

Le Mouvement des quartiers (MQJS).

Le Mouvement des quartiers pour la justice sociale (MQJS) est né de la volonté d'habitants des quartiers



populaires, pour certains militants associatifs, syndicaux, souhaitant mettre en lumière la forte concentration des injustices sociales et des discriminations dans nos quartiers, et ce dans tous les domaines de la vie : le chômage et la précarité de masse, la ségrégation urbaine, l'éducation au rabais, les discriminations... Or, les pouvoirs politiques et les médias masquent ces injustices par un discours stigmatisant vis-à-vis des populations souvent issues de l'immigration. Tout cela permet de justifier une gestion sécuritaire et répressive vouées à l'échec. Le Mouvement des quartiers s'inscrit pleinement dans la tradition des luttes sociales et notamment des combats émancipateurs des populations issues de l'immigration trop souvent oubliés de l'histoire sociale et politique de ce pays (de l'Étoile nord-africaine, en passant par le Mouvement des travailleurs arabes et le MTI, jusqu'aux mouvements des dernières décennies contre les expulsions et la double-peine, mais aussi pour la Marche pour l'Égalité). Le Mouvement des quartiers agit dans nos quartiers populaires, mais aussi sur nos lieux d'études et de travail, pour combattre toutes les injustices vécues. Pour nous, cette lutte contre les injustices sociales et racistes doit de se mener de manière concrète. Nous développons du coup des projets associatifs et mettons en lien les associations déjà existantes afin de venir davantage en aide aux personnes en difficulté par le soutien scolaire, l'aide juridique, les activités culturelles et sportives...

www.justicesocialepourlesquartiers.org

MQJS



Dix-sept ans de taule pour Faro !

La sentence est tombée, Freddy/Faro, notre camarade chanteur de Komintern 43 et animateur du RASH Bogotá, incarcéré depuis un an, vient d'être condamné à 17 ans de prison pour le meurtre d'un jeune néonazi. Meurtre qu'il a toujours nié. Pour l'instant, Freddy se porte plutôt bien même si ses conditions de détention à la Modelo sont très difficiles. La bouffe est infecte, la prison est crade. Chaque samedi, ses parents, sa compagne et sa fille lui rendent visite et lui apportent de la nourriture pour la semaine. Un appel est en cours, mais il a peu de chances d'aboutir favorablement au regard du contexte politico-social très agité de la Colombie. Freddy a absolument besoin de notre solidarité ! Nous préparons actuellement une compilation de soutien. Si vous voulez envoyer de l'argent : chèques à l'ordre de *Barricata*, mention « solidarité Freddy » au dos. **P.**



Tunisie : justice en berne pour le bassin minier de Gafsa.

À Gafsa, le procès en appel des leaders du mouvement social qui a



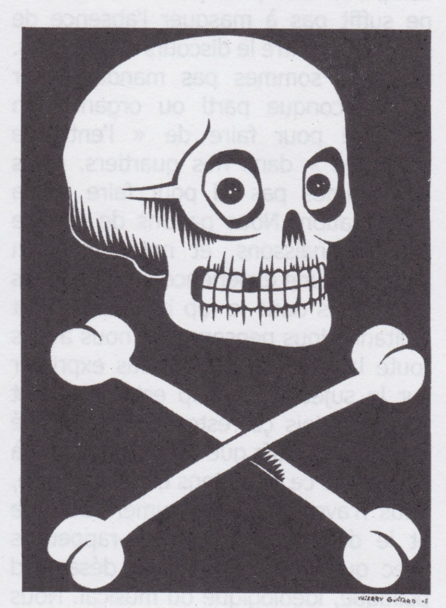
NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS

Les comités locaux s'expriment



secoué depuis janvier 2008 le bassin minier de cette région, a donné lieu les 3 et 4 février 2009 à une parodie de justice.
Une nouvelle fois, Ben Ali et son État policier ont eu la main lourde avec ceux qui osent défier son ordre. La troisième délégation syndicale internationale (la CNT faisait partie de la précédente mi-janvier) a assisté à un simulacre de procès au tribunal de Gafsa, capitale de la région riche en mines de phosphate. À quelques mois de l'élection présidentielle, Ben Ali, au pouvoir depuis 1987, voulait à tout prix éviter la contagion à d'autres régions de ce mouvement social spontané survenu dans une zone délaissée. L'audience a démarré sous étroite présence policière, en uniforme ou en civil, à l'extérieur comme à l'intérieur. Une véritable chape de plomb posée sur le tribunal. 33 des 38 prévenus, dont plusieurs incarcérés depuis des mois, ont écopé de peines allant entre deux ans avec sursis à huit ans de prison ferme. Ils étaient notamment accusés de « participation à une entente criminelle en vue de commettre des attentats contre les personnes et les biens, rébellion armée commise par plus de dix personnes et troubles à l'ordre public ». Quand la justice tente de faire passer des syndicalistes pour des bandits de grand chemin… Ce jugement est intervenu malgré les nombreuses requêtes formulées par les avocats. Des requêtes déjà formulées auparavant et restées sans réponse. Les pièces à conviction (des CDs de « propagande », des tracts, trois bâtons…) n'ont jamais été présentées, les accusés n'ont pas pu s'exprimer, à l'image d'Adnan Hajji, syndicaliste enseignant, un des leaders du mouvement, qui n'a pas été entendu par le juge d'instruction. Les témoins de l'accusation comme de la défense n'ont pas été présentés non plus. Sans compter les nombreux vices de forme (PV antidatés ou truqués pour des accusés), et les difficultés pour les avocats à rencontrer la plupart des accusés avant le procès. Pour toutes ces raisons – une seule aurait pu suffire – les avocats ont demandé la remise en liberté de tous les accusés et le report du procès. Si l'on ajoute les cas de tortures avérées et constatées lors des interrogatoires, ces requêtes étaient fondées et pourtant les juges n'ont pas donné suite à ces demandes. Au grand dam des accusés, retournés dignement en cellule, main dans la main et des familles, dont certaines ont été interdites d'accès au tribunal.
L'UGTT, plutôt mal à l'aise à l'égard de ce mouvement, avait cette fois-ci dépêché des membres du bureau exécutif sur place. Après une période de défiance à l'égard du mouvement – suspension d'Adnan Hajji avant de le réintégrer–, elle a commencé à soutenir la lutte. Sans pour autant prendre le problème à bras le corps. Elle a surtout négocié avec le régime une sortie de crise en insistant sur la redynamisation économique de cette région, où le taux de chômage dépasse les 30 %. Les syndicalistes de l'UGTT, centrale unique du pays inféodée au régime, n'ont pas tous apprécié l'attitude de leur direction. Certains, principalement dans les syndicats de base de la santé, de l'enseignement, étaient prêts à organiser des grèves, ou des manifestations dans les jours à venir. Mobilisation à suivre pour l'un des plus gros mouvements de l'histoire sociale récente en Tunisie, après la grève générale de 1978 et les émeutes du pain en 1984.

NTE. Secrétariat international CNT.



Russie : meurtre commandité d'un avocat de la lutte antifasciste et d'une militante anarchiste qui l'accompagnait.

Nastya « Skat », une militante anarchiste de Moscou, a été assassinée en même temps que l'avocat Stanislav Markelov, engagé dans la lutte antifasciste. Les ennemis de l'avocat sont nombreux, mais comme il a envoyé de nombreux nazis en prison, c'est dans cette direction que les soupçons se portent. Nastya et Stanislav ont tous les deux été froidement abattus d'une balle dans la tête. Stanislas est décédé immédiatement, Nastya quelques heures plus tard à l'hôpital. Cette dernière étudiait le journalisme en cours du soir à l'université de Moscou. Elle a pendant un temps travaillé dans le journal *Izvestiya*, mais écrivait désormais en *free-lance*. Elle a notamment écrit de nombreux articles sur l'extrême droite dans le journal *Novaya Gazeta*. Nastya était anarchiste et engagée activement dans de nombreux projets militants. Elle a notamment été impliquée dans les actions anti-répression organisées en solidarité avec les militants français Ivan et Bruno, mais également avec les emprisonnés de Tarnac à la fin de l'année dernière. On citera aussi sa défense des réfugiés du Caucase, ses actions contre les brutalités policières, et sa participation au Forum social européen de Malmö en septembre 2008. Elle a co-organisé une section médias alternatifs lors de la conférence Anticapitalism-2008 qui s'est tenue en Russie. Elle avait rejoint les rangs d'Autonomous Action la veille de son assassinat. D'une nature optimiste et armée d'un bon esprit, Nastya était très appréciée dans le milieu anarchiste. Également très sportive, elle pratiquait le parachutisme et les arts martiaux. Elle portait toujours un couteau sur elle pour se défendre d'une agression qu'elle savait possible, mais cela n'a pas pu faire le poids contre une arme à feu. Nastya est enterrée à Sébastopol, ville dont elle était originaire. Elle tenait un blog, en russe, mais avec quelques photos, à l'adresse : file-028.livejournal.com.

L'Union antifasciste toulousaine.

Voici un peu plus d'un an que l'Union antifasciste toulousaine (UAT) existe. Le constat est simple. Après les élections présidentielles de 2007, l'espoir suscité par le vote Front national a fondu (avec les subsides publics) et l'unité a éclaté. Une multitude de jeunes



NOUVELLES D'ICI ET D'AILLEURS

Les comités locaux s'expriment





militants ont quitté le navire frontiste et sont repartis vers leurs groupuscules respectifs avec la volonté de renouer avec l'activisme de rue. Finis les urnes pour un temps... Toulouse et la région Midi-Pyrénées n'ont pas été épargnées. L'incendie de la mosquée de Colomiers par une bande de néonazis a été largement médiatisé. Mais avant cela, quelques agressions racistes en sortie de bar ou contre des militants isolés nous avaient déjà alertés sur la volonté de certains d'en découdre. Certes peu nombreux et très limités politiquement mais néanmoins présents. L'objectif de l'UAT, c'est d'abord de nous coordonner et d'évaluer clairement d'où vient la menace sans minimiser ni dramatiser. Il s'agit d'informer et parfois de convaincre ceux qui attendent que le danger soit installé pour réagir. Il est d'autant plus important de considérer ce danger que la crise économique actuelle – nous y travaillons – risque d'entraîner une multitude de luttes sociales importantes, et qu'il est possible que l'État et le patronat trouvent dans cette nébuleuse d'ultra-droite un moyen pratique de servir leurs intérêts. Pour en savoir plus ou nous soutenir : http://uat.zeblog.com

Kesta

Construire une scène rap, alternative et militante

Nous assumons et prétendons utiliser le rap comme un instrument pour diffuser nos idées, nos convictions profondes et nos aspirations à lutter pour une autre société. Nous avons conscience qu'aux yeux de beaucoup de monde, le rap n'est rien d'autre que de la musique, même si pour certain-e-s il ne mérite pas d'être défini ainsi. Malgré tout, nous avons le sentiment que le rap c'est plus que cela et nous estimons qu'il est possible de faire de la politique à travers la création d'œuvres artistiques engagées. Nous sommes conscients que le rap n'est pas l'unique forme d'expression musicale qui peut véhiculer un sentiment de révolte. Cependant à l'inverse de beaucoup d'artistes d'autres styles musicaux, les acteurs-actrices de cette culture sont issu-e-s majoritairement des quartiers les plus pauvres de l'Hexagone.

Le rap c'est la musique des quartiers populaires.

En affirmant ceci, nous ne voulons pas occulter notre désaccord profond avec le discours majoritaire consensuel et parfois réactionnaire que l'on entend dans le rap. Malgré tout, nous ne sommes pas ici pour jeter la pierre aux rappeurs-rappeuses et nous joindre à ceux qui diabolisent le courant musical pour lequel nous nous battons. Notre façon de faire de la musique est une critique constante du mouvement auquel nous appartenons et nous n'avons aucune leçon de morale à recevoir. Particulièrement de la part de certain-e-s protagonistes d'autres courants musicaux (aussi bien commerciaux qu'*underground*), dont le comportement plus policé en surface ne suffit pas à masquer l'absence de cohérence entre le discours et les actes. Nous ne sommes pas mandatés par un quelconque parti ou organisation politique pour faire de « l'entrisme artistique » dans nos quartiers. Nous ne sommes pas ici pour faire de la récupération. Nous parlons de ce que nous connaissons, et notre réflexion découle d'une expérience vieille de plus de dix ans dans le rap indépendant et militant. Nous pensons que nous avons toute la légitimité pour nous exprimer sur le sujet. Notre rap est engagé et militant. Mais ça reste du rap, malgré tous les adjectifs que l'on peut mettre à la suite de ce mot. Sans en avoir honte, nous n'avons pas à assumer l'attitude et le discours de rappeurs-rappeuses avec qui nous sommes en désaccord politique, idéologique ou musical. Nous avons une réflexion critique sur notre scène, mais pour avancer et non pas renier notre milieu. À travers ce texte nous ne souhaitons pas faire s'opposer des styles musicaux. Nous revendiquons notre appartenance à la scène RAP, mais nous luttons pour le rapprochement des différentes scènes. Nous pensons que ce qui génère de l'unité, c'est le fond et non la forme. Nous l'avons affirmé à plusieurs reprises, nous nous sentons plus proches idéologiquement d'un punk anarchiste que d'un rappeur « gangsta ». Le constat que nous faisons aujourd'hui est que nous tournons beaucoup plus avec des groupes de rock que des groupes de rap. Ce n'est pas en soi un problème, mais cela met en lumière notre isolement. Il y a peu de groupes de rap issus des quartiers qui assument une étiquette militante, (sans forcément avoir à se définir comme nous, « rouge et noir »). L'absence d'une scène rap alternative, solide et cohérente est selon nous la cause principale du manque de visibilité des groupes « engagés ». Nous souhaitons créer des espaces où les rappeurs-rappeuses militant-e-s et leur public puissent se familiariser avec d'autres façons de pratiquer et de vivre la musique, comme par exemple la création de fanzines, l'autogestion, le DIY (Do it yourself – Fais le toi même), le prix libre, etc. Tout un tas de pratiques et de concepts qui ont quasiment disparu du milieu rap et qui étaient pourtant présents à l'origine. Il est possible de faire du rap en cultivant l'autonomie vis-à-vis des maisons de disques et des distributeurs, ainsi que des magazines, des sites Web et des médias officiels.

Le souci de rendre la forme agréable ne doit pas être une excuse pour négliger le fond.

Discutons et agissons !

Skalpel de la K-Bine

LA PROCHAINE FOIS SOYONS CRUELS !





Lors du dernier *Barricata Fest*, Manue, la petite Italienne exilée à Paname, aidée par Raymonde de Cartouche et Olivier Rudy's Back, a procédé à une interview de Steo, Johnny et Eugenio, respectivement chanteur de S-Contro, batteur et chanteur de Youngang. Report.

Les S-Contro existent depuis septembre 2001, après le G8 de Gênes. Leur premier morceau *21-07-01* parle de la violence de ces journées et de la mort de Carlo Giuliani tué par Planica, un carabinier italien. Strictement antifascistes, inscrits dans la « DIY conspirancy », l'autoproduction et l'autogestion, après *L'Inizio et America Assassina*, aux fortes influences hardcore et metal, ils ont sorti *King of Fools* en 2007. Quant aux Youngang, ils ont débuté en 1994 et ont connu plusieurs changements de formation depuis le premier album *Il Santo*. Ils ont sorti un album de chansons populaires libertaires *Canzoni Ribelli* en soutien aux inculpés de Croce Nera Anarchica, la croix noire anarchiste. Youngang est constitué de Blue au chant, Bito à la guitare, Davide AKA Toffee à la guitare, Kalle à la basse et Johnny à la batterie.

Présentez-vous et expliquez-nous pourquoi vous avez choisi de faire ce type de musique ?
Steo : on s'est formé en 2001, après le G8 de Gênes et cela explique déjà les raisons qui nous ont motivées à jouer : la nécessité d'expliquer tout ce qui venait de se passer dans les quartiers en Italie et les choses qui nous touchent... Au niveau du groupe, on a connu beaucoup de changements de formation, on croit encore en ce qu'on fait, on est absolument hors du système. On est un groupe antifasciste militant et depuis toujours, on porte nos luttes en suivant notre propre pensée.
Johnny : les Youngang jouent depuis 1994. On a monté le groupe parce qu'on était encore tous des gamins et qu'on avait envie de jouer. On suivait déjà ce type de scène et on s'est formé, au début, principalement pour s'amuser. On se considère comme un groupe libertaire mais on n'aime pas trop les drapeaux.

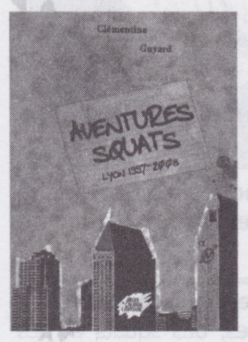
Vous avez fait un album en soutien aux inculpés de la Croce Nera Anarchica?
Johnny : faire connaître les chansons populaires qui ont animé notre jeunesse nous plaisait. Quand on était ado, on écoutait ces morceaux car quelques-uns d'entre nous ont milité et militent encore. Les vieux chants anarchistes portent un message clair et cohérent. Qui plus est, c'est une coproduction internationale !

Vous êtes tous de Turin. Que s'y passe-t'il en ce moment ?
Johnny : notre scène, celle des fanzines, des squats et des centres sociaux, connaît des hauts et des bas. En ce moment, il y a pas mal de groupes et on agit ensemble comme vous pouvez le constater.
Eugenio : avec la répression, les squats autogérés ont diminué de façon drastique. Cela s'est amplifié suite aux Jeux olympiques de l'hiver 2006. Notre mouvement se ghettoïse dans certains clubs et autres lieux parce que l'organisation d'une soirée est de plus en plus difficile. On n'arrive plus à avoir un contact direct avec les jeunes, on s'use maintenant à gagner les gens à notre mouvement.
Steo : dans les dernières années, il y a eu à Turin une énorme montée du mouvement fasciste. Ils sont en train de prendre de plus en plus d'espace en tenant un discours de droite populiste. En réponse, on continue à jouer en soutien pour tous ceux qui ont encore envie de faire des choses, qui s'engagent en première ligne dans la lutte et paient le prix de la répression. On cherche à s'organiser pour s'opposer à cette gangrène de la société italienne même si on a parfois du mal. À Turin, parmi les centres sociaux qui restent, il y a des problèmes idéologiques qui font que la scène est de plus en plus divisée. Moi qui possède un *background* communiste, ces sept dernières années, j'ai seulement fait des choses avec les anars...
Johnny : un autre problème est le fait que dans la scène il y a peu de sang neuf. Les jeunes ont tendance à aller vers l'extrême droite...

Eugenio, tu es aussi le chanteur de Bull Brigade. Tu nous en dis un peu plus ?
Eugenio : Bull Brigade est un projet né des cendres d'un autre groupe, Banda del Rione. On s'est retrouvé Davide (Toffee, guitariste de Youngang) et moi à continuer à faire vivre le projet et on a trouvé à Radio BlackOut deux gars qui sortaient d'une expérience musicale avortée, avec Bad Dog Boogie. On a formé ce groupe, composé les morceaux et fait cet album avec le soutien de Jean-Jean de Maloka, Arnarchoi, Anfibio Records.

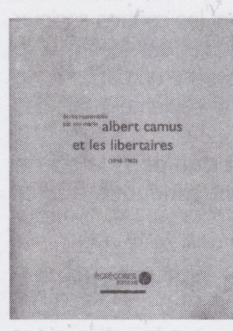
Traduction : Hanlor
Photo : Yann





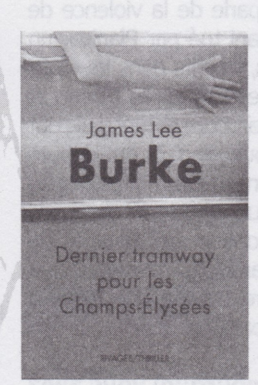
***Aventures Squats, Lyon 1997- 2008*, Clémentine Guyard, Atelier de création libertaire, 128 pages, 12 €.**

Avec ce nouveau titre, les éditions ACL poursuivent leur travail sur le mouvement des squats libertaires. Après les occupations parisiennes, traitées dans *Parisquat*, c'est au tour des squats lyonnais d'être analysés et décryptés. L'ouvrage est relativement court mais de bonne facture. La rédactrice, Clémentine Guyard, revient sur sa propre expérience des lieux autogérés de la Croix-Rousse et de la Guillotière. Les motivations et les modes de vie sont analysés finement, avec recul. Où l'on a une nouvelle fois confirmation que le squat est avant tout un mode d'expression de la jeunesse blanche issue des classes moyennes, en somme, un rite d'apprentissage. Les difficultés de la vie commune, l'ouverture à l'environnement extérieur, les modes de survie en milieu urbain, sans revenus ou presque, sont abordés sociologiquement. Reste une nouvelle fois la sempiternelle question : que deviennent les anciens *squatters* dix ou quinze ans plus tard ? Quels liens ont-ils conservé avec la doxa politique et le monde associatif ? Cette étude-là reste à faire. Avis aux jeunes chercheurs ! **P.**



***Albert Camus et les libertaires (1948-1960)*. Écrits rassemblés par Lou Marin. Égrégores éditions. 364 pages, 15 €.**

Camus est l'un des auteurs les plus importants du siècle passé. Le qualifier de « philosophe pour classe terminale » relève de la condescendance bourgeoise ou de l'ineptie post-stalinienne. Notre dette à l'égard de l'auteur de *L'Homme révolté*, *Les Justes*, *Noces* ou *La Peste* est immense. Camus a décrit la beauté du monde méditerranéen, des corps et des sensations, il a magnifié la révolte, s'est interrogé sur l'usage de la violence révolutionnaire. Quand les intellectuels ne juraient que par Marx et le grand frère russe, il a renvoyé dos-à-dos l'impéritie libérale et le totalitarisme rouge. Il n'y a guère que sur l'Algérie qu'on peut le trouver timoré. On savait déjà que dans le contexte de guerre froide, Albert Camus avait refusé de se laisser récupérer par le camp atlantiste, contrairement à Koestler ou à Souvarine par exemple, mais on n'imaginait pas qu'il avait été aussi proche du mouvement libertaire. Dans ce volumineux ouvrage, à la facture impeccable, Lou Marin rend hommage à l'écrivain en décrivant ses liens avec la Fédération anarchiste, la revue *Témoins*, Pierre Monatte et *La Révolution prolétarienne*, la CNT en exil et *Solidaridad Obrera* ou encore Louis Lecoin. C'est Rirette Maîtrejean, correctrice à *Paris-Soir*, ancienne coéditrice du journal *L'anarchie* qui sensibilisa Camus à la pensée libertaire. Lors de la publication de *L'Homme révolté*, Camus se fit remonter les bretelles par Gaston Leval pour sa méconnaissance de Bakounine. Mais dans les rangs anarchistes, tous saluèrent son exaltation des hommes libres. Au cours des années cinquante, à maintes reprises, le prix Nobel 1957 participa à des réunions publiques en faveur de l'Espagne libre. Il a partagé la fraternité et la solitude des libertaires. En fin de compte, mieux vaut laisser la parole à Fernando Gomez Pelaez, le responsable de la *Soli* : *« En vérité, il nous aida comme on aide des membres d'une famille dans le besoin, sans compter et de diverses façons, de la plus visible à la plus discrète : sur les tribunes, par l'écrit, mais aussi en nous ouvrant son carnet d'adresses, en nous prodiguant ses conseils, en nous cédant des droits sur ses textes, en nous soutenant financièrement quand manquait le nerf de la guerre. Camus était ce genre d'homme, rare, qui ne tirait aucune publicité ou gloriole de ses gestes de solidarité. Il insistait au contraire pour qu'on ne sache pas qu'il était à l'origine de l'envoi de telle ou telle quantité d'argent pour aider un compagnon emprisonné ou sa famille. Brassens agissait de même, sans rien demander non plus en retour, sauf le silence. Dans un monde de m'as-tu-vu où la bonne conscience a toujours un prix, ce genre de comportement méritait d'être signalé. »* **P.**



***Dernier tramway pour les Champs-Élysées*, James Lee Burke, Rivages/thriller, 20 €.**

Burke est l'un des maîtres du polar réaliste américain. À travers les aventures de son héros récurrent, Dave Robicheaux, flic cajun et alcoolique anonyme, il dépeint à nouveau une Louisiane crépusculaire, hantée par les fantômes du passé raciste et corrompue par une oligarchie terrienne. Robicheaux, paralysé par sa propre violence, animé par sa haine des riches et son exigence de justice, enquête sur la mort d'un bluesman noir il y a cinquante ans, dont la petite-fille est menacée d'expropriation par une multinationale pétrolière. Au milieu des flics corrompus, des propriétaires terrains arrogants, de maffieux aussi pathétiques que sociopathes, de Noirs encore marqués par la ségrégation, dans un État pollué par les déchets industriels, Burke décrit quelques irréductibles qui croient encore en la justice. En bref, Burke c'est du Ellroy, la fibre sociale en plus, avec en prime des descriptions quasi-ethnographiques de la Louisiane. (Les autres aventures de Dave Robicheaux sont disponibles en format poche.) **DD.**



***Der Sturm*, Roberto Dal Pra et Rodolfo Torti, Vertige Graphic, 60 pages A4, 16 €.**

Berlin, 1933. Au soir du 27 janvier, un homme blessé mortellement s'effondre sur le pas-de-porte du détective privé Jan Karta. Avant de succomber, il prononce les mots suivants : *« C'est le Hollandais qui... »* Les spécialistes d'histoire auront tout de suite compris que c'est de

Marinus van der Lubbe, l'incendiaire du Reichstag qu'il va être question. Et de fait, cette bande dessinée de belle tenue, au trait réaliste en noir et blanc, nous emmène au cœur des derniers tourments de la République de Weimar. L'Allemagne est sur le point de s'offrir à Hitler, la corruption croît, les reniements se multiplient, la tempête (*der sturm*) fait rage. Au milieu de tout cela, Jan Karta veille au grain et cherche à rétablir un semblant de justice... Ce deuxième tome des enquêtes du détective privé allemand donne envie de se jeter sur la suite, mais il faudra patienter quelque peu. En attendant, relisez donc *Sans Patrie ni frontières* de Jan Valtin (Babel), *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Doblin (Folio) ou encore *Le Carnet de route de l'incendiaire du Reichstag* de Marinus van der Lubbe (Verticales). **P.**



***Ma vie mal dessinée*, Gipi, Futuropolis, 144 pages, 20 €.**

Pour moi, cela ne fait pas le moindre doute, Gipi est l'un des auteurs de BD les plus doués de sa génération (voir son interview dans *Barricata* #15). Pour ce nouveau titre, il a changé d'éditeur, il est passé chez Futuropolis, une maison liée à Gallimard qui dispose de suffisamment de moyens pour prendre des risques et afficher l'un des catalogues les plus audacieux du moment. Dans ce nouvel opus, comme souvent, Gipi se raconte et exploite la veine autobiographique. L'Italien qui a élu domicile à Paris revient sur son parcours chaotique, ses années de défonce, ses conneries de jeunesse, son rapport douloureux à la famille, à la sexualité, à la maladie. Son trait de plus en plus déstructuré alterne le noir et blanc et la couleur, mêlant en une valse tragique réflexions sur l'ego et univers onirique. Si les débuts de la lecture sont un peu rudes, on est rapidement saisi par l'intrigue et piégé par cet écrivain du moi. On referme l'album avec le sentiment d'avoir lu une bande dessinée exigeante et profonde, une bande dessinée qui fait sens. **P.**



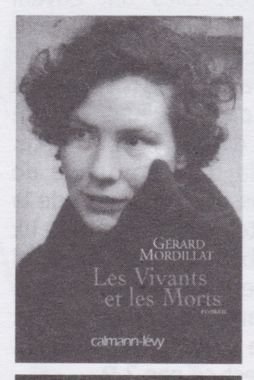
***Insaisissable. Les aventures de B. Traven*, Rolf Recknagel. L'insomniaque, 352 pages, 18 €.**

B. Traven est un immense romancier, l'un des plus lus au monde, à l'instar de Jack London, mais il reste relativement méconnu en France. L'auteur du *Trésor de la Sierra Madre*, de *La Révolte des Pendus* ou encore du *Vaisseau des morts*, tous d'incroyables récits sociaux, imagés et bouleversants affirmait : « *Ma vie m'appartient, seuls mes livres appartiennent au public.* » Et de fait, tout au long de son existence (il est mort au Mexique en 1969), il a cherché à brouiller les pistes sur son identité, ses faits et gestes. On lui connaît une trentaine de pseudonymes différents, à peu près autant de lieux et de dates de naissance, quatre ou cinq nationalités. L'auteur est tellement mystérieux qu'il intrigue et passionne. On savait déjà, grâce aux travaux des éditions L'insomniaque (cf. *Dans L'État le plus libre du monde*, réédité par Actes Sud), que Ret Marut, l'animateur du journal *Der Ziegelbrenner* (i.e *Le Fondeur de briques*) pendant la Révolution des conseils (Bavière, 1919) et B. Traven ne faisait qu'une seule et même personne. Eh bien cette biographie – largement retravaillée par les éditeurs mais signée humblement du seul nom du chercheur allemand qui consacra sa vie à suivre les traces du Fondeur de briques – lève encore bien des mystères sur l'écrivain qui acheva sa course à Mexico. En nous donnant envie de revenir aux textes de Traven ou de partir au Chiapas pour soutenir les compagnons zapatistes de la Selva Lacandona, *Insaisissable*, qui se lit comme un haletant roman policier, atteint son but. Touché, coulé, c'est un livre magistral. **P.**

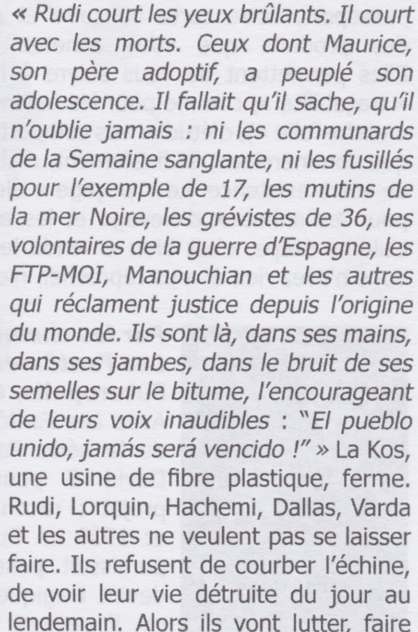


***L'Ultime combat. Nos années au ghetto de Varsovie*, Bernard Goldstein, Zones, 17 €.**

« *Nous vous envoyons, nous, prisonniers du ghetto, notre cordial et fraternel salut. Nous nous battons pour notre liberté et pour la vôtre, pour notre honneur et pour le vôtre* », proclame l'Organisation juive de combat (OJC) lors de l'insurrection du ghetto de Varsovie en 1943. Bernard Goldstein est l'un des rares survivants de ce soulèvement désespéré. Militant du Bund – parti yiddish révolutionnaire non sioniste – dont il organise les milices d'autodéfense avant-guerre, il évoque, sans emphase mais avec retenue et pudeur, la souffrance indicible du ghetto, comparable à l'expérience concentrationnaire, puis l'insurrection elle-même, lorsque ceux qui auraient dû être brisés donnèrent au monde une leçon de courage. Figure centrale du ghetto, Goldstein ne cache pourtant rien de ses faiblesses, refuse de céder à la rancœur face aux résistants polonais antisémites, aux nazis ou à la police juive du ghetto, et met en contraire en avant les rares moments de solidarité avec le ghetto. Ce sont les souvenirs d'un grand humaniste combattant. Ils méritent d'être lus. **DD.**







***Les Vivants et les Morts. Notre part des ténèbres*. Gérard Mordillat. Calmann-Lévy. 21 €.**

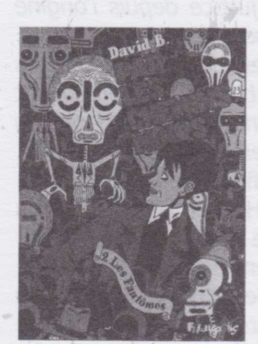
« *Rudi court les yeux brûlants. Il court avec les morts. Ceux dont Maurice, son père adoptif, a peuplé son adolescence. Il fallait qu'il sache, qu'il n'oublie jamais : ni les communards de la Semaine sanglante, ni les fusillés pour l'exemple de 17, les mutins de la mer Noire, les grévistes de 36, les volontaires de la guerre d'Espagne, les FTP-MOI, Manouchian et les autres qui réclament justice depuis l'origine du monde. Ils sont là, dans ses mains, dans ses jambes, dans le bruit de ses semelles sur le bitume, l'encourageant de leurs voix inaudibles : "El pueblo unido, jamás será vencido !"* » La Kos, une usine de fibre plastique, ferme. Rudi, Lorquin, Hachemi, Dallas, Varda et les autres ne veulent pas se laisser faire. Ils refusent de courber l'échine, de voir leur vie détruite du jour au lendemain. Alors ils vont lutter, faire grève, occuper l'usine. Ils veulent montrer qu'ils sont là, bien vivants, déterminés jusqu'à leur dernier souffle. Style incisif, écriture nerveuse, concise, parfois orale et très crue, chapitres très courts, Mordillat nous réconcilie avec la lecture des pavés de plus de 800 pages. *Les Vivants et les Morts* se lit presque d'une traite. Et fait l'effet d'un coup de poing reçu en pleine figure. Même écriture et même début dans *Notre part des ténèbres*. Là aussi, tout part de la fermeture d'une boîte, Mondial Laser, une entreprise de pointe vendue à l'Inde par un fonds spéculatif américain. Le soir du 31 décembre, les actionnaires du fonds et quelques stars fêtent une année de bénéfices records à bord d'un paquebot de luxe, le *Nausicaa*. Ambiance champagne, caviar et cocktails. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que parmi le personnel de bord, la sécurité, l'orchestre, les invités se cachent des salariés de Mondial Laser, et qu'ils ont pris le contrôle du

navire… La lutte des classes, l'autogestion et l'action directe en roman, c'est rare. Dans les deux ouvrages, Mordillat montre les mécanismes économiques, sociaux et politiques qui poussent des salariés à faire grève et à risquer leur vie pour leur dignité. Pas de leçons théoriques, pas de longues digressions, Mordillat, c'est du vécu, du brut. Une littérature véritablement engagée comme on aimerait en voir plus souvent par ces temps de casse des droits syndicaux, de répression à tout-va et de criminalisation du mouvement social. *« Aujourd'hui, les enfants naissent la peur au ventre et grandissent tremblants et résignés. Ce monde d'oubli des luttes, ce monde d'asservissement et d'acceptation, ne sera jamais le mien. Personne ne me fera croire qu'il est le seul monde possible, que l'histoire est terminée, que le marché scelle le stade ultime de l'organisation humaine. Peut-être suffit-il de dix hommes décidés sur un navire de croisière pour que la peur change de camp ? »* **Nil**



RFID : la police totale. Puces intelligentes et mouchardage électronique. **Pièces et main-d'œuvre, L'Échappée, 80 pages, 6 €.**

Les RFID, ça vous dit quelque chose ? Ce sont les *Radio Frequency Identification*, également nommées « étiquettes électroniques », « tags », « puces à radiofréquences ». Depuis quelques années, elles ont envahi nos vies, supplantant les codes-barres. Ces puces ou « mouchards » sont présentes dans votre passe Navigo, votre nouveau passeport, votre carte bancaire et dans la quasi-totalité des produits que vous achetez dans le commerce. Elles permettent de vous suivre à la trace (on parle de « traçabilité », comme pour les bovins suite à la crise de la « vache folle »), d'étudier vos comportements tant sociétaux que commerciaux, et finalement, d'aboutir au fichage total de votre existence. Le « puçage » électronique existe déjà pour les animaux d'élevage et les animaux domestiques. L'ultime étape, c'est bien entendu le puçage de l'humain. Vous n'avez rien à vous reprocher, n'est-ce pas ? **P.**



Par les chemins noirs. Les Fantômes. **David B. Futuropolis, 64 pages, 14 €.**

Avec *Les Fantômes*, deuxième volet de la série *Par les chemins noirs*, David B poursuit son ambitieux projet : raconter les années 1920 et 1930 en Europe, celles où tout paraissait possible, celles où tout devint tragique. Dans cette œuvre-ci, il revient sur l'occupation de la ville de Fiume, à la frontière italo-yougoslave, par le poète nationaliste Gabriele d'Annunzio, de septembre 1919 à janvier 1921. Les Italiens n'étaient pas satisfaits du règlement de la paix, ils s'estimaient floués, n'ayant pas reçu les contreparties territoriales qu'ils attendaient en échange du sang versé (environ 650 000 morts). En s'attardant sur ce moment de bouillonnement politique, d'agitation nationaliste et de luttes sociales, en portraiturant talentueusement dadaïstes, Arditi et Chemises noires, l'auteur de *L'Ascension du Haut Mal* montre une Italie en proie à ses démons irrédentistes, prête à basculer et à se vendre à Mussolini, pour le plus grand profit de la bourgeoisie d'affaires. **P.**



Feu au centre de rétention, **Libertalia, 160 pages, 7 €.**

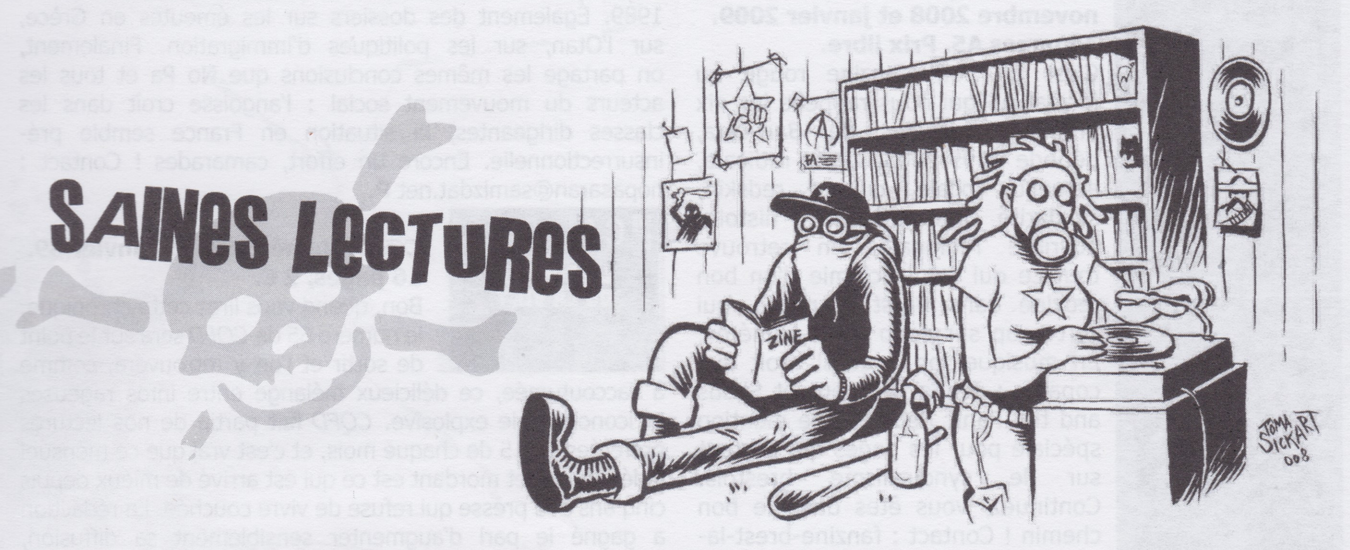
À quoi sert un livre ? De janvier à juin 2008, des sans-papiers du CRA de Vincennes ont raconté par téléphone leur quotidien à des militants. Témoignages bruts, sans filtres ni faux-semblants, loin du discours lénifiant de la patrie des droits de l'homme expulsable. Jour après jour, *Feu au centre de rétention* restitue les violences racistes, les brimades et autres bassesses des institutions, et permet de comprendre l'incendie du 22 juin 2008 : une légitime et inévitable révolte. Ces témoignages révèlent une colère froide et digne face à la répression : *« Alors les flics sont revenus à plusieurs. Ils ont pris le gars. Ils l'ont mis dans une chambre à part et lui ont cassé la gueule »* (14 avril, CRA 1). Ne serait-ce que pour cela – prendre pleinement conscience de l'univers rétentionnaire – ce livre doit être lu. Mais il est plus qu'une glaçante litanie carcérale. Chaque parole de retenu met en lumière leur détermination et leur résistance face à l'oppression. Chacune de ces paroles est celle d'hommes irréductiblement libres : *« Il n'y a pas de problèmes entre nous. Même si on ne parle pas la même langue on est tous unis. On décide ensemble »* (9 avril, CRA 2). Témoigner fut pour eux une nécessité. Le lire, pour nous, est un devoir. Voilà à quoi sert un livre ! **DD.**



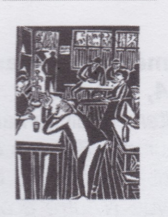
La guerre des classes. **François Ruffin. Fayard, 19 €.**

« La guerre des classes existe, c'est un fait, mais c'est la mienne, la classe des riches, qui mène cette guerre, et nous sommes en train de la remporter. » Signé Warren Buffett, première fortune mondiale. François Ruffin veut savoir pourquoi le terme de « guerre des classes » revient là où on ne l'attend pas. L'idéologie capitaliste s'impose partout depuis 1973. Ayant besoin d'individus isolés et en concurrence pour faire baisser le coût du travail, la notion de guerre de classe se devait de disparaître. L'effondrement des régimes soviétiques a permis d'imposer l'idée de l'horizon indépassable du capitalisme. La propagande a fermement ancré dans la pensée du personnel politique les concepts de marchandisation de toute activité humaine et le primat de la finance sur l'économie, et de l'économie sur l'humain. La pensée unique justifie les privilèges de la caste dominante par ces deux oracles prononcés par Margaret Thatcher : *« Il n'y a pas de société, il n'y a que des individus »*, et *« Il n'y a pas d'alternative »*. Et en toute logique, l'argent va bien sûr toujours à ceux qui le méritent. La notion de classe n'aurait donc plus lieu d'être, et toute personne s'y référant est immédiatement qualifiée d'archaïque, simpliste ou manichéenne. François Ruffin montre qu'en France, c'est la gauche de gouvernement qui s'est le mieux convertie, dès que le Parti socialiste s'est trouvé aux affaires. À droite, il est moins surprenant que ce discours soit bien intégré, tant il correspond à son idéologie. Il faut en effet que le peuple accepte les « réformes » qui gaveront les proches du pouvoir grâce à l'argent public. L'élite autoproclamée sait bien que la guerre des classes existe, la pratiquant sans relâche sans jamais la revendiquer. La machine de décervelage continue, et François Ruffin montre comment le pouvoir veut cacher la lutte des classes au profit du choc des civilisations et des concurrences communautaires. **Fred**

SAINES LECTURES



A contretemps



***À contretemps*, numéro 33, 32 pages A4, janvier 2009.**
À Contretemps est un bulletin de critique bibliographique à parution trimestrielle. Les critiques et recensions y sont de grande qualité, argumentées et solides. Dans ce numéro-ci, le dossier principal concerne Camus et les libertaires, à l'occasion de la parution d'un livre au titre identique aux éditions Égrégore. Où l'on apprend que Camus travailla à *Paris-Soir* avec Rirette Maîtrejean, l'ancienne compagne de Victor Serge et animatrice du journal *L'anarchie* (sans majuscule !). Celle-ci a certainement joué un rôle de « passeuse » auprès de l'auteur de *L'Homme révolté*. Un long article de Charles Jacquier revient sur l'histoire de la revue libertaire *Témoins*, fondée par Jean-Paul Samson, à laquelle collaborèrent durant les années 50 et 60 André Prudhommeaux et à nouveau, Albert Camus. De nombreuses autres chroniques passionnantes jalonnent cette revue, à la présentation sobre, voire austère, notamment celle de *Déposséder les possédants* (Agone) sur les syndicalistes révolutionnaires des « temps héroïques » (1905), ou encore *Une Vie de révolte* (La Digitale) un recueil des lettres de Zenzl Mühsam, qui fut envoyée au goulag après avoir dû fuir l'Allemagne nazie suite à l'assassinat de son compagnon, l'anarchiste Erich Mühsam. Abonnez-vous ! Contact : a-contretemps@wanadoo.fr. **P.**



***La Faute à qui ?* Numéro 9, janvier 2009, 22 pages A4, 2 €.**
Rituellement, quand j'entame mes chroniques de zines, je fais le point sur ce qu'on a reçu et me dis : *« Bordel, y'a plus de fanzines en France, les gens ont définitivement opté pour l'immédiateté et la vacuité d'Internet. »* Je me trompe. Il reste en effet quelques bons fanzines, *La Faute à qui ?* en fait partie. En revanche ces dernières années, il n'y a pas grand-chose de nouveau et de solide qui émerge. Dans ce nouvel opus des Reims City Rockers, on peut lire une bonne interview de Cock Sparrer, une autre de Monster Klub, groupe de psycho hexagonal, et enfin celle de Gonna Get Yours, que je trouve intelligente en dépit de vieilles inimitiés. Ajoutez à cela une bonne dose de chroniques de livres, films, disques et autres coups de gueule et vous obtiendrez ce bon numéro que vous pourrez vous procurer en écrivant à l'adresse MySpace de Contingent anonyme (myspace.com/contingentanonyme51), puisqu'il n'y a pas de contact sur le zine ! **P.**



***Nina et ses idées noires*, numéro 6, décembre 2008, prix libre, 30 pages A4.**
Ce nouveau numéro de *Nina et ses idées noires* est constitué pour moitié (13 pages !) d'une interview de Starsky, le chanteur de Bimbo Killers. Celui-ci revient sur les quatre années d'existence du groupe d'Avignon, le rapport au « je » dans l'écriture des textes, les ateliers en prison, les dettes après l'impression du gros bouquin (éditions Acratos) qui a accompagné le deuxième album, etc. Pour le reste, on a droit aux coups de gueule du rédacteur, à ses doutes et à ses affirmations péremptoires. J'aime bien ce zine qui a emprunté un chemin post-situ ces derniers temps (portraits de Debord, citations de Tiqqun) mais certaines phrases me hérissent le poil, notamment une question sur la pertinence d'un État palestinien. À mon sens, il faut s'opposer à l'État en tant qu'entité capitaliste et appareil répressif mais défendre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (sauf à admettre la colonisation…). Pour se procurer ce fanzine : nomoretrouble@no-log.org **P.**

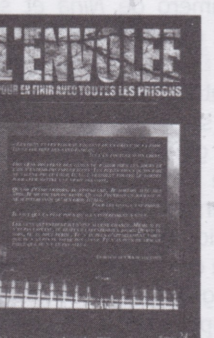


***Speedball*, numéro 3, janvier 2009, 80 pages A5, 5 €.**
Chaque mois de janvier, depuis des années, Chester édite un zine collectif de BD qu'il apporte au Salon d'Angoulême. La particularité de cette saison, c'est qu'il a sorti deux fanzines ! Le premier, l'historique, c'est *My Way*. Ce numéro 9, annoncé comme le dernier et placé sous les auspices de la mort du rock'n'roll, comprend un grand nombre de contributions assez déjantées. Le deuxième, *Speedball*, s'articule autour d'une poignée de dessinateurs plus investis. Le thème choisi pour ce numéro est « Punk'n'Food ». Passée la magnifique couvrante signée Ivan Brun, on a droit à des histoires de deux à seize planches. Où l'on retrouve « le monde expliqué aux enfants de Gwenaëlle la baby-sitter », dessins et scénarios rageurs de Cha ; les histoires cruelles de Melvin, qui n'aime définitivement ni les bouchers ni les cons ; Chester *himself* est bien représenté. Quant à Slo, son style et son imagination ont un côté effrayant. Je vous laisse découvrir les contributions des autres car vous ne manquerez pas d'acquérir ce numéro qui est un très bon cru, vraiment. Contact : Valice Production, 39 rue François-Mitterrand, 91510 Lardy. Mail : chester.b@free.fr Pensez aux frais de port ! **P.**





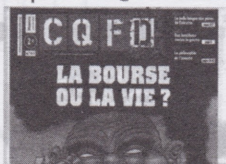
Brest la rouge, novembre 2008 et janvier 2009. 44 pages A5. Prix libre.
C'est un petit fanzine rouge au format A5 qui nous rappelle les dix premiers numéros de *Barricata*, période 1999-2003. Ligne radicale, actualité locale, culture redskin, solidarité internationale, histoire ouvrière régionale, on retrouve tout ce qui fait l'alchimie d'un bon redzine dans *Brest la rouge*, qui sort coup sur coup deux numéros. En musique, on a aussi droit aux copains : Jeune Seigneur et Skuds and the Panic People. Une mention spéciale pour les pages qui portent sur le syndicalisme brestois. Continuez, vous êtes dans le bon chemin ! Contact : fanzine-brest-la-rouge@live.fr En diffusion sur nos tables de presse. **P.**



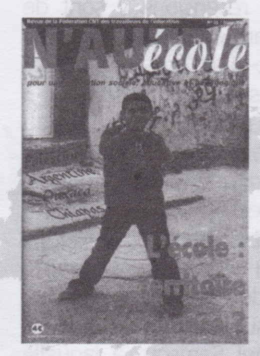
L'Envolée, numéro 24, novembre 2008, 52 pages A4, 2 €.
Depuis des années, contre vents et marées, en dépit de la répression et des vilenies, l'*Envolée* – le journal de critique du système carcéral et judiciaire – poursuit sa route. Comme l'énoncent ses rédacteurs en préalable : « *S'attaquer à l'enfermement, c'est forcément s'en prendre aussi à tout ce qui fabrique, réforme, perfectionne le contrôle social hors des murs des prisons : le formatage des "citoyens" dès le plus jeune âge, le salariat précarisé ou à perpète, l'urbanisme qui flique les villes et quadrille les espaces sont bien le pendant de la construction des prisons. L'enfermement carcéral joue un rôle social de repoussoir ; il produit une peur nécessaire au maintien de cette société. En ce sens, c'est bien plus qu'une simple répression, qu'un moment de contrôle, de sanction des actes "délictueux" ; c'est un ciment nécessaire à l'État pour permettre au capitalisme de continuer à se développer dans ses nouvelles formes.* » Dans ce numéro, on lira, entre autres articles, le poignant témoignage d'Hugo, un ancien détenu qui a passé vingt-neuf ans en prison. Un long dossier est consacré à l'incendie du centre de rétention de Vincennes, le 22 juin 2008. Un autre s'intéresse aux femmes en prison et dresse quelques pistes de réflexion. Enfin, un article se penche sur les expertises génétiques et les liens entre laboratoires et tribunaux, *i.e* la poursuite massive du fichage ADN. L'Envolée est un excellent journal, à la maquette très (trop ?) sobre. Abonnez-vous ! Contact : *L'Envolée*, 43, rue de Stalingrad, 93100 Montreuil. (15 euros/an). **P.**



No Pasaran, numéro 72. Janvier-février 2009. 24 pages A4. 2 €.
C'est avec constance qu'on parle de la revue du réseau No Pasaran dans *Barricata*. Une revue qui tient la route et dont les derniers numéros se démarquent par leur meilleure maquette et une ligne éditoriale plus affirmée. Au sommaire, on retrouve évidemment un dossier sur Tarnac, comprenant notamment l'interview d'un comité de soutien, une autre de Serge Quadruppani qui analyse les différences entre la situation d'aujourd'hui et celle de 1988-1989. Également des dossiers sur les émeutes en Grèce, sur l'Otan, sur les politiques d'immigration. Finalement, on partage les mêmes conclusions que No Pa et tous les acteurs du mouvement social : l'angoisse croît dans les classes dirigeantes, la situation en France semble pré-insurrectionnelle. Encore un effort, camarades ! Contact : nopasaran@samizdat.net **P.**



CQFD. Numéro 63. 15 janvier 09. 16 pages, 2 €.
Bon, quand vous lirez cette chronique, le numéro 65 de *CQFD* sera sur le point de sortir et l'on y retrouvera, comme à l'accoutumée, ce délicieux mélange entre infos rageuses et iconographie explosive. *CQFD* fait partie de nos lectures préférées du 15 de chaque mois, et c'est vrai que ce mensuel indépendant et mordant est ce qui est arrivé de mieux depuis cinq ans à la presse qui refuse de vivre couchée. La rédaction a gagné le pari d'augmenter sensiblement sa diffusion, gagnant encore quelques milliers de lecteurs. Comment, tu ne connais pas encore ? Prends vite ton carnet de chèques et abonne-toi ! 22 euros pour l'année adressés, à *CQFD*, BP 70 054, Marseille Cedex 20. **P.**



N'Autre école, numéro 21, hiver 2009, 48 pages A4, 4 euros.
« *Instruire pour révolter* » disait Fernand Pelloutier, le fondateur des Bourses du travail. C'est ce qu'ont bien compris les animateurs de la revue *N'Autre école*, tous membres de la fédération des travailleurs de l'éducation de la CNT, une revue qui annonce déjà 21 numéros au compteur. « L'école, territoire de résistance ? », tel est le thème de ce numéro-ci, à très forte dimension internationale puisqu'il est question de la Palestine, du Mexique et de l'Argentine. Ou comment en pratique et au quotidien des militants de l'éducation résistent pour tenter d'inverser le cours des choses, pour que demain ne soit pas aujourd'hui en pire, pour construire les résistances au capitalisme. Un numéro qui brille par la qualité de ses dossiers, notamment celui consacré à la Palestine. Un numéro à lire et acquérir sans hésiter ! Abonnez-vous : cinq numéros pour 20 euros. Contact : 33 rue des Vignoles, 75020 Paris. nautreecole@cnt-f.org **P.**



Résistance des ghettos. Numéro 2, janvier 2009, 20 pages A4. Prix libre.
RG, le journal du Mouvement des quartiers pour la justice sociale (MQJS) vient de publier son deuxième numéro. Au sommaire, on retrouve principalement un gros dossier sur Gaza et le soutien au peuple palestinien. Mais également une chronique des violences et bavures policières, un article sur les réformes antisociales, sur les sans-papiers ainsi qu'une rubrique histoire avec le 17 octobre 1961. Pleinement inscrits dans la tradition des luttes sociales des populations issues de l'immigration, les activistes du MQJS combattent toutes les formes d'injustice au quotidien et sur le terrain. Pour les contacter : mqjs.contact@yahoo.fr **P.**





DAD. ***Argotic préambule, volume 1.***

Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette mixtape gratuite fait plaisir. Pour ceux qui avaient leurs oreilles branchées sur le rap fin 1999 début 2000, vous ne pouvez pas ne pas avoir écouté DAD (ex Dadi) de la Profecy. Flow énergique, beats soul ou jazzy, esprit hip-hop mais sans le côté naïf et superficiel. À l'écoute de la *tape*, on se croirait en 97. Époque où le rap était créatif et apportait une bonne bouffée d'air frais dans un milieu quelque peu usé. Du second degré sur « les frères saoulards » avec Aboo et des thématiques engagés, très bien abordées comme sur « Le collyre » avec Kalash ou « Un brin de révolution » avec Skeez de Hardkore et âme. Le volume 2 arrive en téléchargement gratuit bientôt, ainsi que l'album qui est déjà bouclé. Sachez aussi que DAD anime une émission « Réveil hip-hop » sur Radio libertaire tous les samedis matin de 8h00 à 10h00 (89.4). À suivre de très près… **(Rap, Red and Black)**



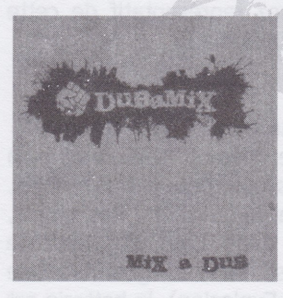
Sept & Lartizan. ***Le Jeu du pendu.***

Sept et Lartizan, successivement rappeur et beatmaker, ont sorti fin 2008 un album commun : *Le Jeu du pendu.* Sept a déjà à son actif un album solo («Amnésie») et de très nombreuses collaborations. Lartizan a quant à lui produit des titres depuis une dizaine d'années pour Soklak, Dreyf, La Doxa, Nakk, Daddy Lord C… L'album contient 19 titres avec les proches en *featuring* : Soklak, Iris, Faro de Al-Fami, Dj Banal, Dj Skeezo et Dj Boolchampion. Sept y aborde de nombreux thèmes, très souvent de manière imagée, et avec une qualité d'écriture largement au-dessus de la moyenne. Les rappeurs « show-biz » et faux « gangsta » en prennent pour leur grade avec « Le retour des crevards » (« *T'es encore plus inutile que la municipale…* »), « Un seul principe » ou encore sur le très bon « Tu tues » avec Soklak (« *Mc ! tu t'bornes à l'egotrip, vas te faire enlever trois côtes tu pourras t'auto-sucer la bite…* »). Sur le titre « Diogène » dont le clip est visible sur le Net, Sept joue le rôle d'un sans-abri qui raconte sa vie et invective les passants (« *Bande de minables, soyez un p'tit peu charitables, vous qui pleurez quand l'installateur vous a mal mis le câble…* », « *Du moment que vous avez votre abonnement à Canal +, votre petit emprunt, ah bah vous vous en battez les couilles…* »). La réussite dans la musique (« Les lois de la gravité »), les rapports humains (« Memento mori »), l'amour (« Lame sœur »), Sept continue à traiter de sujets sérieux et nous livre des textes profonds. Il se fait plus technique mais non moins sérieux sur « Classe A », « Désintégration » et « Système métrique ». À noter la grosse présence de scratchs tout au long du disque (c'est de plus en plus rare…). Les prods de qualité de Lartizan collent parfaitement à la voix et au flow rageur et incisif de Sept. Un palier a été franchi avec cet album pour un des mc's qui allie le mieux le fond et la forme. Un album à posséder. **(Rap, Red and Black)**



Euroshima. CD 12 titres. ***Tant qu'il y a de la vie il y a du désespoir.*** **Crash Disques.**

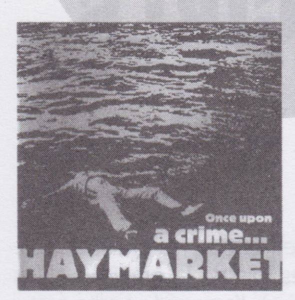
Fondé par Vérole, des Cadavres, avec Lisa Tomic au chant *lead*, Eva aux rythmes et Yann à la guitare, ce groupe parisien d'électro-punk a soigné la production de son premier album *Tant qu'il y a de la vie il y a du désespoir.* Si les clins d'œil musicaux au punk rock ou à la new wave des années 80 sont assez évidents, bien qu'en jaune et noir, les thèmes désespérés en sont également le reflet. Car rien n'a vraiment changé trente ans après il est vrai. Les guitares tranchantes, les rythmiques hypnotiques et les propos acérés restent d'actualité face à la « Pax Americana », le « Sang Futur » ou la « Ballade des vendus ». Comme les textes deviennent plus poétiques et apocalyptiques dans « Des soucis et des hommes », on peut regretter que la voix soit un peu en retrait, mais c'est aussi la signature d'une époque. Contact : euroshimail@free.fr **Fred**



Dubamix, ***Mix a Dub.***

Dubamix, c'est du dub militant inspiré autant du reggae d'hier (Jacob Miller notamment) que de l'électro dub d'aujourd'hui (High Tone, Kanka). Sorti très récemment, le premier album intitulé *Mix a Dub* est disponible en contactant la CNT de la Fac de Nanterre et sur www.bboykonsian.com. Le disque est un condensé de dub et de revendications libertaires. On retrouve des samples musicaux et vocaux appartenant au répertoire de la musique classique (Haydn,

Bach), à la chanson française (Brassens), au reggae mais aussi au jazz, au hip-hop (La Rumeur, Assassin, Kyma), le tout saupoudré d'extraits de discours de politiciens, de slogans militants et anarchistes. Quinze titres intéressants qui sur fond de dub, de rap, de reggae ou de jungle traitent de l'Éducation nationale, de la police, du CPE et la loi LRU, des sans-papiers, de la presse, des patrons... À écouter absolument les titres « Police », « Acting dub », « DHG », « CPE », « Flashing taser » et « Balkan » (qui reprend les propos de Balkany quand il prétendait qu'il n'y avait pas de misère en France). Premier essai réussi pour Dubamix et son concept de dub militant, j'attends déjà la suite... (Rap, Red and Black)



Haymarket. CD 14 titres. *Once upon a crime.* Maloka.
Bonne surprise avec le deuxième album de ce groupe anarcho-punk de Nantes, dont le punk hardcore bien énervé, très rythmique tant en restant simple permet au chanteur de faire entendre de bons textes en français. Sa voix, qui ne souscrit pas au cliché de la voix faussement éraillée, sert des textes à la fois très politiques et poétiques. Les chœurs, très éraillés eux, apportent le contraste qui met le tout en valeur. Les morceaux s'enchaînent sans pour autant se ressembler, tout en conservant une tension qui donne sa cohérence à l'album. Plus subtilement que par des affirmations simplistes, certes indiscutables mais déjà tellement rabâchées dans le punk rock, le groupe remet en question avec des phrases bien tournées et fortes à la fois la consommation, l'aliénation par le travail, la prostitution, l'obsession sécuritaire, le viol, bref, tout ce qui constitue la société industrielle et patriarcale capitaliste. Contact : patsy.cht@wanadoo.fr **Fred**

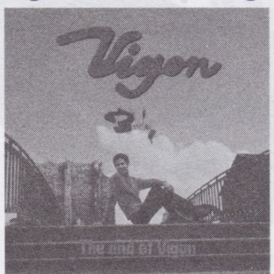


Redweiler. *Bordeaux saigne.* Neuf titres CD et vinyl. Solitude Urbaine.
Ça fait un sacré paquet d'années que la jeune garde des redskins de Bordeaux opère dans Redweiler. On attendait donc ce disque. Au premier regard, y'a rien à dire, la couvrante est jolie et bien provo : le sigle de la capitale girondine dégouline de sang. *Bordeaux saigne*, donc, comme le titre l'énonce fièrement. Côté zik, bon, neuf titres, c'est quand même un peu court pour un disque et puis toutes les compos ne sont pas absolument abouties. Mais on écoutera avec plaisir les tubes du groupe : *Un hippie = une triplex, Jeune Garde, Bordeaux Rebels, L'Ennemi commun.* C'est de la Oi ! rouge scandée avec rage et sincérité. Les textes sont assez classiques : antifascisme, révolte, copains, fête et solidarité. Au final, un bon petit disque assez représentatif de cette sacrée ville du sud qu'on appelle Burdigala. **P.**



Trouz An Noz. Démo 8 titres.
Première démo, sortie il y a quelques mois, pour ce duo rennais. Comment le qualifier ? Pas simple, car s'il s'agit bien de hardcore (Nico est l'ancien guitariste de Nevrotic Explosion), la batterie est ici une boîte à rythmes, un peu rigide pour ce genre musical. La guitare vient rappeler que c'est bien de cela qu'il s'agit pourtant, mais le chant, mêlant le breton et le français, déconcertera sans doute les non-initiés à la première écoute. Trouz An Noz revendique sa culture bretonne, mais en reliant cette démarche à son engagement libertaire et antifasciste. Pas de nostalgie nauséabonde ici donc. Le groupe a d'ailleurs annulé un concert prévu au Mondo Bizarro, à Rennes, parce qu'y jouent parfois des groupes de Oi ! « patriotes ». Les textes de Trouz An Noz, clairement opposés à Dieu, aux maîtres et à leurs chiens, n'ont effectivement rien à faire là. Cette cohérence militante est tout à leur honneur. Contact :kengred@hotmail.com **Fred**

Vigon. *The end of Vigon.* Universal.

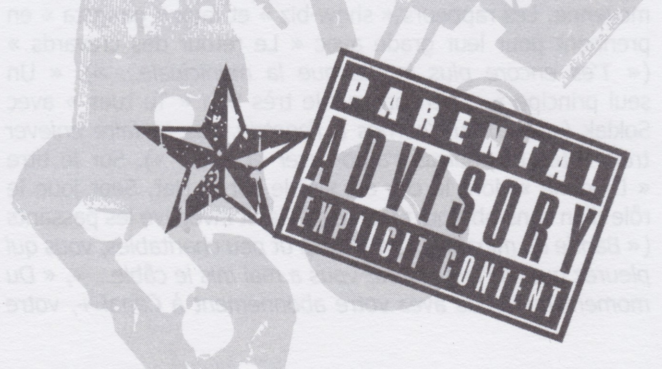


Vigon (de son vrai nom Abdelghafour Mohcine), chanteur marocain, tombé dans l'oubli, s'inspira de la soul américaine (qu'il avait découvert grâce aux GI's de la base américaine de Kenitra) pour tenter de faire carrière dans la France des années 60, où il croise le groupe les Lemons, dans lequel d'ailleurs officie un certain Michel Jonaz. Après quelques enregistrements et premières parties prestigieuses (des Who ou d'Otis Redding), il dut vite se rendre à l'évidence : la patrie de Molière et de Proudhon préfère digérer le rythm'n'blues à la sauce Claude François plutôt que rivaliser véritablement avec les originaux. Il reste aujourd'hui adulé par quelques aficionados et ses disques chinés avec ferveur par les collectionneurs. Il bénéficie maintenant d'une réédition digne de ce nom qui offre au grand public de découvrir cette voie incroyable qui dressa un pont entre l'Altlas et le Mississipi (on notera ses hommages à Jackie Wilson ou à « Harlem shuffle » de Bob et Earl). **Martov**

PogoMarto. CD 17 titres. *Nos désirs font désordre.* Trauma Social et Castor Prod.



Amateurs du punk rock français des années quatre-vingt à base de boîte à rythmes et guitare, vous allez être ravis. Tous les ingrédients sont réunis par le jeune duo de Blois pour perpétuer ce style unique, fait de rythmique linéaire, de trois ou quatre accords (gentiment indiqués devant chaque morceau pour ceux qui voudraient les reprendre), et de ligne de chant – féminin ici - strictement collée à celle de la guitare. Ne manquent ni les traditionnels « La La La » ni les « Yeah Yeah Yeah ». Quant au contenu des textes, on retrouve sans trop de surprise la saine dénonciation des bourgeois, des fachos, des patrons, de la télé, de la police, des supporters de foot, des chasseurs, des militaires et du travail. *Nos désirs font désordre* est le premier album du groupe, qui a déjà sorti une démo en 2005, et fait plus de 70 concerts en France et en Belgique. Contact :pogomarto@wanadoo.fr **Fred**



DES LIBERATEURS?



















DES TERRORISTES!


ROM